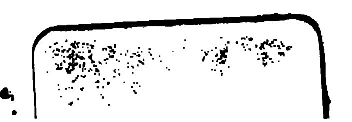



600092355U



RÉPONSE AUX ÉVANGILES

DE G. D'EICHTHAL

ET A LA

VIE DE JÉSUS

D'E. RENAN

PARIS, IMPRIMERIE DE JOUAUST ET FILS,
RUE SAINT-HONORÉ, 338.

RÉPONSE

AUX

ÉVANGILES

DE GUSTAVE D'EICHTHAL

ET A LA

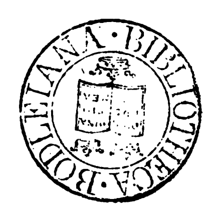
VIE DE JÉSUS

D'ERNEST RENAN

PAR

F. A. EICHHOFF.





PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864

AVERTISSEMENT

La première partie de cet écrit réclame du lecteur, non pour être immédiatement comprise, mais seulement pour lui offrir quelque attrait, surtout s'il est savant ou instruit selon le monde, qu'il la lise avec une profonde humilité, sans égard à tout ce qu'il croit savoir : car elle traite spécialement des choses de l'esprit de Dieu, qui, pour l'homme naturel, c'est-à-dire privé de l'esprit de Dieu, paraissent être une folie et souvent le scanda-

lisent, parce que c'est spirituellement qu'elles veulent être jugées pour être comprises.

Nous engageons donc tout lecteur qui ne serait pas disposé à faire ce sacrifice à passer de suite, de préférence, aux parties qui suivent, lesquelles, à cause de la critique, pourront peut-être l'intéresser.

Première Partie.

> « Que Dieu soit véritable et tout homme menteur!
> « selon qu'il est écrit : Que tu sois justifié dans tes
> « paroles, et que tu sois victorieux, quand tu seras
> « jugé. »
>
> (*Rom.*, III, 4.)

EXAMEN DU SENS ET DU PRINCIPE DES ÉCRITURES.

Tout livre de science, pour être lu avec quelque intérêt, demande un lecteur ayant quelques notions de ce que ce livre traite ; mais si ce lecteur a la prétention de le commenter, il faut qu'il possède une parfaite connaissance des principes sur lesquels cette science est basée, et nécessairement qu'il en ait bien plus encore s'il s'attribue la puissance de critiquer ou de juger ce livre.

Ce principe, dont personne ne peut avoir l'idée de contester la vérité, nous démontre dès l'abord :

1° Pourquoi un grand nombre de personnes trouvent si peu d'intérêt à lire les Écritures;

2° Pourquoi la généralité de ses commentateurs sont si peu d'accord et arrivent presque toujours à des résultats plus ou moins contradictoires ;

3° Pourquoi enfin ceux qui, comme M. Gustave d'Eichthal,

qui prétend pouvoir les critiquer, ou comme M. Ernest Renan, qui s'élève à vouloir les juger, arrivent, sans s'en douter, à écrire des livres si fantastiques.

Avant d'essayer à démontrer par un examen sérieux et un raisonnement logique qu'il n'y a ni présomption ni exagération dans cette qualification, nous essayerons d'abord à nous convaincre des principes qui forment la base des Écritures.

L'apôtre Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, nous dit à cet égard : « Pour moi, quand j'allai vers vous, « frères, ce ne fut pas avec excellence de parole ou de « sagesse que j'allai vous annoncer le témoignage de Dieu. « Car je ne jugeai pas que je dusse savoir autre chose parmi « vous que Jésus-Christ le crucifié ; et je fus, auprès de « vous, dans la faiblesse et dans la crainte et dans un grand « tremblement, et ma parole et ma prédication ne consistè- « rent point en paroles persuasives d'une sagesse *humaine*, « mais en démonstration d'esprit et de puissance, afin que « votre foi ne fût pas par la sagesse des hommes, mais par « la puissance de Dieu. — Or, nous annonçons une sagesse « parmi les parfaits, sagesse non de ce siècle, ni des chefs « (savants) de ce siècle, devenus impuissants, mais nous « (les apôtres) annonçons une sagesse de Dieu en mystère, « celle qui a été cachée, que Dieu, avant *les siècles*, déter- « mina *d'avance* pour notre gloire, et qu'aucun des chefs « (tant temporels que spirituels) de ce siècle n'a connue : « car, s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le « Seigneur de la gloire ; mais selon qu'il est écrit : Ce sont « des choses que l'œil n'a point vues, et que l'oreille n'a « point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de « l'homme, des choses que Dieu nous a révélées par son « esprit (1). Car l'esprit sonde toutes choses, même les pro-

(1) Esaïe, LXIV, 4.

« fondeurs de Dieu. Car lequel des hommes connaît les choses « de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? « De même aussi personne ne connaît les choses de Dieu, « si ce n'est l'esprit de Dieu. Et pour nous, nous n'avons « pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, « afin que nous connaissions les choses qui nous ont été « données de Dieu, et dont nous parlons, non avec les paroles « qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec celles qu'en- « seigne l'Esprit-Saint, appropriant les choses spirituelles « à ceux qui ont l'esprit. Mais l'homme *naturel* (né de « femme) (1) ne reçoit pas les choses de l'esprit de Dieu, « car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, « parce que c'est spirituellement qu'on en juge; mais celui « qui a l'esprit juge tout homme; et pour lui, il n'est jugé « par personne. Car qui a connu la pensée du Seigneur, « pour l'instruire? Mais nous, nous avons la pensée de « Christ (2). »

Ce passage, qui à lui seul révèle toute la base ainsi que le secret de la doctrine des Ecritures, est également confirmé par la communication que fait Paul à Timothée lorsqu'il lui dit : « De l'aveu de *tous* (des apôtres et des disciples), le « mystère de la piété est grand : Il (Dieu) a été manifesté en « chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les « nations, cru dans le monde, enlevé dans la gloire (3). »

Il se trouve encore en partie expliqué par la réponse du Seigneur au docteur d'Israël, quand celui-ci lui dit : « Rabbi, « nous savons que tu es un docteur venu de Dieu, car nul « ne peut faire ces signes que tu fais, à moins que le Seigneur « ne soit avec lui; » — et que le Seigneur lui répond: « Amen,

(1) Le Maistre de Saci, Ostervald, Martin et autres, ont traduit : « l'Homme animal » ; la version de Genève, « l'Homme n'ayant que l'âme » ; Luther, der natürliche, et de Wette, der sinnliche Mensch, ce qui signifie toujours l'homme qui n'a pas l'esprit de Dieu. » — (2) I Cor., II. — (3) I Tim., III, 16.

« amen, je te dis: A moins que quelqu'un ne soit engendré « d'en haut, il ne peut «*voir*» le royaume de Dieu» (1), c'est-à-dire : si Dieu, qui juge des pensées et des intentions du cœur (2), n'eût connu (3) ton cœur honnête et bon (4) et n'eût éclairé ton jugement, au lieu de venir me dire que je ne puis accomplir ces actes de puissance, à moins que Dieu ne soit avec moi, tu eusses dit au contraire, de concert avec tes collègues orgueilleux et jaloux, que je ne chasse les démons que par Béelzébul (5).

Cependant l'étonnement du docteur nous démontre qu'il n'a pas la moindre idée du sens de cette réponse, puisqu'il dit ensuite: «Comment un homme peut-il être engendré quand il est vieux?» A quoi le Seigneur lui répond: «Amen, amen, « je te dis: A moins que quelqu'un ne soit engendré d'eau et « d'esprit, il ne peut «*entrer*» dans le royaume de Dieu. Ce « qui est engendré de la chair est chair, et ce qui est « engendré de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que « je t'ai dit : Il faut que vous soyez engendrés d'en haut (6). » C'est-à-dire: de même que, pour que l'homme naturel ou de chair puisse naître, il faut qu'il soit d'abord engendré et formé dans le sein de sa mère, de même faut-il que l'homme spirituel soit d'abord engendré par l'Esprit de Dieu, jusqu'à ce que, par une méditation humble, mais sérieuse et attentive, des Ecritures, il soit formé (toujours par l'Esprit de Dieu) pour pouvoir « *entrer* » dans le royaume de Dieu par l'eau et l'esprit, soit par le baptême en Christ selon les Ecritures.

Pour expliquer convenablement cette dernière figure, il faudrait entrer dans certains détails qui pourraient amener la suppression de cette brochure : nous les remettons donc à un autre temps. Toutefois, disons en passant à ceux qui sont aptes à le comprendre qu'il s'agit ici du baptême, dont

(1) Jean III, 2, 3. —(2) Héb., IV, 12, 13.—(3) Gal., IV, 9.—(4) Luc., VIII, 15. — (5) Matth., XII, 24. — (6) Jean, III, 4, 8.

l'apôtre Pierre nous donne pour type les eaux du déluge, du milieu desquelles Noé, par le moyen de l'arche qu'il construisit, ayant cru Dieu, fut sauvé avec toute sa famille (1).

A ce baptême est jointe la promesse du don du Saint-Esprit (2) (par lequel on sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu) (3), pour entrer dans le royaume de Dieu (4), parce que dans ce baptême, nous dit l'apôtre Paul, nous devenons une même plante avec Christ (5).

Quant à la base des Ecritures exposée ci-dessus, nous espérons que l'explication, simple autant qu'elle est vulgaire et naïve, sera assez claire pour convaincre tout homme doué d'un jugement droit qu'il est impossible à l'homme de « *chair* », (comme le dit le Seigneur) (6), aussi sage et intelligent qu'il soit, de pénétrer le vrai sens des Ecritures, s'il n'a pas reçu l'Esprit de Dieu; et que par cette raison même il n'est pas étonnant qu'il y ait tant de sectes et de commentateurs, qui, tous plus ou moins, sont opposés les uns aux autres, en s'imaginant que cependant ils sont dans la vérité.

N'allons pourtant pas conclure qu'il soit impossible à l'homme de chair de parvenir à comprendre le vrai sens des Ecritures; loin de nous cette pensée : car ce serait un non-sens de supposer que Dieu ait fait écrire un livre pour instruire l'homme et se faire connaître à lui, et que cependant ce livre fût écrit d'une manière si obscure et si incohérente, qu'il ne fût pas possible à l'homme d'en pénétrer le vrai sens ; ce serait du reste directement opposé au principe fondamental des Écritures.

Pour nous en convaincre, il nous suffira d'examiner les passages suivants:

Quand le Seigneur dit : « Je te célèbre, ô Père, Seigneur

(1) I Pier., III, 20, 21. — (2) Act., II, 38, 40. — (3) I Cor., II, 10. — (4) Jean III, 5. — (5) Rom., VI, 1, 6. — (6) Jean, III, 6.

« du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses à « des sages et à des intelligents, » il ajoute immédiatement après : « et de ce que tu les as révélées à de petits enfants ! oui, Père, car telle a été ta bonne volonté (1). »

N'est-ce pas là l'explication la plus claire pour nous faire comprendre que, loin de cacher le sens des Ecritures, Dieu veut au contraire le révéler, même aux petits enfants ? Mais à ceux qui se croient sages et intelligents, soit parce qu'ils ont, les uns, beaucoup étudié et appris les sciences de ce monde, les autres parce qu'ils ont beaucoup lu les divers écrits philosophiques de diverses écoles ; à ceux-là Dieu cache les mystères de sa sagesse, à leur sembler même une folie (2) ; tandis qu'à ceux qui, au contraire, sont convaincus de leur ignorance, qui, sans égard aux sciences de ce monde et d'un cœur droit et sincère lisent les Ecritures avec le seul désir d'en pénétrer le véritable sens, à ceux-là seuls Dieu ouvre le jugement, pour que graduellementils arrivent à comprendre tous les mystères de sa sagesse, même jusque dans ses profondeurs (3).

C'est ce que nous voyons que viennent appuyer les passages qui suivent :

« Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un « petit enfant n'y entrera point (4). »

« Si quelqu'un pense savoir quelque chose, il n'a encore « rien connu comme il faut connaître ; mais si quelqu'un aime « Dieu, il est connu de lui (5). »

« Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu ? et si tu l'as reçu, pour- « quoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu (6) ? »

Nous comprenons facilement qu'il doit être difficile et pénible à des hommes qui ont passé une grande partie de leur existence à étudier pour s'instruire, que, lorsqu'ils

(1) Matth., XI, 25, 26. — (2) I Cor., II, 14, 16. — (3) I Cor., II, 10. — (4) Luc, XVIII, 17. — (5) I Cor., VIII, 2. — (6) I Cor., IV, 7.

croient avoir atteint un but, du moins en partie, ils rencontrent un livre qui exige, pour être compris par eux, qu'ils se soumettent à la condition humiliante pour eux de se croire ignorants comme de petits enfants ; et pourtant il n'y a pas d'autre issue : ou il faut se soumettre à cette rigueur, ou il faut renoncer au désir de comprendre le véritable sens des Ecritures ; car « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait « grâce aux humbles (1) ; il détruit la sagesse des sages et « annule l'intelligence des intelligents (2), parce que la « sagesse de ce monde est folie devant lui ; c'est lui qui « surprend les sages dans leur finesse, et sait que leurs pensées sont vaines (3). »

Par ce qui précède nous comprenons maintenant pourquoi les Ecritures paraissent si obscures, et pourquoi aussi le Seigneur parle généralement en paraboles, dont il n'explique le sens qu'à ses disciples en particulier, ainsi qu'il le dit au sujet de la parabole du semeur : « Il vous est donné de con« naître les *mystères* du royaume de Dieu ; mais pour les « autres, je parle en paraboles, afin qu'en regardant, ils ne « regardent point, et qu'en entendant, ils ne comprennent « point. Or, voici la parabole : La semence est la parole de « Dieu (4), etc. »

Après cette explication, que nous ne faisons qu'indiquer pour la simplification de ce sujet, il ajoute : « Personne, « après avoir allumé une lampe, ne la couvre d'un vase, ou « ne la met sous un lit ; mais on la met sur un chandelier, « afin que ceux qui entrent voient la lumière, car il n'y a « rien de secret qui ne doive être manifesté ni rien de caché « qui ne doive être connu et venir en évidence. Prenez donc « garde comment vous écoutez : car à celui qui a, il lui sera

(1) Jacq., IV, 6.—(2) I Cor., I, 19.—(3) I Cor., III, 19, 20.—(4) Luc, VIII, 5, 18.

« donné, et à celui qui n'a pas, cela même qu'il croit avoir « lui sera ôté. »

Cette conclusion vient encore à l'appui de ce que nous venons d'exposer.

Si la semence est la parole de Dieu, représentée ici sous la figure d'une lampe qui doit être mise sur un chandelier, afin d'éclairer tous ceux qui entrent, parce qu'il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté, il est évident que, si cette parole se présente d'abord à nous d'une manière si obscure et si cachée, nous n'en devons pas conclure qu'il en soit ainsi pour que nous n'en puissions pas pénétrer l'esprit. Bien au contraire, puisque tout ce qui y est caché doit nous venir en évidence; pas toujours immédiatement, il est vrai, car c'est ainsi qu'il est progressivement ajouté à notre connaissance, à la condition toutefois que nous prenions garde comment nous écoutons, car à celui qui a, etc....; de sorte que tout homme qui a quelques notions du vrai sens des Écritures (en faisant toujours, bien entendu, une entière abnégation de toute la science qu'il pense avoir acquise), s'il persévère à les méditer sérieusement, en acquerra peu à peu plus de connaissance, et arrivera même à en pénétrer les plus grands secrets, car c'est à celui-là qu'il sera donné.

Mais celui, comme M. Gustave d'Eichthal par exemple, qui a la prétention non-seulement de commenter les Écritures, mais encore celle de critiquer ceux que Dieu a inspirés pour les écrire, si Dieu daigne un jour lui ouvrir les oreilles pour qu'en entendant il comprenne à son tour le vrai sens des Ecritures, il reconnaîtra qu'il s'était entièrement abusé lui-même, en ce qu'il croyait savoir, et ainsi ce qu'il avait, ou, comme s'exprime Luc, ce qu'il croyait savoir lui sera ôté, c'est-à-dire : son erreur lui sera ôtée et sera remplacée par la vérité.

Ceci peut déjà nous servir d'explication anticipée sur l'exposé erroné que fait M. d'Eichthal sur Luc VIII, 18; dans son second volume des Evangiles, pages 253 à 254, où il dit « que ce passage est la reproduction d'une *interpo-* « *lation* de Marc IV, 21–25, dont, à son annexe A, il a pré- « senté les observations qui s'appliquent au fond même de « cette *rapsodie*, et dont il pense qu'avec plus de critique, « Luc eût pu remarquer *le décousu*, et en même temps le « peu de rapport que ce passage a avec ce qui précède; » de sorte *qu'en rendant justice* à Luc de ce qu'il appelle s'être débarrassé de deux versicules superflus de Marc IV, 23–24, il *avoue cependant* « qu'il trouve que Luc n'a pas « grand'chose de gagné, parce qu'à celui qui n'a pas, il ne « lui paraît pas plus facile d'ôter *ce qu'il croit avoir* que ce « qu'il a. »

Bien qu'au fond le sens soit toujours le même, il nous semble cependant que Luc s'exprime plus clairement par *ce qu'il croit avoir* que Marc en disant : « Pour celui qui n'a « pas, on lui ôtera même ce qu'il a, » parce qu'ici il faut avoir assez de jugement pour savoir que le sens est : Celui qui n'a aucune connaissance de la vérité, on lui ôtera l'erreur, qu'il croyait la vérité, et il arrivera à connaître cette dernière en recevant la semence, qui est la parole de Dieu.

Ces simples réflexions suffiront, nous l'espérons du moins, à convaincre M. d'Eichthal lui-même, ainsi que ses adeptes, que ce passage de Luc VIII, 16-18, loin d'être la reproduction d'une interpolation qu'il traite de *rapsodie* et de *passage décousu*, sans rapport à ce qui précède, est au contraire, chez Marc IV, 21-25 (les versicules compris), aussi bien que chez Luc, la lumière la plus vive, par laquelle le Saint-Esprit éclaire l'obscurité de la parabole du semeur qui précède.

Ce seul passage des Evangiles par M. d'Eichthal nous donne déjà un aperçu du jugement et de la connaissance qu'il possède sur le sens des Ecritures.

Quant à nous, si, sous la condition à laquelle l'Ecriture veut bien se laisser pénétrer, nous reconnaissons que la semence est la parole de Dieu, et que tout ce qu'il y a de secret et de caché doive être manifesté et venir en évidence pour ceux qui d'un cœur honnête et bon entendent cette parole et la retiennent, redoublons d'attention afin de connaître, si Dieu veut bien nous le permettre, quelle est « cette sagesse de Dieu qui est cachée, que Dieu avant les « siècles avait déterminée d'avance pour la gloire des « apôtres et préparée pour ceux qui l'aiment (1). »

Mais ces choses qui y ont rapport provenant de l'esprit de Dieu, et par cela même étant exposées spirituellement, ne peuvent se comprendre que spirituellement, ce qui est entrer dans le domaine de la *foi*, du sens de laquelle, selon les Écritures, il est indispensable, avant tout, que nous essayions à nous pénétrer, car, dans le monde, on entend vulgairement par la foi une croyance aveugle, qui admet sans le moindre raisonnement ou réflexion tout ce qu'en matière de religion on appelle mystère ; mais, selon les Ecritures, le sens en est diamétralement opposé, car il en est dit : « Or, la foi est une substance (*base, ferme attente*), « en allemand gewisse Zuversicht des choses qu'on espère, une « *démonstration* de celles qu'on ne voit point. Car c'est par « elle que les anciens ont reçu témoignage. Par la foi nous « *comprenons* que les siècles (le monde) ont été formés par « une parole de Dieu, pour que les choses que l'on *voit* ne « fussent point faites de choses qui parussent. Par la foi, « etc. (2). »

Or, qu'est-ce qu'une substance, une base, une démonstration? C'est évidemment quelque chose de positif, et non de chimérique ; mais comme il y a des substances ou démonstrations physiques qui sont produites par les sens, il y a de

(1) I Cor., II, 6, 10. — (2) Héb., XI.

même des substances morales (telles que la conviction et la conception) qui se produisent par le raisonnement ou le jugement.

Ainsi, si par la vue, le toucher et le goût, qui sont la substance ou la démonstration servant à nous faire comprendre ou à nous convaincre que le pain ou le vin, etc., est réellement de la qualité qu'on nous le dit, et que pour croire ou comprendre que deux et deux font bien quatre (ce dont, il est vrai, nous pourrions nous convaincre au moyen d'objets), la substance ou la démonstration provient déjà en partie du raisonnement qui est confirmé, si, en comprenant la valeur, nous savons compter jusqu'à quatre. Un astronome de même, pour déterminer l'époque à laquelle une éclipse de soleil ou de lune aura lieu, ne peut l'obtenir que par un calcul mathématique, dont le résultat devient pour lui la substance, la base, « *la foi* » enfin, par laquelle il attend avec une patience inébranlable l'époque prévue par lui où cet événement aura lieu.

Ainsi en est-il pour que nous concevions mathématiquement que le monde a été créé par la parole ou la puissance de Dieu, et non point par le moyen de matières qui existaient déjà.

Une forêt, aussi étendue qu'elle soit, d'où et comment est-elle venue? De semence d'arbres de même espèce, nous répondra-t-on peut-être. Cela est vrai; mais cette semence elle-même ne fut-elle pas formée d'une parcelle de séve, qui elle-même n'existait pas encore avant que la végétation fût réveillée de son sommeil d'hiver? Il est donc bien certain que cette immense forêt n'a pas été faite de choses que l'on voyait ou qui existaient déjà. Si pourtant l'on voulait objecter que l'arbre qui a fourni la semence était au contraire très-visible, nous demanderons simplement, en remontant d'arbre en arbre jusqu'au commencement de la création, d'où venait le premier arbre. Enfin, à ceux qui même aiment à contester

l'évidence, si celui qui est assez puissant pour créer non-seulement la forêt la plus étendue, mais encore tout ce que le monde contient ou a produit depuis tant de siècles, lentement et progressivement, selon l'ordre établi dans la nature, n'est pas assez puissant, si telle est sa volonté, pour créer le premier arbre comme il a fait de tout le reste de la création, c'est-à-dire par sa parole toute-puissante, le verbe, le Christ enfin, qui est encore et sera toujours celui qui a inspiré tous ceux qui ont composé les Ecritures.

Avant d'essayer à démontrer la révélation de ce grand mystère, si toutefois Dieu daigne le permettre, reconnaissons du moins d'une manière positive que la foi selon les Ecritures, bien loin d'être une croyance aveugle, est au contraire la possession ou le résultat d'un raisonnement serré et logique à toute épreuve.

Pour nous en convaincre entièrement nous n'avons plus qu'à citer l'apôtre Paul, qui certainement est le prédicateur de la foi par excellence, et qui cependant dit : « Je parle « comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes « de ce que je dis... (1). » N'est-ce pas nous dire qu'il ne veut pas être aveuglement cru, mais bien être logiquement compris?

Si cela ne nous suffit pas encore, écoutons Jean, qui nous transporte même dans les visions célestes, et qui pourtant nous dit aussi : « Bien-aimés, ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits, s'ils sont de Dieu, parce que beauconp de faux prophètes sont venus dans le monde (2). » Après cet ordre formel de l'apôtre Jean, « *le disciple que le Seigneur aimait* (3), » il ne nous est plus permis de douter que nous ne soyons pleinement autorisés par l'Ecriture même à admettre enfin qu'il y a tout un abîme entre le principe d'ignorance professé par le monde, que la foi est une croyance

(1) I Cor., x, 15. — (2) I Jean, iv, 1.— (3) Jean, xx, 2.

aveugle, privée de tout droit d'examen et de jugement, et celui que promulgue l'Ecriture, qui exige au contraire comme condition essentielle un jugement sans bornes et un raisonnement insurmontable, attendu que c'est par cette foi même que le juste doit obtenir la vie éternelle... (1).

C'est donc par cette foi, qui est une substance, que l'on croit, parce que l'on conçoit et comprend tous les mystères des Ecritures ou du royaume de Dieu ; et par cette foi également alors, « on saisit l'espérance qui nous est proposée « comme une ancre sûre, ferme, de notre âme, qui pénètre « dans l'intérieur du voile, où Jésus est entré comme pré- « curseur (2) ; » et ainsi l'on attend l'accomplissement de la promesse de Dieu, avec la même assurance que l'astronome attend l'éclipse que lui annonçait le résultat de son calcul.

Si nous sommes enfin parvenu à démontrer d'une manière satisfaisante la vérité de ce grand principe, essayons maintenant d'exposer le sens des mystères du royaume de Dieu, qui ne peuvent être parfaitement compris que par ceux qui possèdent cette foi, car tous ceux qui en sont encore privés ne peuvent même les apercevoir, à moins de les recevoir ou de les écouter comme de petits enfants.

Lorsque l'apôtre Paul fit ses adieux aux anciens de l'Eglise de Christ d'Ephèse, il leur dit : « Je sais que vous ne verrez « plus mon visage, vous tous au milieu desquels j'ai passé « en prêchant le *règne de Dieu.* C'est pourquoi je vous « atteste en ce jour que je suis pur du sang de tous, car je « ne me suis point soustrait à vous annoncer tout le conseil « de Dieu. Prenez donc garde, etc. (3). »

Comprenons bien que les mystères du royaume de Dieu, que Paul appelle ici tout le conseil de Dieu, sont le seul et même mystère, se rapportant à la base principale que Paul prêche aux Corinthiens en leur disant : « Car je jugeai que

(1) Rom., I, 17. — (2) Heb., VI, 13, 20. — (3) Act., XX, 17, 35.

« je ne devais pas savoir autre chose parmi vous que Jésus-« Christ le crucifié(1). »

Ce Jésus-Christ le crucifié, dont il est ici fait mention, n'est nullement celui qu'admire M. Ernest Renan, ce dont nous pouvons nous convaincre par le passage suivant : « Dès « maintenant nous ne devons connaître personne selon la « chair; et si même nous avons connu Christ selon la chair, « toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Les « choses vieilles (les physiques) sont passées; voici que « toutes choses sont devenues nouvelles (2). »

Puis donc qu'il en est ainsi, nous ferons remarquer que M. Renan n'est guère homme de progrès, car il exalte et chante sur sa lyre un homme que l'apôtre Paul ne voulait même plus connaître il y a plus de dix-huit siècles; de sorte qu'ainsi, sans même s'en douter, il arrive à se joindre aux Juifs, qui ne voyaient dans le Christ que le fils du charpentier, qui pour eux était une occasion de chute (3); au point que, lorsqu'il leur dit : « Amen, amen, je vous dis : Avant « qu'Abraham fût, je suis, » ils prirent des pierres pour les jeter contre lui (4).

Mais nous ne devons pas trop nous étonner que M. Renan n'ait pas encore compris « que l'esprit seul fait vivre, et que « la chair ne sert de rien; car les paroles du Seigneur sont « esprit et sont vie. C'est pour cela que nul ne peut connaî-« tre le Christ, s'il ne lui est donné du Père (5). » C'est pourquoi, à moins que ce ne soit par l'esprit de Dieu ou la foi selon les Écritures, nous ne pouvons comprendre le Seigneur lorsqu'il dit au verset 53 : « Si vous ne mangez la chair « du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point « la vie en vous-mêmes ; » car il ne s'agit nullement du corps

(1) I Cor., II, 2. — (2) II Cor., V, 16, 18. — (3) Matth., XIII, 53, 58. — (4) Jean, VIII, 58, 59. — (5) Jean, VI, 47, 65.

de chair appelé Jésus, né de Marie sur la terre, mais bien de la parole toute-puissante qui est le Seigneur; « de qui, « par qui et pour qui sont toutes choses (1) »; qui est le pain « vivant *descendu du ciel* » (verset 51) pour habiter quelque temps dans ce corps appelé « Jésus »; et que celui qui mange cette chair et boit ce sang tout spirituel, non physiquement, ni par l'imagination de ce que l'on appelle la transsubstantiation, mais spirituellement, c'est-à-dire en comprenant par le moyen de la substance appelée la foi, celui-là vivra éternellement (verset 54).

Il nous faut donc avoir autant de soin de nous garder du levain de M. Renan et de ses collègues que de celui des pharisiens (2); car « si ceux-ci s'approchaient de Dieu de leur « bouche et l'honoraient des lèvres, mais avaient le cœur « fort éloigné de lui, et qu'en vain ils lui rendaient un « culte, enseignant pour doctrine des commandements « d'hommes (3), et enseignant une résurrection toute char- « nelle, « ceux-là » par leur adresse à engager artificieusement « dans l'erreur (4) », séduisent les personnes ignorantes et mal affermies (5), disant qu'il n'y a pas de résurrection, quand nous savons cependant que le Seigneur dit lui-même : « Et « quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce « que Dieu vous a *déclaré* en disant : Je suis le Dieu d'Abra- « ham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. Dieu n'est pas « le Dieu des morts, mais des vivants (6) », c'est-à-dire : Bien qu'Abraham, Isaac et Jacob, soient morts selon la chair, ils ne le sont pas selon l'esprit.

Plus loin nous exposerons le sens de cette vérité. En attendant, écoutons encore ce que le Seigneur dit à Marthe au sujet de la résurrection : « Je suis la résurrection et la vie ; celui « qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit

(1) Rom., XI, 36. — (2) Matth., XVI, 6. — (3) Matth., XV, 7, 9. — (4) Eph., IV, 14. — (5) II Pier., III, 16. — (6) Matth., XXII, 23, 33.

« en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela (1)? » C'est-à-dire : Tout homme qui, sans connaître Christ, écoute ou lit sa parole avec le désir sincère d'en pénétrer le véritable sens, afin de le connaître, à celui-là (qui est mort, parce qu'il ne connaît pas encore Christ comme son sauveur) Christ se révélera, afin qu'il ait la vie en lui. Et celui qui vit déjà, par la connaissance qu'il a de Christ, au moyen de sa parole contenue dans les Écritures, et qui par une foi vivante aime son prochain, comme Christ lui en donne l'exemple, l'*âme* de celui-là ne mourra jamais, bien que son corps retournera en poudre, comme ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

L'apôtre Paul recommande aussi expressément à Timothée de se souvenir que Jésus-Christ, « de la semence de « David, est ressuscité des morts, selon sa bonne nouvelle, « pour laquelle il endurait des souffrances, jusqu'à être lié « comme un malfaiteur (2). »

Il écrit également aux bien-aimés de Dieu, aux appelés, aux saints qui étaient « *alors* à Rome », « que, selon la bonne nouvelle de Dieu, qu'il avait promise « *d'avance* » par le moyen de ses prophètes dans « *les Ecritures saintes* », Jésus-Christ, le Seigneur, qui, selon la chair, est né de la postérité de David, a été, selon l'esprit de sainteté, déterminé « *fils de Dieu* » en puissance par la résurrection des « morts (3) ».

Quiconque, au moyen d'eau et d'esprit, est déjà « *entré* » dans le royaume de Dieu (4), comprend parfaitement par ces quelques passages (dont le sens lui est une évidence, sans qu'il soit nécessaire d'en multiplier le nombre) que non-seulement Jésus-Christ le crucifié (5) est réellement ressuscité, mais encore et surtout que cette doctrine de la résurrection est la principale base de toute l'Écriture, et que

(1) Jean, XI, 25, 26. — (2) II Tim., II, 8, 9. — (3) Rom., I, 1, 7. — (4) Jean, III, 5. — (5) I Cor., II, 2.

c'est en vue de ce principe que Dieu a fait écrire sa parole et créé tout ce qui existe. Quant à ceux qui, comme le docteur d'Israël, ne sont encore que nés ou engendrés d'en haut, et ne peuvent en conséquence que « *voir* » le royaume de Dieu, ils demanderont peut-être comment se peuvent faire ces choses (1)? Mais pour ceux du dehors, les sages et les intelligents de ce monde, comme M. Ernest Renan, ses collègues et tous leurs adeptes, cette doctrine de la résurrection des morts leur semblera toujours être une folie, ainsi qu'elle l'était déjà aux sages d'Athènes, qui se moquaient de Paul lorsqu'il leur parlait de la résurrection des morts (2), et au fameux Festus, qui, après avoir écouté le discours par lequel Paul se défendait devant le roi Agrippa et toute sa suite, s'écria également au sujet de cette doctrine : « Tu es hors de « sens, Paul, ton grand savoir te met hors de sens (3). »

Christ crucifié est donc pour les Juifs une occasion de chute, et pour les Grecs (les sages) une folie; mais pour les appelés, soit Juifs, soit Grecs, ce Christ est la puissance « et la sagesse de Dieu (4) ».

Pour ceux donc qui, d'un cœur honnête et bon, désirent entendre la parole du royaume de Dieu (5), essayons à exposer le vrai sens de la doctrine de la résurrection des morts, et afin de le faire avec plus de clarté, écoutons ce que Paul écrit aux Corinthiens spécialement à ce sujet :

« Je vous fais connaître, frères, la bonne nouvelle que je « vous ai annoncée et que vous avez reçue, et dans laquelle « vous êtes demeurés fermes, et par le moyen de laquelle « vous êtes sauvés, si vous la retenez « *telle* » que je vous « l'annonçai, à moins que vous n'ayez cru témérairement ou « en vain. Car je vous ai transmis « *principalement* » ce que « j'avais aussi reçu, que Christ « *mourut* pour nos péchés

(1) Jean, III, 3, 9. — (2) Act., XVII, 32. — (3) Act., XXVI, 23, 24. — (4) I Cor., I, 18, 21. — (5) Luc, VIII, 9, 15.

« *selon les Ecritures*, et qu'il fut enterré et « *qu'il ressus-*
« *cita* » le troisième jour, *selon les Ecritures.* »

Remarquons ici que Paul a bien soin de répéter « *selon les Ecritures* », afin que plus loin nous reconnaissions encore plus facilement qu'entre la mort et la résurrection de Christ, *selon les Ecritures* ou *selon le monde*, il y a un espace tout aussi grand que celui qui existe entre la foi *selon les Ecritures* et la foi *selon le monde*.

Continuons maintenant à écouter, en l'abrégeant toutefois, ce que dit l'apôtre Paul :

« Soit donc moi, soit eux (les autres envoyés), nous prê-
« chons ainsi et vous crûtes ainsi. Et si l'on prêche que
« Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns
« parmi vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des
« morts? Et s'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ
« non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas res-
« suscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi
« est vaine. Et nous nous trouvons être même de faux témoins
« de Dieu, parce que nous avons rendu témoignage contre
« Dieu qu'il a ressuscité le Christ, lequel il n'a pas ressus-
« cité, si réellement les morts ne ressuscitent pas. Car si les
« morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas res-
« suscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est
« vaine, vous êtes encore dans vos péchés. Ainsi ceux même
« qui s'endormirent en Christ sont perdus; si nous avons
« mis notre espérance en Christ pour cette vie *uniquement*,
« nous sommes *de tous les hommes les plus misérables.*

« Mais maintenant Christ est ressuscité des morts; il est
« devenu les prémices de ceux qui dorment. Car, puisque c'est
« par le moyen d'un homme qu'est la mort, c'est aussi par le
« moyen d'un homme qu'il y a une résurrection des morts.
« Car, comme dans Adam *tous* meurent, de même aussi dans
« le Christ tous (les croyants) seront rendus vivants, mais
« chacun en son propre rang : d'abord Christ, les prémices;

« ensuite ceux de Christ, à son arrivée; puis viendra la fin, etc.

« Mais quelqu'un dira : Comment ressuscitent (ou se ré « veillent) les morts? et avec quel corps viennent-ils? In« sensé! ce que tu sèmes, toi, n'est pas rendu vivant, à « moins qu'il ne meure. Et quant à ce que tu sèmes, tu ne « sèmes pas le corps qui naîtra, mais un grain nu, selon « qu'il se rencontre, de blé ou de quelque autre semence; et « Dieu lui donne un corps comme il l'a voulu, et à chacune « des semences son propre corps.

« Ainsi en est-il de la résurrection des morts : il (l'homme) « est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité; il « est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire; il est semé « en faiblesse, il ressuscite en puissance; il est *semé corps « ayant l'âme*, il ressuscite *corps ayant l'esprit*. Il y a un « corps ayant l'âme, et il y a un corps ayant l'esprit; aussi « est-il écrit : Le premier homme Adam fut fait en *âme vi« vante*, le second Adam en *Esprit vivifiant*. Mais celui qui « a l'esprit n'est pas *le premier*, c'est celui qui a *l'âme;* en« suite vient celui qui a l'esprit. Le premier homme, venant « de la terre, est terrestre; le second homme, le Seigneur, « est du ciel. Tel celui qui est terrestre, tels aussi ceux qui « sont terrestres; et tel celui qui est céleste, tels aussi ceux « qui sont célestes. Et comme nous aurons porté l'image de « celui qui est terrestre, nous porterons aussi l'image de « celui qui est céleste.

« Voici ce que je dis, frères : c'est que la *chair* et le *sang* « ne peuvent hériter du royaume de Dieu, et que la *corrup« tion* n'hérite point de l'*incorruptibilité*.

« Voici, je vous dis un mystère : nous ne *dormirons* « (mourrons) pas *tous*, mais nous serons *tous changés*, en un « instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car elle « sonnera, et les *morts* ressusciteront *incorruptibles ;* et *nous* « serons *changés*. Car il faut que ce *corruptible* revête l'*in« corruptibilité*, et que ce *mortel* revête l'*immortalité*. Et

« lorsque ce corruptible (le corps) aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel (l'âme) aura revêtu l'immortalité, « alors sera accomplie la parole qui est écrite : La mort a été « engloutie en victoire. Où est, ô mort! ton aiguillon? Où « est, ô enfer! (lieu ou monde inférieur) ta victoire? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché; et la puissance du péché, c'est la loi; mais grâces à Dieu, qui nous a donné la « victoire par le moyen de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

« Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez *fermes*, *inébranlables*, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant « que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur (1). »

La manière bizarre et incompréhensible dont est enseigné et compris dans le monde le principe de la mort ainsi que celui de la résurrection, non-seulement à l'égard de Christ, mais encore à l'égard de tous les hommes, est bien la preuve la plus évidente qu'on n'a aucune idée du sens, aussi simple qu'il est clair et positif, par lequel ces deux principes sont révélés et démontrés par l'apôtre dans le chapitre que nous venons de lire en partie. C'est ce qui nous explique en même temps l'incrédulité du grand nombre, surtout à l'égard de la résurrection.

Il est donc indispensable, pour démontrer le vrai sens de ces principes dans toute la pureté, que nous remontions à la source, afin de savoir d'abord quel est cet Adam dans lequel tous les hommes meurent, et quelle est la nature de cette mort.

L'Écriture nous déclare que Dieu, après avoir créé les cieux et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Et « Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, et souffla « dans ses narines la respiration de vie, et *ainsi* l'homme fut « en âme « *vivante* ».

(1) I Cor., xv, 1, 4, 23, 35, 38, 42, 58.

Remarquons que l'Écriture nous révèle ici, à l'égard de l'homme, deux créations bien distinctes l'une de l'autre, l'homme *en âme vivante* après l'homme créé de la terre comme tous les animaux, à l'égard desquels l'Écriture s'exprime ainsi : « Puis Dieu dit : *Que la terre* produise des animaux vivants selon leur espèce, les animaux domestiques, etc... Dieu fit donc les animaux et vit que cela était « bon. »

Il n'y avait donc jusque-là aucune différence entre l'homme et l'animal, puisque l'homme tout aussi bien que l'animal est créé de la terre, et que ce n'est, en effet, que lorsque Dieu eut formé Adam de la poussière de la terre, qu'il lui souffla dans les narines la respiration de la vie, et *qu'ainsi* l'homme fut en *âme vivante.* C'est donc par cette âme vivante que l'homme fut créé à l'*image* de Dieu, c'est-à-dire *immortel* et invisible (1). C'est ainsi qu'Adam était de Dieu (2), et ainsi aussi qu'après Dieu, il domina sur toute la terre et sur ce qu'elle produisit (3). Continuons à examiner l'Écriture.

« L'Éternel Dieu prit donc l'homme et le plaça dans le jar-« din d'Eden pour le cultiver et le garder. Puis l'Éternel Dieu « commanda à l'homme, en disant : Tu mangeras librement « de tout arbre du jardin; toutefois tu ne mangeras point de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car du jour « que tu en mangeras, *tu mourras de mort.* »

Pour mieux pénétrer le sens de cette expression de l'Écriture : « *tu mourras de mort* », il nous faut d'abord nous bien pénétrer de la différence qui existe entre le sens de la mort selon les Écritures et celui de la mort selon le monde. Quant à l'imagination extravagante d'un très-petit nombre d'insensés qui cherchent vainement à se persuader à eux-mêmes (car ils ne sauraient l'asseoir sur aucune base) que, lorsque l'âme ou la vie de l'homme abandonne son corps, cette âme rentre

(1) I Tim., I, 17. — (2) Luc, III, 38. — (3) Gen., I, 26.

dans le néant, et ainsi tout est fini pour elle, il est inutile d'en parler, car il suffit d'observer la nature pour se convaincre que rien ne retourne dans le néant. Le moindre brin d'herbe ne contribue-t-il pas à féconder la terre? Et cette âme créée à l'image de Dieu, cet Esprit qui sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu, cette vie éternelle enfin retournerait dans le néant! Une idée aussi fausse qu'elle est insensée ne mérite aucun commentaire.

Parlons donc seulement des idées plus ou moins erronées et vagues du plus grand nombre qui, selon qu'on le leur enseigne, s'imaginent que la mort consiste uniquement dans l'instant suprême où l'âme ou la vie abandonne le corps, et qu'à la fin du monde, ce dernier ressuscitera en corps spirituel. Est-ce bien là ce que nous enseigne l'Écriture sur ce grave sujet?

Examinons-la bien attentivement, car elle va positivement nous démontrer le contraire. Pour nous expliquer ce mystère l'apôtre Paul nous dit :

« Insensé! ce que tu sèmes, toi, n'est pas rendu *vivant*, « à moins qu'il ne meure. Et quant à ce que tu sèmes, tu ne « sèmes pas le corps qui naîtra, mais un grain nu, selon « qu'il se rencontre, de blé ou de quelque autre semence; et « Dieu lui donne un corps comme il l'a voulu, et à chacune « des semences son propre corps (1). »

Avant de poursuivre, reconnaissons qu'en effet le plant qui naît du grain que l'on sème est d'un corps bien différent de celui du grain semé, et que celui-là ne peut naître qu'après que celui-ci se trouve en dissolution par la mort.

« Ainsi en est-il, dit Paul, de la *résurrection des morts*. Il « (l'*homme*, et non le *corps*, comme la plupart des traducteurs « l'ont rendu) est *semé* (et non *mis en terre*, comme le dit « de Sacy) en corruption, il ressuscite en incorruptibilité; il

(1) I Cor., xv, 35, 38.

« est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire; il est semé « en faiblesse, il ressuscite en puissance; il est semé corps « *ayant l'âme*, il ressuscite corps *ayant l'esprit* (1). »

Remarquons bien attentivement cette révélation, car elle dévoile tout le mystère concernant la vraie nature de l'homme, aussi bien que le secret de sa résurrection; mystère que le monde savant, dans toute sa sagesse, n'a jamais su comprendre, puisque les uns traduisent par : le *corps* est semé, et de Sacy même par : il *est mis en terre;* ce qui prouve évidemment que de Sacy, ainsi que les autres, s'imagine que l'Écriture dit que l'homme est semé lorsque son *corps* (privé de son *âme*, qui est sa vie) est mis au sépulcre, tandis que Paul déclare, au verset 44, qu'il est semé corps *ayant l'âme*, ce qui nous démontre clairement que l'homme est semé lorsqu'il vient dans le monde, et non lorsqu'il meurt, car alors son corps n'a plus d'âme. Or, lorsque l'on met le grain dans la terre, ce n'est pas le corps ou plant qui naîtra que l'on sème; de même aussi l'homme qui est semé en venant dans le monde n'est pas celui qui doit naître; et comme le grain, pour être rendu vivant, doit d'abord mourir, de même aussi faut-il que l'homme meure par le corps avant de vivre en esprit. Et de même que le grain de blé, après être mort dans la terre et ressuscité en épi, ne reparaît plus, ainsi aussi le corps ayant l'âme, après avoir passé plus ou moins de temps dans ce monde, meurt et ressuscite en corps ayant l'esprit, et ce corps alors, privé d'âme, conséquemment n'étant plus qu'un cadavre, se réduit en poudre, et ne reparaît plus que sous d'autres formes physiques, selon que les diverses substances qui formaient ce corps se trouvent réparties et employées dans l'organisme de la vie perpétuelle de ce monde physique.

En conséquence, de même que le grain de semence n'est

(1) I Cor., xv, 42, 44.

mis en terre que pour mourir, afin que le germe qu'il contient ressuscite en épi ou plant, ainsi l'homme ne vient dans ce monde que pour mourir, afin que son âme ressuscite soit pour la vie, soit pour la mort éternelle ou spirituelle ; ou enfin, ainsi que le germe ne séjourne dans le grain que pour ressusciter en épi, de même la vie ou l'homme spirituel ne demeure dans le corps animal que pour ressusciter ou vivre éternellement dans le monde spirituel.

Ainsi donc, vouloir admettre que le corps de l'homme réduit en poudre ressuscitera à la fin du monde, c'est montrer tout autant d'ignorance que de s'imaginer que l'homme en quittant ce monde rentrera dans le néant. C'est donc avec raison que Paul appelle les uns et les autres des insensés.

On pourrait cependant faire l'objection que l'Écriture déclare formellement que le corps de Jésus est réellement ressuscité du tombeau, et que le Seigneur a même montré à ses disciples ses mains et ses pieds ainsi que son côté qui avaient été percés, et qu'il a mangé en leur présence après être ressuscité.

Mais pour confirmer la vérité de ce fait, autant que pour nous en révéler le secret, l'Écriture nous répond :

1° Que le premier Adam, qui vient de la terre, n'a été condamné à y retourner, en passant par la corruption, que parce que le premier Adam, qui fut fait en âme vivante, créé à l'image de Dieu (et *ainsi* était le type de celui qui devait venir (1), c'est-à-dire Christ), avait désobéi à son Créateur en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (ce qui constitue la conscience) ; tandis que le second, Adam qui est du ciel (2), non-seulement ne s'est jamais détourné de la loi (3) sous laquelle il était né (4), selon la chair (5), mais au contraire il l'a accomplie quand il fut

(1) Rom., v, 14. — (2) I Cor., xv, 47. — (3) Ps. cxix, 51. — (4) Gal., iv, 4. — (5) Rom., i, 3.

fait malédiction pour ceux qui croient (1). C'est pourquoi, n'ayant jamais désobéi, par conséquent n'ayant pas péché, il était impossible que Christ fût retenu par la mort (2), et que sa chair sentît la corruption du tombeau, ainsi que le dit David, étant prophète, en parlant de la résurrection du Christ : « que son *âme* n'a pas été laissée dans l'*enfer* et que « sa *chair* n'a pas vu la corruption (3). »

2° Qu'il était indispensable qu'il apparût à ses disciples après sa résurrection, d'abord pour convaincre les plus incrédules même (4), puis pour expliquer les Écritures aux autres et leur faire comprendre toutes les choses que Moïse, les prophètes et les Psaumes avaient dites de lui; enfin pour leur donner aussi ses ordres pour rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance du Saint-Esprit pour aller ensuite prêcher son Évangile à toutes les nations, et en dernier lieu pour monter au ciel en leur présence (5).

Voilà donc les raisons, démontrées par les Écritures, pour lesquelles le corps de Jésus pouvait ressusciter du tombeau, et pour lesquelles même il fallait qu'il en fût ainsi.

En effet, s'il n'était pas ressuscité, toutes les prophéties qui s'y rapportent ne se seraient pas accomplies, puis il n'aurait pu donner ses ordres à ses disciples, et enfin, comment ces derniers auraient-ils été convaincus de sa résurrection pour être assez hardis jusqu'à sacrifier leur liberté et même leur vie temporelle pour annoncer cet Évangile à toutes les nations, en commençant par Jérusalem? car c'est dans ce fait extraordinaire et miraculeux (la résurrection) que consiste précisément l'Évangile ou la bonne nouvelle du Christ (6).

Il y a encore un autre témoignage plus positif (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que tous ces témoignages de l'Écri-

(1) Gal., III, 13; Rom., X, 4. — (2) Act., II, 24. — (3) Act., II, 32. — (4) Jean, XX, 27, 29. — (5) Luc, XXIV, 25, 53. — (6) II Tim., II, 8.

ture, c'est la démonstration mathématique, ou mieux encore matérielle, par laquelle le corps de Jésus pouvait et devait ressusciter du tombeau, tandis que les nôtres ne le peuvent pas. C'est qu'en effet son âme ou sa vie n'était pas restée assez longtemps dans l'enfer pour que son corps pût éprouver la corruption du tombeau.

Or, sachons bien que ressusciter signifie : *relever, réveiller* et même *revivre*, mais jamais recréer. Ainsi, par exemple, on peut relever un vase de cristal simplement renversé; mais s'il se brise, on peut bien, si l'on veut, avec les débris recouler une autre vase, peut-être exactement semblable au premier, mais ce ne sera jamais le premier qui s'était brisé, mais bien un second, fondu avec les substances qui précédemment formaient le premier.

Ainsi, de même, le Seigneur pouvait parfaitement réveiller et faire revivre le fils de la veuve de Naïn, ainsi que Lazare, le frère de Marthe, parce que ces corps n'étaient pas encore corrompus, ce qui correspond au vase *renversé;* mais ni le Seigneur ni Dieu même ne pourraient réveiller un corps déjà retourné en poudre, non qu'ils n'en aient la puissance, mais par la simple raison que ce ne serait plus un corps réveillé, ressuscité, mais bien un corps créé une seconde fois; ce qui serait directement opposé au principe révélé par Paul, qui déclare que l'homme est semé corps ayant l'âme et qu'il *ressuscite*, et non qu'il sera *recréé*, corps ayant l'esprit (1).

Admirons donc la profondeur du sens des Écritures et la simplicité des figures qu'emploie le Saint-Esprit pour le révéler : car, par ce seul exemple du grain de semence, Paul nous démontre d'abord tout le secret de la vic temporelle et perpétuelle de ce monde. La vie du plant produit le grain de semence, qui, étant mis en terre, *meurt simplement*, en ces-

(1) I Cor., xv, 44.

sant d'être grain, le germe qu'il contenait ressuscitant en plant; car, pour lui, il est entièrement détruit, étant réduit en poussière. Ensuite ce plant sorti de ce grain reproduit des grains de semence, qui à leur tour meurent pour ressusciter, de sorte que ces trois agents, la vie, la mort et la résurrection, forment comme des anneaux entrelacés, la continuité de ce monde. Toute la science de physique, quel que soit le génie ou l'éloquence du professeur à le démontrer, pour être vraie, ne pourrait se résumer autrement que par cette simple solution proposée et démontrée par l'esprit qui a dicté « toute l'Écriture inspirée de Dieu (1) ». Or cette Écriture nous déclare que, de même que le grain de semence meurt pour ressusciter, ainsi en est-il de la résurrection de l'homme. Étant semé en venant dans le monde, *il meurt simplement* en sa qualité d'homme de chair et de sang, pour ressusciter en homme ayant l'esprit, et ce corps abandonné de sa vie ou âme retourne en poussière. Ce n'est donc pas cet être de chair et de peau, d'os et de nerfs (2), que nous devons considérer comme l'homme, car ainsi il ne diffère en rien des autres animaux, si ce n'est qu'il est moins raisonnable et souvent plus cruel qu'eux; mais bien cet être invisible, qui agit par le moyen de cette chair, la dirigeant soit pour faire le bien, s'il est animé par l'Esprit de Dieu, soit au contraire pour le mal, s'il l'est par celui de Satan. C'est cet esprit, lorsque son corps animal de chair et de sang sera détruit, qui, « *sans* » ou « *hors de* » sa chair (3) verra Dieu s'il a cru, ou Satan s'il est resté incrédule.

Voyons maintenant si c'est cet Adam créé de la terre, ou Adam créé à l'image de Dieu, qui mourut de mort.

En général on croit, les uns sérieusement, les autres plaisamment, qu'Adam homme de chair et de peau mangea une

(1) II Tim., III, 16. — (2) Job, x, 11. — (3) Job, XIX, 26, passage important que de Wette est peut-être le seul à avoir fidèlement traduit.

pomme de l'arbre défendu, et qu'en cela consista son péché, qu'on se plaît à appeler le péché originel.

D'autres, pensant être plus sages, prétendent qu'il ne faut considérer ce passage qu'au figuré, et s'imaginent que le péché d'Adam consista en ce qu'il connut Ève en qualité de femme. Cette imagination, entièrement maligne, est d'abord inadmissible, parce que Dieu les créa « mâle et femelle, et « les bénit et leur dit : *Croissez* et *multipliez* et remplissez la « terre (1) ». On ne peut donc admettre qu'Adam et Ève aient péché en obéissant au commandement qu'ils avaient reçu de Dieu.

Vouloir établir sur ce fait l'invention du péché originel, expression que d'ailleurs on ne peut trouver dans toute l'Écriture, c'est faire preuve d'une ignorance parfaite du sens et du principe des Écritures.

Quant à la première imagination, qu'Adam ait mangé une pomme de l'arbre dont Dieu lui avait défendu de manger, sachons enfin que l'Écriture déclare que cet arbre était celui de la *connaissance* du bien et du mal. Or la connaissance ne se mange pas physiquement au moyen d'une bouche matérielle, mais bien moralement par l'intelligence ; ce n'est donc pas à Adam créé de la terre que ce commandement fut donné, mais bien à son âme vivante, créée à l'image de Dieu. C'est donc cet Adam invisible et spirituel, et non l'Adam visible et terrestre, qui, le jour où il désobéit au commandement de Dieu, mourut de mort, c'est-à-dire dont la *vie éternelle* fut changée en mort éternelle ; ou mieux qui, en désobéissant à Dieu, cessa d'être son sujet, méconnaissant son autorité, et, obéissant à Satan, il en devint le sujet, car « on se constitue « esclave de celui à qui l'on obéit, soit du péché pour la mort, « soit de l'obéissance pour la justice (2) ». Or, comme la vie spirituelle est éternelle, de même la mort spirituelle est un

(1) Gen., I, 27, 28. — (2) Rom., VI, 16.

ver qui ne meurt point et un feu qui ne s'éteint point (1). Il est donc certain qu'il ne s'agit pas ici de l'Adam terrestre : car, loin de mourir en son corps le jour qu'il mangea de l'arbre défendu, il fut au contraire chassé de la présence de Dieu, et condamné à manger son pain à la sueur de son front jusqu'à ce qu'il retournât en poussière d'où il avait été pris (2); autre sentence qui cette fois se rapportait à Adam créé de la terre comme tous les animaux, desquels il diffère en ce que son âme, quoique morte de mort, n'est cependant pas détruite, car elle est créée éternelle; mais au lieu de *jouir* de la vie, elle *souffre* de la mort éternelle.

De là donc, ce que maintenant nous pouvons facilement comprendre, viennent toutes les misères, les discordes et les souffrances qui règnent dans ce monde depuis tant de siècles, parmi les descendants d'Adam; car, dit Paul : « Par « un seul homme, le péché entra dans le monde, et par le « péché la mort, et la mort parvint sur *tous les hommes*, parce « que *tous* péchèrent (3). »

Ce n'est donc pas parce qu'Adam a péché que tous les hommes sont condamnés à mourir, mais bien parce que tous sans exception pèchent. En effet, quelle est la cause de la mort d'Adam ? n'est-ce pas la désobéissance? Or, où trouver un homme qui n'ait jamais désobéi ? Mais la cause qui nous excite à désobéir vient de ce qu'Adam et Ève ne se connurent qu'après avoir désobéi et s'être fait chasser de la présence de Dieu (4): il était donc tout naturel que leurs enfants, ainsi que toute leur génération, fussent enclins à désobéir. N'est-il pas évident qu'un homme qui a le sang impur ne peut engendrer des enfants ayant le sang pur? Or l'Écriture nous déclare que l'*âme* ou la vie de toute chair est dans le sang (5), et *la vie de l'âme*, c'est de garder les commande-

(1) Marc, IX, 43. — (2) Gen., III, 17, 24. — (3) Rom., V, 12. — (4) Gen., III, 23; IV, 1. — (5) Lévit., XVII, 11.

ments de l'Éternel, et que d'y désobéir, c'est la mort (1).

Maintenant donc, ayant compris

1° Que ce n'est pas le corps physique qui constitue l'homme, mais bien cet être spirituel et immortel qui l'habite et le gouverne, et qu'ainsi il n'est nullement créé pour ce monde temporel mais uniquement pour celui qui est spirituel et éternel;

2° Que cet homme immortel tombe au pouvoir de la mort éternelle dès sa première désobéissance, que sciemment il commet à l'exemple d'Adam, dans lequel aussi tous les hommes *meurent;*

Cherchons à comprendre comment l'homme peut être rendu *vivant* en Christ (2).

Dans le monde, l'on croit à tant de Christs divers, et les doctrines du salut en ces Christs sont si incompréhensibles, que l'homme sérieux, qui aime à connaître avant de choisir et à comprendre avant de croire, est très-embarrassé pour savoir auquel de ces Christs il doit croire pour le salut de son âme.

Voyons donc si le Christ des Écritures n'est pas plus exclusif pour se faire connaître, et si la doctrine de son salut n'est pas plus claire et plus positive pour être comprise. Examinons.

Avant de l'oser toutefois, sachons que la semence ou la parole de Dieu (3) contiendra les plus grands mystères du royaume de Dieu.

« Prenons donc garde à ce que nous entendrons, car de « la mesure dont nous mesurerons il nous sera aussi me- « suré, et à ceux qui entendent ou comprennent déjà, il leur « sera ajouté; car à celui qui a, il lui sera donné; et à celui « qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté (4); » c'est-à- « dire : celui qui, au lieu de comprendre le vrai sens de

(1) Prov., III, 1, 22. — (2) I Cor., XV, 22. — (3) Luc, VIII, 11. — (4) Marc, IV, 24, 25.

l'Écriture, en a une fausse idée, s'il est attentif à ce qu'il va entendre, la fausse idée que jusqu'à présent il s'en était faite lui sera ôtée par la connaissance de la vérité qu'il recevra.

M. d'Eichthal ignorant que toute parole du Seigneur (qui est une folie pour l'homme animal, n'ayant que l'âme) renferme un sens caché et profond, qui n'est compris que par ceux qui ont l'Esprit (1), il n'est pas étonnant qu'il pense que ce passage n'ait aucun rapport avec le précédent et le suivant, dont il trouve que Luc aurait pu remarquer le décousu (2). Ce passage, au contraire parfaitement en rapport avec celui qui précède, nous démontre que : si notre mesure d'*attention* et d'humilité pour écouter est abondante, la mesure de connaissance que nous recevrons sera proportionnée et viendra augmenter encore celle que déjà nous avons pu recevoir par ce que nous avons lu jusqu'ici; car rien n'est caché, même les plus grands mystères, que pour être mis en évidence, et l'on n'allume pas une lampe pour la cacher, mais bien pour qu'elle éclaire (3).

Ne serait-ce d'ailleurs pas un non-sens de s'imaginer que Dieu, pour se révéler aux hommes, ait fait écrire un livre qui serait tellement obscur qu'il ne devrait être compris que par un petit nombre d'hommes plus ou moins instruits, quand ce livre même dit positivement « que Dieu révèle ses mystères aux enfants, et que précisément il les cache aux savants (4)? » Nous rappelant que Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il fait grâce aux humbles (5), considérons maintenant ce que nous dit l'Écriture.

« Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par

(1) I Cor., II, 12, 14. — (2) Vol. II, p. 253. — (3) Marc, IV, 21. — (4) Matth., XI, 25. — (5) Jacq., IV, 6.

« son moyen, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans « elle (1). »

Tout ce qui se fait dans un gouvernement, supposons en France par exemple, n'est-ce pas par le pouvoir de l'Empereur, au moyen de sa parole dite ou écrite?

Ainsi en est-il et en était-il dans le gouvernement divin; avec cette différence immense toutefois que Dieu est tout-puissant, que ses décrets sont éternels et immuables, tandis que les monarques les plus puissants même sont temporels de même que leurs décrets.

Or, dès le commencement des Écritures, nous lisons au troisième verset de la Genèse : « Et Dieu dit : « Que *la lumière soit,* » et *la lumière* fut. Voilà donc la lumière créée au moyen de la Parole de Dieu, de sorte que la « *Parole* » fut encore avant la lumière, qui ainsi était en elle, puisqu'elle en était sortie. C'est donc dans cette *Parole, la lumière du monde* (2), que nous devons reconnaître le Christ et conséquemment Dieu même, parce que c'est de Dieu qu'elle est sortie (3), et c'est avec justice que le Christ a dit: « Moi et le Père sommes un (4); » ce qui ne peut être compris du monde, de M. Renan lui-même, parce qu'il ne voit le Christ que dans sa personne humaine, venant de Marie.

Ainsi donc, « la Parole était Dieu; en elle était la vie, et « la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans « les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue » (parce que les hommes ne croient point en elle). « Elle est venue « chez elle (chez les Juifs), et les siens (les Juifs) ne l'ont « point reçue. Mais à tous ceux qui l'ont reçue (tous ceux « qui la reconnaissent) elle leur a donné le droit d'être faits « enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lesquels « ont été engendrés non du sang, ni de la volonté de la

(1) Jean, I, 1, 3. — (2) Jean, VIII, 12; XII, 46. — (3) Jean, VIII, 42; XVI, 28. — (4) Jean, X, 30.

« chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » (C'est–à-dire, que ni les descendants d'Adam, ni ceux de la postérité d'Abraham selon la circoncision de la chair, ni ceux qui croient en Christ selon que le monde l'enseigne, ne peuvent être enfants de Dieu, mais seulement ceux qui sont enseignés ou engendrés par l'Esprit de Dieu.) « Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, « pleine de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa « gloire, une gloire comme du fils unique du Père (1). »

C'est donc bien cette même Parole, par laquelle Dieu a créé toutes choses, que maintenant nous savons être le Christ et Dieu lui-même, qui a été faite chair afin d'habiter pour un temps parmi les hommes pour les réconcilier avec Dieu (2).

Voyons maintenant comment cette Parole (ou Christ) a pu être faite chair.

Aussitôt qu'Adam eut désobéi, et avant d'être renvoyé du jardin d'Éden avec Ève, Dieu dit au serpent (le diable ou Satan (3) : « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit de « toutes les bêtes et de tous les animaux des champs, et « je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, et entre ta « semence et entre la semence de la femme : elle t'écrasera « la tête, et toi tu chercheras à lui blesser le talon (4). » Pourquoi donc Dieu parle-t-il ici de la semence de *la femme?*

Ce n'est évidemment pas la femme qui engendre, mais seulement qui conçoit, qui, après avoir par la semence de l'homme conçu l'âme ou la vie de l'enfant, crée à son tour le corps de cet enfant. Eh bien, c'est ce que de toute nécessité il fallait qui eût lieu à l'égard de celui qui devait écraser la tête du serpent, c'est-à-dire : vaincre la mort (5); car il est évident que s'il eût été engendré par la semence d'un homme, il n'eût pu résister à la tentation de désobéir; et

(1) Jean I, 2, 14. — (2) II Cor., V, 19. — (3) Apo., XX, 2. — (4) Gen., III, 14, 15. — (5) II Tim., I, 10.

comme nous avons reconnu que tous les hommes désobéissent héréditairement, et ainsi tombent au pouvoir de la mort, il fallait, pour que le fils de l'homme, de la race de David (1), et fils de Dieu selon l'Esprit par lequel il fut engendré (2), pût ressusciter « *d'entre les morts* (3) », qu'il fût engendré non de l'homme, mais de Dieu au moyen du Saint-Esprit, et qu'il fût conçu dans le sein d'une vierge, dont la semence *alors forma le corps*.

Voilà ce grand mystère, incompréhensible pour le monde, et souvent même un sujet de scandale ou de plaisanterie « pour ceux qui se perdent, dont le Dieu de ce siècle a aveu-« glé l'entendement, pour que la lumière de la bonne nou-« velle de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne « brillât pas pour eux (4) ; » qui, ainsi expliqué par l'esprit des Écritures, devient aussi simple que clair pour être compris.

Jugerait-on impossible que l'Être tout-puissant qui par sa Parole a tout créé et qui depuis tant de siècles gouverne non-seulement ce que nos yeux peuvent voir, mais encore ce qu'au moyen des instruments les plus puissants ils ne peuvent même apercevoir, cet Être, dont M d'Eichthal insiste tant à prouver que le vrai nom est Jahvan et qu'en français nous appellerons Dieu, n'aurait pu créer dans le sein d'une vierge, au moyen de son Esprit, sans le secours d'aucun homme, un être semblable à l'homme, qui, comme lui « *tenté* » en toutes choses, n'eût cependant jamais péché (5), pour qu'ainsi créé il possédât la puissance par laquelle il pouvait vaincre la tentation? En douter, ce serait faire preuve d'absence du moindre jugement, car tout homme, aussi peu logique qu'il soit, reconnaîtra au contraire dans cette révélation des Écritures toute la sagesse et la bonté infinies d'un

(1) Rom., I, 3. — (2) Luc, I, 34. — (3) Rom., X, 9. — (4) II Cor., IV, 4. — (5) Heb., IV, 15.

Dieu tout-puissant, envers des êtres aussi orgueilleux qu'ingrats, encore plus incrédules qu'ignorants, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent le Christ dans la Parole, et Jésus engendré par l'Esprit de Dieu.

Examinons maintenant avec ceux qui connaissent ainsi le Seigneur Jésus-Christ et qui n'ont pas oublié comment « dans Adam tous les hommes meurent (1) », comment dans le Christ tous seront rendus vivants.

« La fin de la loi, dit l'apôtre Paul, c'est Christ, pour la « justice de tout croyant. Car si tu confesses de ta bouche le « Seigneur Jésus et que tu croies dans ton cœur que Dieu le « ressuscita des morts, tu seras sauvé. Car du cœur on croit « pour la justice, et de la bouche on fait confession pour le « salut, car l'Écriture dit : « Quiconque croit en lui ne sera « point confus (2). »

Pour comprendre que Christ est la fin de la loi, il faut que nous sachions d'abord ce que c'est que cette loi dont Christ est la fin, car l'Écriture dit expressément : « A la loi et au « témoignage, s'ils ne parlent pas selon cette parole, la lu- « mière du matin ne luira pas pour eux (3). » Parce que, dit « Paul, la loi était le précepteur pour nous conduire à Christ, « afin que nous fussions justifiés par la foi (4). »

« Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, et non l'image « même des choses, ne peut jamais, par les mêmes sacrifices « que l'on offre continuellement chaque année, consommer « ceux qui s'approchent ; puisqu'on aurait cessé de les offrir, « parce que ceux qui rendent leur culte étant une fois puri- « fiés, n'auraient plus eu aucune conscience de péchés ; mais « dans ces sacrifices, il se fait une commémoration des pé- « chés chaque année ; car il est impossible que le sang des « taureaux et des boucs ôte les péchés ; c'est pourquoi, en

(1) I Cor., xv, 22. — (2) Rom., x, 4, 11. — (3) Esaïe, VIII, 20. — (4) Gal., III, 24.

« entrant dans le monde, il (le Christ) dit : Tu n'as point voulu « de sacrifice ni d'offrande, « mais tu *m'as arrangé un corps.* » « Tu n'as point pris plaisir aux holocaustes, même au sujet du « péché ; alors, j'ai dit : Voici, je viens, est-il écrit à mon « sujet dans le livre, je viens, pour faire, ô Dieu, ta vo- « lonté.

« Ayant dit plus haut : Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni « d'offrande, ni d'holocauste, même au sujet du péché, et tu « n'y as point pris plaisir (choses qui cependant sont offertes « selon la loi), alors il a dit : Voici, je viens pour faire, ô « Dieu, ta volonté : il ôte le premier, afin d'établir le second. « C'est par cette volonté que nous sommes *sanctifiés*, au « moyen de l'offrande du *corps de Jésus-Christ*, faite une « *seule fois*. — Et tandis que tout sacrificateur se tient de- « bout chaque jour, en officiant et en offrant plusieurs fois « les mêmes sacrifices, qui ne peuvent jamais ôter les péchés, « celui-ci, après avoir offert pour les péchés un *seul sacri-* « *fice*, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant « désormais que ses ennemis soient mis pour marchepied « de ses pieds. Car, par une seule offrande, il a consommé « à perpétuité ceux qui seront sanctifiés. Et le Saint-Esprit « aussi nous en rend témoignage ; car, après avoir dit aupa- « ravant : Voici l'alliance que je traiterai avec eux après ces « jours-là, dit le Seigneur ; en mettant mes lois dans leur « cœur, je les écrirai aussi dans leurs entendements, il « ajoute : Et je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de « leurs iniquités. Or, où il y a rémission de ces choses, il « n'y a plus d'offrande au sujet du péché (1). »

Ces quelques passages, sans qu'il soit nécessaire de les multiplier, doivent certainement nous suffire pour nous convaincre qu'il est indispensable que nous examinions attentivement la loi pour la comprendre avant d'essayer à connaître

(1) Heb., x, 1, 18.

le principe, ou, pour être plus vrai, les mystères du sacrifice de Christ, par lequel l'homme qui est mort dans Adam doit et peut être rendu vivant (1).

« C'est par le moyen de la loi, nous dit l'apôtre Paul, « qu'on a connaissance du péché (2). Car je n'aurais pas « connu la convoitise, si la loi ne disait : Tu ne convoi- « teras point. Mais par le moyen du commandement, le péché « ayant saisi l'occasion, produisit en moi *toute espèce de* « *convoitise;* car, sans loi, le péché est mort (3), c'est-à- « dire n'existe pas. »

En effet, le péché, quel qu'il soit, consiste soit par une action commise qui a été défendue, soit par l'omission d'un devoir prescrit par la loi. Pour nous convaincre de la vérité de ce principe, sans trop multiplier les exemples de l'Écriture, citons simplement le premier commandement de la loi, qui exige : « d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son « âme et de toute sa pensée; et le second, semblable à « celui-là, qui est d'aimer son prochain comme soi-même; « car la loi « *tout entière* » et les prophètes se rattachent à « ces deux commandements (4). »

Tout homme sérieux et sincère, aussi minimes que soient les fautes que lui reproche sa conscience, ne se trouvera-t-il pas repris par la sainteté de cette loi?

L'Écriture nous le démontre dans les accusateurs de la femme surprise en adultère, lorsque le Seigneur leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre « contre elle. Et s'étant encore baissé, il écrivait sur la terre. « Mais eux, ayant entendu cela et étant repris par leur con- « science, sortirent *un* à *un*, en commençant depuis les plus « vieux jusqu'aux derniers (5). »

Ainsi ceux même qui invoquaient la loi pour condamner

(1) I Cor., xv, 22. — (2) Rom., iii, 20. — (3) Rom., vii, 7, 8.— (4) Matth., xxii, 37, 40. — (5) Jean, viii, 1, 11.

l'adultère se trouvaient repris par leur propre conscience à l'égard de cette loi même. C'est certes nous démontrer que Dieu a établi sa loi pour nous convaincre de notre désobéissance, dont la conséquence nous met au pouvoir de la mort, de même qu'Adam qui est mort de mort, parce qu'il avait désobéi au commandement qu'il avait reçu de Dieu.

Quelqu'un pourrait ici, avec juste raison, faire l'objection que ceux qui ignorent même jusqu'à l'existence de la loi de Dieu ne peuvent être repris et encore moins être condamnés par elle; mais Dieu, qui dans sa sagesse et sa prescience a tout prévu, a déclaré à cet égard par sa parole que « tous « ceux qui ont *péché « sans loi » périront aussi sans loi;* et « tous ceux qui ont péché *sous la loi* seront *jugés* par le « moyen de *cette loi;* car ce ne sont pas les auditeurs de la « loi qui sont justes auprès de Dieu, mais ce sont les obser- « vateurs de la loi qui seront justifiés; car, lorsque les « nations (païens, non-Juifs) qui n'ont point de loi prati- « quent naturellement les choses de la loi, ceux-ci, n'ayant « point de loi, sont loi à eux-mêmes, et ils font voir l'œuvre « de la loi écrite dans leurs cœurs, leur conscience confir- « mant ce témoignage, et leurs réflexions s'accusant ou « s'excusant entre elles, dans le jour où Dieu jugera les « choses secrètes des hommes, selon ma bonne nouvelle, « par Jésus-Christ (1). » — De sorte que tous ceux qui n'ont aucune connaissance de la loi de Dieu ne seront pas jugés par cette loi, mais leur propre conscience (conséquence de la connaissance du bien et du mal, venant d'Adam) les condamnera au jour du jugement, les accusant d'avoir péché, tant il est évident qu'on ne pourrait trouver *aucun homme* dont la conscience ne lui reprocherait rien.

Ce dernier témoignage, que personne ne saurait contester, nous met dans l'obligation de reconnaître la vérité de l'Écri-

(1) Rom., II, 12, 16.

ture, lorsqu'elle dit que « tous les hommes sont sous une « condamnation devant Dieu, parce que tous, et Juifs et « Grecs, sont sous le péché, selon qu'il est écrit : Il n'y a « pas de juste, pas même un seul (1). »

Si donc nous avons attentivement examiné ces divers enseignements de l'Écriture, nous devons être convaincus que la loi de Dieu est en effet le précepteur qui nous démontre que tous les hommes, sans en excepter un seul, ont tous plus ou moins désobéi, non-seulement à la loi de Dieu, mais encore à leur propre conscience, et qu'il est impossible que l'homme, aussi pieux et aussi vertueux qu'il soit, puisse par ses prétendues bonnes œuvres réparer la moindre de ses fautes, car l'Écriture déclare formellement : « Quand vous « aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous « sommes des esclaves inutiles, car nous n'avons fait que ce « que nous étions obligés de faire (2). Et quiconque gar- « dera toute la loi et bronchera en un seul de ses comman- « dements est *coupable* à l'égard de *tous* (3), car (écoutons- « le bien), *maudit* soit quiconque ne persévère pas dans toutes « les choses écrites au livre de la loi, pour les pratiquer (4). » Une fois donc convaincus par cette loi et de notre chute et de l'impossibilité de nous relever par nos propres forces, ce même précepteur, si nous l'écoutons attentivement, nous apprend : « que ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle « était impuissante par le moyen de la chair, Dieu ayant « envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et pour « le péché, condamna le péché dans la chair, afin que le « *juste droit* de la loi fût accompli en ceux qui marchent, « non selon la chair, mais selon l'Esprit (5). »

En effet, une fois convaincus de nos péchés, semblable-

(1) Rom., III, 9, 19. — (2) Luc, XVII, 10. — (3) Jacq., II, 10. — (4) Deut., XXVII, 26. — (5) Rom., VIII, 3, 4.

ment à une personne qui, se sentant malade, s'enquiert d'un médecin (1), nous éprouvons la nécessité de nous humilier, pour chercher un sauveur, et alors cette loi nous fait comprendre que Christ est venu sauver, non des justes, mais au contraire ceux qui se *reconnaissent* pour des pécheurs, et que, quoiqu'il fût revêtu d'une chair toute semblable à la nôtre, il a cependant entièrement accompli cette loi dans tous ses commandements : « car il n'a point commis de péché, et « dans sa bouche il n'a été trouvé aucune fraude (2). »

Il pouvait donc dire avec juste raison : « Qui d'entre vous « me convainc de péché? et si je dis la vérité, pourquoi ne « me croyez-vous pas (3)? » Et : « Personne n'a un plus grand « amour que celui-ci de donner sa vie pour ses amis (4). »

Pouvait-il faire plus, en effet, que de donner sa vie, pour prouver qu'il aimait son prochain comme lui-même? Aussi l'Écriture, comme étant de Dieu, dit : « Il s'est anéanti en « prenant la forme d'un esclave, et est devenu *obéissant* jus- « qu'à la mort, et même à la mort de la croix (5); » de sorte qu'Adam, la figure de Christ, en désobéissant, a anéanti par la mort la vie éternelle qu'il avait reçue de Dieu, tandis que Christ, au contraire, ayant été revêtu d'un corps de chair semblable au nôtre, et n'ayant jamais désobéi à aucun commandement de la loi, a ainsi, non-seulement conservé sa vie qu'il tenait de Dieu, de qui il était sorti; mais il s'est lui-même acquis cette vie par son obéissance; car la justice de la loi dit que « l'homme qui aura pratiqué ces choses vivra « par elles (6) ». C'est donc ainsi qu'il avait le droit de dire : « C'est pour cela que le père m'aime, parce que je laisse ma « vie pour la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la « laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le

(1) Matth., IX, 12, 13. — (2) I Pier., II, 22. — (3) Jean, VIII, 46. — (4) Jean, XV, 13. — (5) Phil., II, 6, 8. — (6) Lév., XVIII, 5; Rom., X, 5.

« pouvoir de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de « mon père (1). » Et comme le père relève les morts et fait vivre, de même aussi le fils fait vivre ceux qu'il veut (2).

Maintenant que l'Écriture nous a démontré ce qu'est la loi, pour quelle raison Dieu l'a établie et comment Christ l'a accomplie, cherchons à comprendre comment « le Christ est *la fin* de cette loi, pour *la justice de tout croyant* (3) ».

« La première alliance, nous dit l'apôtre Paul à cet égard, « avait aussi des ordonnances pour le culte, ainsi que le « sanctuaire terrestre. Car on construisit la première tente, « appelée le sanctuaire, dans laquelle étaient le chandelier et « la table et l'exposition des pains. Mais au delà du second « voile était la tente appelée le sanctuaire du sanctuaire, « ayant un encensoir d'or et l'arche de l'alliance couverte « d'or de tous côtés, dans laquelle était une urne d'or conte- « nant la manne et la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les « plaques de pierre de l'alliance, et, au-dessus de cette « arche, des chérubins de gloire couvrant de leur ombre le « propitiatoire, sur quoi ce n'est pas le moment de parler en « détail.

« Or, ces choses étant ainsi disposées, les sacrificateurs « qui accomplissent le culte entrent bien continuellement dans « la première tente; mais dans la seconde entre, une seule « fois l'année, le souverain sacrificateur seul, non sans du « sang qu'il offre pour lui-même et pour les erreurs du « peuple; le Saint-Esprit montrant par là que le chemin du « sanctuaire n'était pas encore manifesté, pendant que la « première tente était encore debout : c'était là un type pour « le temps présent, où l'on offre des dons et des sacrifices qui « ne peuvent pas, quant à la conscience, consommer celui « qui rend son culte seulement par des aliments et des breu- « vages et différentes immersions, et par des ordonnances

(1) Jean, x, 17, 18. — (2) Jean, v, 21. — (3) Rom., x, 4.

« charnelles établies jusqu'à un temps de redressement.

« Mais Christ s'étant avancé souverain sacrificateur des « biens à venir, à travers la tente plus grande et plus par« faite qui n'est pas construite par des mains, c'est-à-dire « qui n'est pas de cette création, est entré une seule fois dans « le sanctuaire, non au moyen du sang des boucs et des « veaux, mais au moyen de son propre sang, ayant trouvé « un rachat éternel.

« Car si le sang des taureaux et des boucs, et la cendre « d'une génisse, dont on arrose ceux qui sont souillés, sanc« tifient quant à la pureté de la chair, combien plus le sang « du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même « sans tache à Dieu, purifiera-t-il votre conscience des « œuvres mortes, pour que vous rendiez culte au Dieu « vivant (1). »

Cette tente donc que les Israélites construisirent dans le désert et pour laquelle Moïse reçut l'avertissement « d'avoir « *soin* de faire *toutes choses* d'après le *modèle* ou *type* qui « lui avait été *montré* sur la montagne (2), » afin que les sacrificateurs y puissent célébrer le culte selon la loi; cette tente elle-même, aussi bien que les sacrifices qui y étaient offerts, n'était que l'ombre ou l'image du sacrifice de Christ, qui devait en être la fin, « parce qu'il est permanent à tou« jours, possédant un sacerdoce qui ne passe point. C'est « pourquoi aussi il peut sauver entièrement ceux qui s'appro« chent de Dieu par son moyen, étant toujours vivant pour « intercéder pour eux (3). »

De même donc que dans la première tente, appelée le sanctuaire, qui figurait ce monde physique, se trouvait la table, sur laquelle on mettait chaque jour des pains de proposition, qui, comme dans la cène que le Seigneur institua la veille de son sacrifice, figuraient son corps de chair; le

(1) Heb., IX, 1, 15. — (2) Heb., VIII, 5. — (3) Heb., VII, 24, 25.

chandelier figurait le Christ comme lumière et vie du monde (1); de même aussi le sacrifice que l'on y offrait chaque jour figurait la vie de douleurs et de privations qu'il mena jusqu'à n'avoir pas « où reposer sa tête (2) » pendant les trois années de sa manifestation comme Messie (guérissant cependant tous ceux qui étaient affligés, comme dit le prophète), comme « le méprisé et le rejeté des hommes, « homme de douleurs et sachant ce que c'est que la lan- « gueur, portant les langueurs et se chargeant des douleurs « des affligés (3) », ainsi qu'il le disait à ceux qui lui demandaient de la part de Jean « s'il était celui qui devait venir, « ou s'ils devaient en attendre un autre : des aveugles recou- « vrent la vue et des boiteux marchent, des lépreux sont « purifiés, et des sourds entendent; des morts ressuscitent « et la bonne nouvelle est annoncée à des pauvres. Et bien- « heureux est celui pour qui je ne suis pas une occasion de « chute (4). »

C'est ainsi, par amour pour son prochain, qu'il s'offrit chaque jour à son père, comme un agneau sans défaut et sans tache, en oblation pour le péché, jusqu'à ce qu'on l'outrageât, quoiqu'il s'humiliât lui-même et n'ouvrît point sa bouche comme une brebis que l'on égorge et comme un agneau muet devant celui qui le tond (5).

Quant à la seconde tente, appelée le sanctuaire du sanctuaire, qu'un voile séparait de la première et qui renfermait un encensoir d'or et l'arche de l'alliance couverte d'or de tous côtés, dans laquelle était une urne d'or contenant la manne et la verge d'Aaron, qui avait fleuri, ainsi que les plaques de pierre de l'alliance, et au-dessus de laquelle se trouvaient des chérubins de gloire couvrant de leur ombre le propitiatoire (6) (siége au trône de grâce); cette seconde

(1) Jean, XII, 46. — (2) Matth., VIII, 20. — (3) Esaïe, LIII, 3, 4. — (4) Matth., XI, 3, 6. — (5) Esaïe, LIII, 7. — (6) Heb., IX, 5.

tente figurait le ciel, la manne, la vie ou l'âme de Christ, pain vivant descendu du ciel pour donner la vie à tous ceux qui le reconnaissent tel qu'il est dans sa nature divine et qui sont nourris par lui, de même que la manne nourrissait la chair des Israélites dans le désert (1). La verge d'Aaron, qui avait fleuri et qui avait produit du fruit après avoir été coupée de l'arbre, figurait la vie du Christ, lorsqu'il fut retranché de la terre ou pays des vivants, en ayant obtenu pour sa postérité tous ceux qu'il avait sauvés de la mort, en donnant sa vie pour eux, en se livrant lui-même au pouvoir de cette mort (2). Enfin, l'entrée dans cette tente, qui n'était permise qu'une *seule fois* l'an, et encore seulement au *souverain sacrificateur*, figurait l'entrée du Christ dans le ciel même, par ou au moyen de son sang (3) et non *avec* son sang, comme certains traducteurs matérialistes le rendent, incapables qu'ils sont de distinguer l'homme de l'animal, chez lequel le sang même est l'âme ou la vie; c'est pourquoi il fut porté dans le sanctuaire par le souverain sacrificateur; tandis que chez l'homme la vie étant *dans* le sang, c'est pour cette raison que l'Écriture dit en parlant du Christ « qu'il est entré dans le ciel même par, *au moyen de* (et non *avec*) son propre sang. »

Ainsi donc, cette première et cette seconde tente, réunies en une seule, figuraient la personne du Christ, la première son corps, la seconde son âme. Toutes deux ensemble *la terre* et *le ciel*, ou enfin l'homme dans le premier et Dieu dans le second parvis du temple de Salomon, lequel à son tour figurait le corps de Christ (4).

Pour bien pénétrer le vrai sens de ce grand mystère, examinons attentivement le chapitre XVI du Lévitique, la véritable clef de toute l'Écriture. Mais, pour abréger, nous

(1) Jean, VI, 47, 51. — (2) Esaïe, LIII, 10. — (3) Heb., IX, 12, 24. — (4) Jean, II, 19, 21.

exposerons l'esprit qui y est renfermé, au fur et à mesure que nous citerons la lettre du texte; nous ne saurions donc être trop attentifs, si nous voulons en pénétrer le vrai sens, car chaque figure de ce texte renferme un sens spirituel très-profond.

Ecoutons! « Or l'Eternel parla à Moïse, après que les fils « d'Aaron moururent pour s'être approchés de l'Eternel (1), « et l'Eternel dit: Parle à Aaron ton frère, pour qu'il n'entre « point en « *tout temps* » dans le sanctuaire au dedans du « voile devant le propitiatoire qui couvre l'arche, afin qu'il « ne meure point, car j'apparaîtrai dans une nuée sur le « propitiatoire. — Aaron n'entrera dans le sanctuaire que le « dizième jour du septième mois, et après qu'il aura offert un « veau pour le péché, et un bélier pour l'holocauste. — Il « se revêtira de la tunique de lin, il mettra les caleçons de « lin et portera la tiare de lin. Ce seront là *les vêtements* « *saints*, et il ne s'en vêtira qu'après s'être lavé. — Et il « prendra les *deux boucs* et les présentera devant l'Eternel « à l'entrée du tabernacle d'assignation. Puis Aaron jettera le « sort (dans l'urne) sur les deux boucs, l'un pour l'Eternel, « l'autre pour Hazazel (émissaire). Et Aaron offrira le bouc « sur lequel sera tombé le sort pour l'Eternel et le sacrifiera « pour le péché. — Et le bouc sur lequel sera tombé le sort

(1) Les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, ne moururent, soit par un excès de zèle ou soit par présomption, et dans ce cas par un manque d'humilité et d'obéissance au commandement de l'Eternel, que parce qu'ils prirent leur encensoir et qu'ils y mirent du feu et de l'encens pour l'offrir devant l'Eternel à une époque qu'il ne leur avait pas commandée; c'est pourquoi le feu sortit de devant l'Éternel et ils moururent. (Lév., x, 1, 5.)

Cet exemple doit nous servir d'avertissement éclatant, pour que si nous nous élevons dans notre cœur à vouloir rendre à Dieu un culte selon notre propre imagination et non selon son commandement, ce culte, au lieu de lui être agréable, lui est plutôt en abomination, et loin d'en recevoir la vie, nous nous attirons au contraire la mort semblablement aux fils d'Aaron.

« pour Hazazel sera présenté *vivant* devant l'Eternel, pour « faire propitiation par lui, et on l'enverra au désert pour « Hazazel.

« Aaron donc prendra son veau et l'égorgera pour faire « propitiation pour lui et pour sa maison. Puis il prendra « plein un encensoir de la braise du feu qui est sur l'autel « qui est devant l'Eternel, et ses mains pleines de parfum de « drogues pulvérisées, et il l'apportera au dedans du voile ; « et il mettra le parfum sur le feu devant l'Eternel, afin que « la nuée du parfum couvre le propitiatoire qui est sur le « témoignage, pour qu'il ne meure point. — Il prendra aussi « du sang du veau, et il en fera aspersion avec son doigt au « devant du propitiatoire, vers l'orient ; il fera aspersion de « ce sang sept fois avec son doigt devant le propitiatoire. »

C'étaient là les conditions imposées à Aaron, avant d'être en état de remplir sa charge comme souverain sacrificateur, pour offrir une seule fois l'an le sacrifice pour les péchés des enfants d'Israël. Le sacrifice qu'il était dans l'obligation d'offrir d'abord pour ses propres péchés et ceux de sa maison figurait la sainteté que le Christ s'était acquise en accomplissant tous les commandements de la loi, pendant les jours de sa chair, pour avoir le droit d'être le véritable souverain sacrificateur de l'Eternel, et offrir sa propre vie en sacrifice pour les péchés des enfants de Dieu. Les vêtements de lin, qui étaient les vêtements saints, figuraient les linceuls dont était enveloppé le corps de Jésus pendant le temps que son âme était livrée aux douleurs de la mort, en expiation de ces péchés. Le parfum qu'il était commandé à Aaron d'offrir au dedans du voile, afin que la nuée de la fumée de ce parfum couvrît le propitiatoire sur le témoignage, figurait « les « supplications et les prières (car les parfums sont les prières « des saints) (1), que le Seigneur, dans les jours de sa

(1) Apo., v. 8.

« chair, offrit avec cri véhément et avec larmes à celui qui « pouvait le sauver du sein de la mort, et qui, ayant été « exaucé dans sa crainte (et délivré de l'appréhension d'y « rester toujours) bien qu'étant le fils de Dieu, a appris « l'obéissance par les choses qu'il a souffertes; et ayant été « *consommé*, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, « auteur d'un salut éternel, ayant été proclamé de Dieu sou « verain sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédec (1). »

Quand donc Aaron avait ainsi offert le sacrifice pour s propres péchés et pour ceux de sa maison, ce n'était qu'après seulement qu'il pouvait offrir le sacrifice pour le peuple d'Israël.

« Il égorgera aussi, est-il dit, le bouc du peuple, qui est « l'offrande pour le péché, et il apportera son sang au dedans « du voile, et fera de son sang comme il a fait du sang du « veau, en faisant aspersion vers le propitiatoire, sur le « devant du propitiatoire. Et il fera expiation, pour le sanc- « tuaire, des souillures des enfants d'Israël, et de leurs for- « faits, et de tous leurs péchés. Et il fera de même au taber- « nacle d'assignation, qui est avec eux au milieu de leurs « souillures.—Et personne ne sera au tabernacle d'assigna- « tion quand le sacrificateur y entrera pour faire propitiation « dans le sanctuaire, jusqu'à ce qu'il en sorte, lorsqu'il fera « propitiation pour lui, et pour sa maison, et pour toute l'as- « semblée d'Israël. Et il sortira vers l'autel qui est devant « l'Eternel, et fera l'expiation pour lui; et prenant du sang « du veau et du bouc, il le mettra sur les cornes de l'autel « tout autour. Et il fera aspersion du sang avec son doigt « sept fois sur l'autel, et le nettoiera et le purifiera des souil- « lures des enfants d'Israël. — Et quand il aura achevé de « faire expiation pour le sanctuaire et pour le tabernacle « d'assignation, et pour l'autel, *alors*, il offrira le bouc

(1) Heb., v, 7, 10.

« vivant. Et Aaron, mettant ses deux mains sur la tête *du bouc* « *vivant*, confessera sur lui *toutes les iniquités des enfants* « *d'Israël* et *tous leurs forfaits*, selon *tous leurs péchés*, et « les mettra sur *la tête du bouc* et l'enverra *au désert* par un « homme exprès. — Le bouc portera donc sur lui toutes « leurs iniquités dans une terre *inhabitée*, et on laissera aller « le bouc par le désert. Et Aaron reviendra au tabernacle « d'assignation, et quittera les vêtements de lin dont il s'était « vêtu quand il était entré dans le sanctuaire, et il les mettra « là. »

Voilà donc ce grand principe, et l'on peut dire avec juste raison ce grand mystère du sacrifice de Christ, ignoré et ouvertement nié par la généralité de ceux qui depuis bien des siècles portent le nom de chrétien.

Reconnaissons donc par l'institution de ce sacrifice même, qui figurait celui du Christ, que pour l'accomplir, il ne suffisait pas d'offrir « *un seul* » bouc, mais bien « *deux* ». Le premier devant être mis à mort par *l'effusion* du sang, et *le second*, *chargé des péchés*, être envoyé « *vivant* » *dans le désert;* tant il est vrai que la mort *d'un seul* animal ne peut figurer celle de *l'homme*, les animaux n'ayant seulement été créés que de la terre et *leur âme étant leur sang même* (1) ; tandis que l'homme, après avoir été créé de la terre de même que tous les animaux, reçut de Dieu même la respiration de vie, et ainsi eut une « *âme vivante* », c'est-à-dire « *éternelle* (2) », et cette âme *vivante* est *dans le sang* (3).

Si quelques lecteurs n'étaient pas encore bien convaincus par l'exemple du grain de semence proposé par Paul, pour comprendre que l'homme, créé pour *l'éternité*, ne commence réellement son existence, soit pour *la vie*, soit pour *la mort éternelle*, que dès l'instant qu'il quitte son corps animal, ils le seront certainement par l'exemple de ce sacrifice. Car enfin,

(1) Gen., IX, 4. — (2) Gen., II, 7. — (3) Lév., XVII, 11.

si le premier bouc que le souverain sacrificateur égorgea, et dont il porta le sang au dedans du voile, pour faire par ce sang, qui est l'âme ou la vie du bouc, la propitiation pour les péchés des enfants d'Israël, figurait le Christ qui, mourant sur la croix, offrit sa vie ou son âme en propitiation pour les péchés des enfants de Dieu, s'écriant avec confiance en la promesse de Dieu : « Père, je remets mon Esprit entre tes « mains (1) ; » c'était donc alors en ayant offert ou remis sa vie (qu'il s'était acquise en accomplissant la loi, en n'ayant jamais désobéi à aucun de ses commandements) à Dieu son père, pour les péchés de ses frères (2), qu'il se chargea de tous leurs péchés et qu'ainsi il fut fait malédiction pour eux (3); parce que la loi dit : « Maudit, quiconque est pendu au bois (4). »

Or, pour figurer dans la loi cet état de malédiction de l'âme du Christ chargée *des péchés* de tous ceux pour qui il s'était offert en propitiation, il fallut nécessairement un second bouc sur lequel le souverain sacrificateur pût mettre tous les péchés des enfants d'Israël, en lui posant les deux mains sur la tête, et que, l'envoyant au désert par un homme exprès, il le laissât errer dans ce lieu aride et inhabité qui figurait le lieu de la mort ou l'enfer, dans lequel l'âme de Christ, chargée des péchés, devait aller pour être navrée à cause de ces péchés, jusqu'à ce que Dieu, les pardonnant, « les effaça comme un nuage (5). »

Si nous sommes encore trop aveugles pour voir *la lumière du matin* (6), ou que notre cœur soit trop endurci pour ne pas être convaincu par les exemples de cette loi figurant les douleurs et les angoisses de l'âme de Christ dans l'enfer, écoutons encore le témoignage du prophète Jonas, à qui le Seigneur lui-même envoie les incrédules les plus opiniâtres,

(1) Luc, XXIII, 46. — (2) Heb., II, 11, 13. — (3) Gal., III, 13, 14. — (4) Deut., XXI, 23. — (5) Esaïe, XLIV, 22. — (6) Esaïe, VIII, 20.

en leur disant que ce serait le seul miracle qui leur serait donné (1).

« J'ai crié à l'Éternel dans mon angoisse, dit ce prophète, « et il m'a exaucé ; j'ai crié du fond de l'enfer, et tu as en- « tendu ma voix. Tu me précipitas dans l'abîme, au cœur « des mers, que le courant m'entoura, et que toutes tes « vagues et tous tes flots passèrent sur moi ; et j'ai dit : Je « suis rejeté de devant tes yeux ; toutefois je verrai encore « le temple de ta Sainteté. Les eaux m'entouraient jusqu'à « l'âme, l'abîme m'entourait, des roseaux enveloppèrent « ma tête, je descendis aux fondements des montagnes, la « terre ferma ses verrous autour de moi pour toujours ; mais « alors tu tiras ma vie hors de la fosse, ô Éternel mon Dieu ! « Et l'Éternel commanda au poisson, et il dégorgea Jonas « sur le sec (2). »

Or, l'Éternel avait commandé à Jonas d'aller à Ninive pour avertir ses habitants que s'ils ne se convertissaient pas, dans quarante jours l'Éternel aurait détruit leur ville et ses habitants. Mais Jonas, comme prophète, sachant que les Ninivites se seraient convertis à sa prédication, et qu'alors l'Éternel les épargnerait et ne les détruirait pas, craignit l'humiliation pour sa vanité humaine, parce que sa prophétie ne se serait pas accomplie ; et il alla à Joppé, pour s'embarquer sur un navire qui se rendait à Tarsis (ville regorgeant alors d'or et des voluptés de ce monde), voulant ainsi s'enfuir de devant l'Éternel et se soustraire au commandement qu'il en avait reçu, préférant, de concert avec la généralité des hommes, jouir à son aise de tous les avantages matériels de cette vie. Mais à peine le navire sur lequel il était embarqué eut-il pris la mer, qu'un vent violent l'agita au point que tout l'équipage en fut effrayé et que chacun des matelots, tous idolâtres, invoquait son Dieu, et qu'on jeta dans la mer la cargaison du navire, afin de l'alléger. Et le capitaine réveilla

(1) Matth., XII, 39, 40. — (2) Jonas, II.

Jonas, qui dormait profondément au fond du navire, et lui dit de crier aussi à son Dieu, afin qu'il ne permît pas qu'ils périssent. Et les matelots jetèrent le sort pour savoir à cause de qui ils étaient ainsi exposés à périr, et le sort tomba sur Jonas. Alors ils lui demandèrent à leur déclarer pourquoi ce malheur les accablait et quelle était sa profession, d'où il venait, de quel pays et de quelle nation il était. Et il leur apprit qu'il était Hébreu, qu'il craignait l'Éternel, qui créa la mer et la terre, et enfin qu'il se trouvait sur leur navire pour s'enfuir de devant la face de l'Éternel. Alors ces hommes, saisis d'une grande crainte, lui demandèrent ce qu'ils devaient faire de lui, afin que la mer, qui devenait de plus en plus furieuse, s'apaisât. Et il leur dit : « Jetez-moi dans la mer, et elle s'apaisera, car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tourmente est venue sur vous. » Mais l'équipage faisait des efforts pour gagner la terre, afin d'y débarquer Jonas. Cependant la mer, loin de se calmer, devenant de plus en plus furieuse, ils ne purent parvenir à exécuter leur dessein, et ils se décidèrent à jeter Jonas dans la mer, en priant l'Éternel de ne pas les charger du sang de cet homme s'il était innocent; et aussitôt la tourmente de la mer s'arrêta, et tout l'équipage fut saisi d'une grande crainte pour l'Éternel. Or, l'Éternel avait disposé un grand poisson pour engloutir Jonas, qui resta trois jours et trois nuits dans le ventre de ce poisson, d'où il priait l'Éternel son Dieu, qui, ainsi que nous l'avons vu, exauça sa prière en commandant au poisson de rejeter Jonas sur le sec.

L'Éternel ayant une seconde fois ordonné à Jonas d'aller vers Ninive, il s'y rendit pour exhorter ses habitants à la repentance. Et les Ninivites, à la prédication de Jonas, crurent à Dieu et se repentirent, depuis le plus grand d'entre eux jusqu'au plus petit, et ils se vêtirent de sacs en signe d'humilité, et jeûnèrent de même que les animaux (1).

(1) Jonas, I, III, IV.

Pour nous rendre attentifs à l'importance remarquable du signe du prophète Jonas, le Seigneur nous dit encore, comme il l'a fait à l'occasion de la parabole du semeur : « Personne, « après avoir allumé une lampe, ne la met en un lieu caché, « ni sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin que ceux « qui entrent voient la lumière. La lampe du corps, c'est « l'œil; si donc ton œil est sain (ou vrai), tout ton corps est « éclairé, mais s'il est malade (ou faux), ton corps aussi « est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est « en toi ne soit ténèbres. Ainsi, si tout ton corps est éclairé, « n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout éclairé comme « lorsque la lampe t'éclaire de son éclat (1). »

Tout homme, aussi restreint que soit son jugement, comprend très-bien que ce n'est pas l'œil qui voit, et qu'il n'est que l'organe par lequel l'intelligence ou l'être spirituel qui siége dans le cerveau considère et juge les objets qui l'entourent et qui se reflètent sur la surface de l'œil. Aussi faut-il, pour que cet organe puisse fonctionner, que les objets qu'il considère soient eux-mêmes éclairés, car dès qu'ils se trouvent dans l'obscurité, ce n'est plus qu'au moyen du toucher que l'être spirituel juge des objets qui l'environnent. Nous devons donc comprendre pourquoi le Seigneur dit : Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres, c'est-à-dire : Prends garde de juger sainement, à la juste valeur, ce qui se passe autour de toi.

Or, il venait de dire l'instant d'avant, au sujet de la foule qui se rassemblait autour de lui, non parce qu'elle croyait en lui comme l'envoyé de Dieu, mais pour voir les signes qu'il faisait, de même qu'elle l'eût fait pour voir les tours d'adresse d'un magicien : « Cette génération est méchante; elle recherche un signe, mais il ne lui sera pas donné de signe, sinon « le signe de Jonas le prophète. Car, de même que Jonas

(1) Luc., xi, 33, 36.

« fut un signe pour les Ninivites, de même aussi le fils de « l'homme en sera un pour cette génération. Une reine du « Midi se réveillera au jugement avec les hommes de cette « génération, et les condamnera, parce qu'elle vint des ex- « trémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; « et voici ici plus que Salomon. Des hommes de Ninive se « relèveront au jugement avec cette génération, et la con- « damneront, parce qu'ils se convertirent à la prédication de « Jonas. Et voici ici plus que Jonas (1). Bienheureux sont « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent (2). »

Faisons donc tous nos efforts pour écouter cette parole qui se sème devant nous, pour que le signe du prophète Jonas soit pour nous une lampe qui éclaire notre intelligence, comme celle des Ninivites, afin qu'ils ne se relèvent pas au jour du jugement pour nous condamner. Comprenons aussi que ce signe de Jonas qui suffisait pour convertir les Ninivites, n'était que la figure des douleurs de la mort que l'âme de Christ devait éprouver dans le sein de la terre, ou l'enfer.

Demandons-nous donc à nous-même s'il était possible que, par un exemple plus simple et en même temps plus terrible que celui du prophète Jonas, le Saint-Esprit nous avertît de l'état d'angoisses, de regrets et de douleurs qui attend l'âme quand elle quitte le corps de tous ceux qui ont « *désobéi sciemment* », et qui se sont obstinés à ne pas croire au salut que Dieu offre gratuitement à tous ceux qui croient que l'âme de Christ a souffert à leur place les douleurs de la mort de l'enfer, au moyen de son sang (3).

Pouvons-nous en effet nous imaginer une torture plus horrible que celle que dut éprouver Jonas « *vivant* » durant trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, qui, lui-même agité et mal à l'aise à cause de sa proie indigeste, se roulait continuellement dans l'abîme, jusqu'à ce qu'enfin il pût la

(1) Luc., XI, 29, 32. — (2) Luc., XI, 28. — (3) Rom., III, 21, 25.

rejeter sur le sec. De quels remords la conscience de Jonas ne devait-elle pas être bourrelée, pour sa désobéissance? Quelle anxiété ne devait-il pas éprouver de se trouver au milieu de ces ténèbres profondes, de ressentir les étreintes de l'animal qui le contenait et dont il devait sentir le souffle? Et cela jusques à quand, puisqu'il en ignorait le terme et dont pourtant, comme prophète, il en espérait la fin?

Cependant ce signe n'était que la figure des horribles tortures que l'âme juste et sainte de Christ devait volontairement endurer dans l'enfer, n'ayant aussi pour tout espoir de salut que de n'y pas toujours rester (1). Qu'est-ce donc alors pour ceux à qui cet espoir même est ôté, pour les incrédules enfin qui descendent dans ce lieu de désolation et d'anxiété, où leur ver (la conscience) ne meurt point, et où le feu (les remords) ne s'éteint point (2)?

Les Ninivites qui se convertirent à la prédication de Jonas condamneront donc avec juste raison cette génération d'incrédules, car ils n'eurent connaissance que de la seule exhortation de Jonas, tandis que depuis plus de dix-huit siècles nous possédons celles de *tous* les prophètes, des psaumes, de Christ, de ses apôtres, et même les prophéties de l'Apocalypse, qui non-seulement nous rendent témoignage du passé, mais encore nous révèlent aussi le conseil de l'Éternel jusqu'à la consommation de ce monde.

Hâtons-nous donc de faire tous nos efforts pour ne pas ressembler à cette génération méchante et incrédule; ne faisons pas comme M. E. Renan, qui, dans son orgueilleux aveuglement, pousse la vanité jusqu'à qualifier de « *poëmes sibyllins* (3) » le livre du prophète Daniel et celui de l'Apocalypse, qui tous deux révèlent les plus profonds mystères des décrets immuables de l'Éternel.

(1) Ps. xvi, 10. — (2) Marc, ix, 44. — (3) *Vie de Jésus*, introduction, p. xii.

En effet, tout homme intelligent qui veut prendre la peine de méditer avec soin le livre de Daniel et ensuite de consulter attentivement l'histoire, sera facilement convaincu, par la simple explication que Daniel donne à Nébucadnetzar, au sujet de la statue qu'il avait vue dans une vision, que Daniel prophétisa d'avance au roi tous les grands traits principaux de l'histoire politique, depuis son époque jusqu'au second avénement de Christ; et il comprendra en même temps que si, à notre époque, les dix royaumes figurés par les dix doigts de pieds, se trouvent souvent dans des situations plus ou moins embarrassantes, cela tient à ce que ces dix royaumes sont en partie de fer et en partie de terre de potier; et que de même que le fer et la terre de potier ne peuvent jamais se lier parfaitement ensemble, cette partie de gouvernement en terre résistera toujours à la partie de fer, ou l'affaiblira.

Que celui qui a de l'intelligence remarque bien que vers la fin de ces dix royaumes, le Dieu du ciel établira un royaume qui ne passera pas à d'autres nations, un royaume qui détruira tous les autres et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles; et cela aura lieu par la pierre détachée sans main de la montagne, qui brisera le fer, l'airain, la terre, l'argent et l'or (1); et, s'il était permis de publier une explication des visions qu'eut Daniel, en suivant toute l'histoire politique, depuis Nébucadnetzar jusqu'à nos jours, le monde en serait, non-seulement étonné de la clarté, mais encore effrayé des calamités qui nous attendent dans peu d'années. — Veillons donc à ce que la lumière qui est en nous (notre intelligence) ne soit pas ténébreuse, et reconnaissons enfin la mort de *l'âme* de Christ, figurée déjà dans le désert, au milieu du camp des Israélites, par le second bouc, que le souverain sacrificateur présentait « *vivant* » devant l'Éternel, en con-

(1) Dan., II, 1, 49.

fessant et en mettant tous les péchés des enfants d'Israël sur sa tête, pour l'envoyer ensuite dans le désert. Or, après qu'Aaron avait ainsi accompli le sacrifice des deux boucs, il rentrait (selon le commandement de l'Éternel) dans le tabernacle d'assignation, pour quitter les vêtements sacrés de lin, dont il était obligé de se vêtir pour offrir le sacrifice, et il les déposait dans cette première tente.

Encore un emblème dont nous devons voir l'accomplissement par les linceuls qui entouraient le corps de Christ pendant son séjour dans le tombeau, et que Pierre et Jean trouvèrent pliés dans ce lieu quand ils y entrèrent après la résurrection de Christ; ce qui les convainquit que Christ était réellement ressuscité; « car ils ne connaissaient pas « encore cette Écriture, qu'il devait ressusciter d'entre les « morts (1). »

Si nous avions encore un doute pour être convaincus que les deux boucs offerts à l'Éternel ne formaient qu'un seul et même sacrifice, nous n'avons qu'à remarquer que ce n'était que lorsque Aaron avait quitté les vêtements sacrés qu'il achevait le grand sacrifice annuel, en offrant l'holocauste pour lui et pour les enfants d'Israël, en brûlant sur l'autel les portions de la chair et la graisse du veau et du bouc égorgés, en brûlant le tout, selon la loi, pour l'holocauste, et en faisant transporter hors du camp, pour les y brûler, la peau, la chair et la fiente du veau et du bouc, dont le sang avait été porté au-dedans du voile.

Ce dernier acte de sacrifice nous explique les paroles qu'adresse le Seigneur à Marie, quand il dit, au moment de sa résurrection : « Ne me touche point, car je ne suis pas « encore monté vers mon père (2). » En effet, Christ, en offrant volontairement lui-même sa propre vie en rémission pour les péchés de ses frères, était *ainsi* à la fois et « *sacri-*

(1) Jean, xx, 3, 10. — (2) Jean, xx, 14, 18.

ficateur » et « *victime* » ; de sorte que son âme, en remontant d'entre les morts, en réveillant son corps et en déposant dans le tombeau les linceuls dont il était entouré (ce qui correspondait à la figure du premier bouc), n'étant pas encore offerte en holocauste, n'avait pas achevé le service comme souverain sacrificateur, avec qui il ne devait se trouver personne dans le tabernacle d'assignation, jusqu'à ce qu'il en sortît après avoir entièrement achevé le sacrifice (1). C'est pourquoi aussi personne ne devait toucher Christ avant qu'il fût entré dans le ciel même, pour paraître devant la face de Dieu (2), pour ceux qu'il venait de sanctifier comme souverain sacrificateur, en sacrifiant sa propre vie et non celle d'un bouc (3). C'est aussi cet holocauste et le commandement de brûler hors du camp la peau, la chair et la fiente du veau et du bouc dont le sang a été porté dans le sanctuaire, qui nous démontre admirablement bien que le corps de l'homme retourné en poudre dans le tombeau n'en ressuscitera certainement pas au jour du jugement, attendu que le corps du Christ, qui était saint, fut figuré par ce premier bouc, entièrement consumé par le feu, la graisse sur l'autel et le reste du corps hors du camp (4).

Par ce qui précède nous pouvons comprendre Paul, quand il dit en parlant de la résurrection de l'homme : « que la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de « Dieu, et que *la corruption* n'hérite point de *l'incorruptibilité*. Voici, je vous dis un mystère : Nous ne *dormirons* « *pas tous,* mais nous serons *tous changés en un instant*, en « un clin d'œil, à la dernière trompette, car elle sonnera, « et les morts ressusciteront *incorruptibles*, et nous serons « *changés*. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité (5). »

(1) Lév., XVI, 17. — (2) Héb., IX, 24. — (3) Héb., X, 4. — (4) Lév., XVI, 25, 27. — (5) Cor., XV, 50.

Il faut donc nous garder de vouloir créer un système aussi charnel et incroyable que certaines personnes cherchent à établir, en disant que Christ monté au ciel est assis à la droite de Dieu, en son corps ressuscité du tombeau; il nous faut bien plutôt admettre, ainsi que le démontre la loi par l'holocauste, que ce corps en montant au ciel, de même que celui d'Hénoch (1) et d'Élie (2) (et comme le seront ceux de tous ceux qui vivront sur la terre au dernier jour, lorsqu'elle sera détruite par le feu) (3), fut, au moyen du feu atmosphérique ou élémentaire (sans passer par la corruption du tombeau), séparé de toutes ses substances physiques, et le corps spirituel qui était en lui monta au ciel. Quand ensuite il se montra à ses disciples pour les convaincre de sa résurrection, il se revêtit à son gré de son corps physique.

Pour comprendre comment cela put se faire, certes nous ne le pouvons aussi longtemps que nous vivons dans ce monde; car l'apôtre Paul, dont la science profonde de ses épîtres et le dévouement de tous les instants de sa vie nous sont un sûr garant qu'il n'était ni un ignorant superstitieux, ni un intrigant ambitieux, nous déclare que lui aussi « a été « ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il entendit des choses « ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer; « mais il ne savait pas si ce fut en son corps ou hors de « son corps (4). »

Au lieu donc de vouloir chercher à pénétrer des mystères que l'apôtre Paul lui-même ignorait, efforçons-nous plutôt à bien comprendre ceux que l'Éternel daigne révéler par sa parole ou semence à tous ceux qui d'un cœur honnête et bon, en ayant entendu sa parole, la retiennent et portent du fruit avec patience (5). Comprenons par la mort du Christ, qui vient de nous être démontrée par le grand sacri-

(1) Gén., v, 24.—(2) II Rois, II, 11.—(3) II Pier., III, 10-13; I Thess., IV, 15-18. — (4) II Cor., XII, 2. — (5) Luc, VIII, 15.

fice annuel de la loi, que cette loi si simple et cependant si sévère, qui exige « *œil pour œil et dent pour dent* (1) », a été entièrement satisfaite par le sacrifice de Christ. Car, si le premier Adam, par sa désobéissance au commandement de Dieu, a livré la vie de son âme à Satan et l'a ainsi assujettie à la mort, le Christ ou second Adam l'a au contraire acquise par sa propre sainteté ou justice, en n'ayant jamais manqué à aucun des commandements de toute la loi (2). Il est donc facile de comprendre que le Christ, offrant volontairement sa vie à l'Éternel, ait ainsi restitué la vie qu'Adam avait ravie, ainsi qu'il est écrit : « J'ai rendu ce que je « n'avais point ravi (3). »

Ayant compris que Christ, par sa conduite exemplaire, a accompli toute la loi, quant à lui personnellement, et que par le sacrifice de cette vie qui lui appartenait il est devenu la fin de la loi, il ne faudrait pas nous imaginer que cela se soit fait par un simple hasard ou par une combinaison de la part du Christ, encouragé et aidé par quelques amis dévoués. Sachons, au contraire, que l'Éternel avait tout prévu en décrétant sa loi, dont le premier commandement dit formellement : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma « face (4), » sévérité qui est expliquée par cet autre commandement : « S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou « un songeur, et qu'il fasse devant toi un miracle, ou que « ce qu'il aura songé s'accomplisse, et qu'il te dise : Allons « adorer d'autres dieux que tu ne connais pas; tu n'écou- « teras point les paroles de ce prophète ou de ce songeur, « car l'Éternel ton Dieu t'éprouve, pour savoir si tu aimes « l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme.

« C'est l'Éternel votre Dieu que vous servirez; vous le « craindrez, vous observerez ses commandements, vous

(1) Exode, XXI, 24. — (2) Rom., X, 5. — (3) Ps. LXIX, 4, 5. — (4) Exode, XX, 3.

« écouterez sa voix, vous le servirez et vous attacherez
« à lui.

« Et vous ferez mourir le prophète ou le songeur qui aura « voulu vous détourner de l'Éternel votre Dieu, qui vous a « retirés du pays d'Égypte, de la maison de servitude; vous « ôterez donc le méchant du milieu de vous.

« Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou « la femme de ton cœur, ou l'ami que tu aimes comme ton « âme, te séduit secrètement et te dit : Allons servir « d'autres dieux que ni toi ni tes pères n'ont connus; des « dieux des nations qui sont autour de toi, depuis un bout « de la terre jusqu'à l'autre, tu ne l'écouteras point et tu ne « l'épargneras point; tu n'auras point de pitié pour lui et ne « le cacheras point, mais tu l'extermineras; ta main sera la « première contre lui pour lui donner la mort, et ensuite « la main de tout le peuple. Et tu le lapideras, afin qu'il « meure, parce qu'il a cherché à te détourner de l'Éternel « ton Dieu qui t'a retiré du pays d'Égypte, de la maison de « servitude; et tout Israël l'entendra et craindra, afin qu'il « ne se fasse plus de semblable méchanceté au milieu de « toi (1). »

Après un tel commandement, nous comprenons facilement pourquoi les Juifs, au lieu de méditer les Écritures et ainsi reconnaître dans le Christ le Messie que la loi, les Prophètes et les Psaumes avaient si clairement dépeint, n'écoutant que ce que les docteurs leur enseignaient, et ne voyant ainsi dans le Christ que le fils de Joseph le charpentier, « apportèrent des pierres pour le lapider, non pas pour une « bonne œuvre, disaient-ils, mais parce qu'étant homme, « il se faisait Dieu (2). »

A bien plus forte raison les principaux sacrificateurs, les docteurs de la loi et les magistrats du peuple, tous gardiens

(1) Deut., XIII, 1-11. — (2) Jean, X, 31-33.

de la loi, tous aveuglés et jaloux de voir les actes de puissance que Christ accomplissait devant le peuple qui allait à lui (1), cherchèrent-ils un témoignage contre le Christ pour le faire mourir, et que, n'en trouvant point qui soit d'accord, le souverain sacrificateur lui demanda : « Es-tu le Christ, le « fils du Dieu béni ? » et que le Christ lui ayant répondu : « Je « le suis ! et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite « de la Puissance, et venant avec les nuées du ciel ! » le sou- « verain sacrificateur ayant déchiré ses tuniques, dit : Qu'a- « vons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu « le blasphème ; que vous en semble ? — Et tous le condam- « nèrent comme ayant mérité la mort (2). »

Admirons encore ici la justice et la miséricorde de l'Éternel. Qu'en serait-il résulté si les magistrats et le conseil d'Israël n'avaient pas condamné le Christ (car il ne suffit pas de lire l'Écriture, mais il faut surtout en comprendre le sens et savoir en apprécier les conséquences) ? Certes, si les magistrats d'Israël avaient reconnu le Messie dans la personne du Christ, ils ne l'auraient pas fait mourir, et alors « *aucun* » homme n'eût été sauvé ; car nous avons dû clairement comprendre que l'homme ne peut être justifié et sauvé que par la foi dans la mort et la résurrection de « *l'âme* » de Christ. Il y a plus : si les Juifs, après avoir crucifié le Christ, eussent ensuite reconnu leur erreur et cru à la résurrection de Christ, ainsi qu'à la prédication de ses Évangiles par les apôtres, il serait arrivé que les Juifs seuls auraient été justifiés par la foi dans le sacrifice de Christ, et que toutes les nations ou Gentils auraient ignoré cet Évangile et auraient péri dans leur incrédulité : car « c'est par la chute ou « par l'incrédulité des Juifs que le « *salut* » est parvenu à « nous (les nations) (3). » C'est pourquoi le Christ a dit

(1) Jean, XI, 47, 52. — (2) Marc, XIV, 55-64. — (3) Rom., XI, 11-15.

avant d'expirer : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font (1). » Ce que vient confirmer Paul, lorsqu'il dit : « Et maintenant, frères, je sais que vous avez agi par « ignorance aussi bien que vos magistrats. Mais Dieu a « ainsi accompli les choses qu'il avait annoncées d'avance « par la bouche de tous ses prophètes, que le Christ devait « souffrir (2). »

En présence de pareils faits, nous ne pouvons que nous écrier avec l'apôtre Paul : « O profondeur de la richesse, et « de la sagesse, et de la connaissance de Dieu ! que ses « jugements sont impossibles à sonder, et ses chemins im- « possibles à suivre (3) ! »

En effet, Christ, en confessant la vérité dans toute sa pureté, fournissait par cet aveu même, selon la justice de la loi de l'Éternel, le sujet de sa propre condamnation, sans qu'il fût nécessaire de chercher d'autres témoignages, tous les membres du conseil ayant entendu le blasphème (en apparence), et la loi n'exigeant « que *deux* ou *trois* témoins pour décider « de toute chose (4). » Mais les Juifs, se trouvant alors sous la domination de Rome, ne pouvaient condamner Christ selon la loi de Moïse, c'est-à-dire le lapider; au contraire, ils ne pouvaient le mettre à mort que selon la loi de Rome, savoir en le crucifiant. Or, la loi de l'Éternel déclare « maudit « quiconque est pendu au bois (5); » c'est donc ainsi que Christ fut maudit et que s'accomplit ce jugement si merveilleusement prévu, et que Paul nous explique ainsi : « Celui « qui n'a pas connu le péché, il l'a fait être pécheur pour « nous, afin que nous, nous devinssions justice de Dieu « en lui (6). » — Christ donc, justement condamné selon la loi de Dieu, qui même le maudit, tomba ainsi au pouvoir de la mort « qui est *la solde du péché* (7). » Mais l'Éternel lui

(1) Luc, XXIII, 34. — (2) Act., III, 13-26. — (3) Rom., XI, 33. — (4) Deut., XIX, 15. — (5) Deut., XXI, 23. — (6) II Cor., V, 21. — (7) Rom., VI, 23.

ayant promis « qu'il ne laisserait pas son âme dans l'enfer, « ni que son saint voie la corruption (1), » pardonna. au troisième jour de la mort de Christ, « *tous* les péchés qu'il « avait portés en son corps sur le bois (2), et le ressuscita, « faisant ainsi cesser les douleurs de la mort, parce qu'il « était « *impossible* » qu'il fût retenu par elle (3) ; » et pour le récompenser de son obéissance d'avoir bien voulu s'offrir lui-même en sacrifice pour les péchés de ceux que l'Éternel avait préconnus pour être sauvés, il lui accorda pour « *butin* » (4) les âmes de tous ceux qui, « *comme Abraham* », ont cru en Dieu, soit avant, soit pendant la loi, aussi bien que de ceux qui ont cru et qui croient à la mort et à la résurrection du « Christ (5), ainsi que le Christ l'a dit : « Lorsque la justice « et la paix s'étaient entre-baisées (6), me voici, moi et les « enfants que Dieu m'a donnés (7). »

Maintenant, si nous avons reçu la semence dans une bonne terre, nous comprendrons que, si dans Adam *tous* les hommes *meurent*, parce que de même qu'Adam *tous désobéissent*, ils seront *tous* aussi rendus *vivants* dans le Christ (8), si, après avoir compris ce grand mystère et cru à l'immense sacrifice de Christ, ils obéissent à Dieu et l'aiment comme Christ, qui lui « a obéi jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (9) ; » car nous (*les croyants*), dit Paul, « nous avons un autel, duquel *ceux* « qui rendent *culte à la tente* n'ont pas *le droit* de manger (10). »

Comprenons bien le sens de ce terrible avertissement, et sachons que tous ceux (aussi pieux et aussi sincères qu'ils soient) « qui ne croient pas à la mort et à la résurrection du « Christ, *selon les Écritures* (11), et qui s'imaginent au con- « traire que c'est par la mort de son corps (sa tente) sur la croix « que Christ les a justifiés et sauvés, » sachons bien que ceux-là

(1) Ps. XVI, 10. — (2) I Pier., II, 24.— (3) Act., II, 24. — (4) Esaïe, LIII, 12.— (5) Jacq., II, 20, 24. — (6) Ps. LXXXV, 11. — (7) Héb., II, 10, 13. — (8) I Cor., XV, 22. — (9) Phil., II, 8. — (10) Héb., XIII, 10. — (11) I Cor., XV, 3, 4. —

n'ont pas le droit de manger de cet autel tout spirituel, qui consiste dans une parfaite connaissance du mystère de l'amour de Dieu et du sacrifice de Christ, ainsi que Dieu a permis de le démontrer ci-dessus, car ce n'est qu'ainsi qu'on peut posséder la foi par laquelle Dieu justifie le pécheur (1). Mais cette foi ne peut s'acquérir par l'inspiration ou la volonté de l'homme, car c'est « *un don de Dieu* » (2), et il ne l'accorde qu'à celui qu'il veut, comme nous le voyons par ce qui suit :

« Avant que les enfants d'Isaac fussent nés, et qu'ils eus-
« sent rien fait de bon ou de mauvais, afin que le dessein
« arrêté de Dieu, selon « *l'élection* », demeurât, non d'après
« *des œuvres*, mais d'après celui qui « *appelle* », il lui fut
« dit : Le plus grand sera asservi au plus petit, selon qu'il est
« écrit : *J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü.* Y a-t-il de l'injustice
« en Dieu ? Loin de nous cette pensée ! car il a dit à Moïse :
« Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde, et j'aurai
« compassion de qui j'ai compassion (3). »

Si donc c'est par miséricorde et par compassion que l'Éternel révèle cette foi aux hommes, selon « *l'Élection* », sachons que ce n'est pas par injustice, mais bien par compassion envers l'incrédule qu'il la lui cache ; ce que nous comprendrons très-bien en nous rappelant que plus haut l'Écriture nous a démontré que tous les hommes meurent en Adam et qu'il n'y en a pas même « *un seul* » qui n'ait désobéi à sa propre conscience. Or Dieu, sachant toutes choses à l'avance et connaissant les pensées du cœur de tout homme, sait donc parfaitement qu'en se révélant à l'un, c'est qu'il croira et persévérera jusqu'à la fin de sa vie en ce monde, et qu'ainsi il sera sauvé ; tandis que, s'il se révélait à l'autre qui ne croirait que pour plus ou moins de temps, pour retomber ensuite dans l'incrédulité, non-seulement il ne serait pas sauvé, mais encore

(1) Rom., v, 1. — (2) Eph., ii, 8. — (3) Rom., ix, 6, 16.

il aurait de plus grands remords, en ce qu'il aurait connu la vérité et qu'il n'y aurait pas persévéré. Il est donc clair que ce n'est que parce que Dieu a compassion de ce dernier qu'il ne se révèle pas à lui.

Certes un homme né dans l'indigence et qui y reste toujours se trouvera moins malheureux que celui qui, né dans l'indigence, en a été retiré à une époque par un homme compatissant et généreux, et qui cependant, par sa propre faute, retombe ensuite dans sa première situation.

Voilà donc pourquoi l'Éternel, dans sa compassion pour l'incrédule, l'endurcit, au lieu de se révéler à lui, ainsi que l'Écriture dit à Pharaon : « C'est pour cela même que je t'ai « suscité, afin de faire voir en toi ma puissance et afin que « mon nom fût publié dans toute la terre. Ainsi donc, il fait « miséricorde à qui il veut, et il endurcit qui il veut (1). »

L'esprit humain, toujours enclin à l'arrogance, sera sans doute tout disposé à blâmer ce principe et peut-être même à le trouver injuste; mais l'apôtre Paul lui répondra : « O homme! « qui es-tu, toi, que tu veuilles contester contre Dieu? L'ou- « vrage formé dira-t-il à celui qui le forma: Pourquoi m'as-tu « fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le droit de faire, de la *même* « *masse*, un vase à honneur et un autre à déshonneur? Et si « Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puis- « sance, supporta avec beaucoup de longanimité des vases « de colère disposés pour la perdition! — et si, pour faire « connaître la richesse de sa gloire envers des vases de misé- « ricorde qu'il prépara d'avance pour la gloire, il les appela « aussi, il nous appela non-seulement d'entre les Juifs, mais « aussi d'entre les nations (2)! »

Cet exemple du potier et du vase de terre, que Paul met en comparaison entre Dieu et l'homme, blessera sans doute la susceptibilité vaniteuse de plus d'un; et cependant il faut

(1) Rom., IX, 17, 18. — (2) Rom., IX, 19, 25.

avouer que la distance qui les sépare en réalité est encore plus grande: car pour que le potier puisse former un vase il lui faut d'abord se procurer l'argile nécessaire, et cette argile, qui la créa, si ce n'est Dieu? Tandis que Dieu, en créant l'homme, prit l'argile que lui-même avait formée. Donc la comparaison de Paul ne peut être contestée. Examinons-la maintenant quant à la réalité.—L'homme, sans aucun doute, provient de la semence de son père, qui elle-même provient de la vie ou santé de sa personne, que la substance des aliments nourrit; or, cette substance des aliments provenant *de la terre*, nous ne sommes rien autre chose que « *des vases formés de terre* », disposés à la gloire de Dieu, si nous l'aimons et que nous nous soumettions à sa volonté, et au contraire des vases de colère, disposés pour la perdition, si nous donnons accès à la vanité et qu'au lieu de méditer humblement la parole de Dieu, nous nous occupions plutôt des choses de ce monde.

Il est sans doute bien pénible, humiliant même pour notre vanité humaine, de nous comparer à un simple vase de terre; mais comment le nier, surtout quand Paul, l'apôtre du Christ, qui plus que nous aurait eu le droit de se glorifier, nous déclare, en parlant de lui et de tous les apôtres, au sujet de l'excellence des révélations de la gloire de Dieu: « Or nous avons ce trésor dans « *des vases de terre* » afin que l'excel-« lence de la puissance soit de Dieu, et non de nous! (1) »

Si donc Paul, malgré ses connaissances si profondes de tous les mystères que Dieu lui avait révélés, se reconnaissait n'être cependant, quant à sa personne, qu'un vase de terre, devons-nous nous efforcer à suivre son exemple d'humilité, et, au lieu de chercher à *contester avec notre Créateur* (2), écouter plutôt ce qu'il nous dit malgré notre ingratitude: « Aussi vrai que je suis vivant, dit le Seigneur, je ne prends « point plaisir à la mort du pécheur, mais plutôt à ce qu'il se

(1) II Cor., IV, 1, 15. — (2) Esaïe, XLV, 9, 10.

« convertisse et qu'il vive (1). Regardez donc vers moi, tous « lesbouts de la terre, et soyez sauvés, car je suis Dieu, et il « n'y en a point d'autres (2) ; car, dit Jean, Dieu a tellement « aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que qui- « conque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie « éternelle (3). » Ce fils, à son tour, invite également « les « humbles de cœur à aller à lui, en leur disant: Venez à moi, « vous *tous* qui êtes affligés et chargés, et je vous donnerai « du repos. Prenez mon joug sur vous, et recevez instruction « de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous « trouverez du repos pour vos âmes, car mon joug est doux « et mon fardeau léger (4). »

Après tant de témoignages d'amour et de compassion de la part de l'Éternel, si puissant en force, si saint en justice et cependant si abondant en miséricorde envers de misérables vases de terre comme nous sommes convaincus de l'être, si notre cœur n'est pas entièrement dépourvu de sens, il est certain qu'à l'exemple du fils prodigue, nous sentirons aussi notre misère et notre indignité, et que, nous humiliant en reconnaissant la puissance et la compassion de Dieu, nous lui dirons : « Mon père, j'ai « péché contre le ciel et devant toi, et je ne suis plus digne « d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mer- « cenaires. » Et aussitôt que nous aurons fait cette réflexion et que nous aurons pris la résolution de l'exécuter, Dieu, qui connaît toutes choses, même les pensées du cœur de tout homme, « viendra lui-même à notre rencontre, nous baisera, « nous revêtira de la plus belle robe (sa justice), nous fera « mettre un anneau (de l'alliance) à notre main et une chaus- « sure (les dispositions de son Évangile) à nos pieds ; et enfin « il fera tuer le veau gras, pour manger et se réjouir avec « toute sa maison (5); car il y a de la joie dans le ciel pour

(1) Ezech., XXXIII, 11. — (2) Esaïe, XLV, 22. — (3) Jean, III, 16. — (4) Matth., XI, 28, 30. — (5) Luc., XV, 11, 32.

« un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-
« vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conver-
« sion (1). »

Ces derniers exemples doivent nous convaincre entièrement que la seule condition nécessaire pour pouvoir connaître Dieu et comprendre le véritable sens de sa parole, c'est de s'humilier et de se reconnaître indigne des moindres grâces que Dieu daigne journellement répandre sur nous. A ces conditions, Dieu est toujours disposé non-seulement à nous pardonner tous nos péchés, mais encore à nous accorder « un
« rassasiement de joie en la présence de sa face pour toute
« l'Éternité (2). Car les noces de son fils sont toujours prêtes,
« et il invite tous ceux qui se trouvent sur les chemins,
« méchants et bons, à la condition toutefois qu'ils aient un
« habit de noces, car autrement ils sont jetés dans les
« ténèbres de dehors (3), » ce qui certes est on ne peut plus juste : car, si nous voulons participer aux joies du ciel, il faut au moins que nous nous dépouillions de notre habit de péchés et que nous nous revêtions de la justice de la foi.

Supposons, en effet, un certain nombre de personnes dénuées de toutes ressources et en proie à la plus grande misère, à qui un monarque généreux et compatissant remettrait, sans se faire connaître, des sommes assez importantes pour arriver ainsi à se trouver dans une heureuse position, à la condition qu'elles se conduisissent en sujets fidèles et reconnaissants, en observant les lois du pays, en aimant tous les gens de biens, et en secourant selon leurs moyens les affligés et les indigents. — Mais la plus grande partie de ces malheureux, au lieu d'être reconnaissants envers ce généreux bienfaiteur et de répondre dignement à tant de bonté, devinrent orgueilleux et ambitieux, violèrent les lois

(1) Luc, xv, 7. — (2) Ps., xvi, 11. — (3) Matth., xxii, 1, 14.

du pays, se moquèrent des gens de bien, et, au lieu de secourir les indigents et les affligés, les exploitèrent au contraire à leur profit. — Le souverain donc, informé de l'ingratitude et de la dureté de leur cœur, leur fit savoir par un de ses messagers qu'ils ne devaient leur position qu'à sa bienveillance, et qu'ils eussent à changer de conduite, à lui en demander le pardon, à prendre l'engagement formel de se conduire désormais d'une manière convenable en raison des bienfaits qu'ils avaient reçus; et qu'alors, oubliant leurs fautes passées, il les placerait encore dans une plus belle position jusqu'à la fin de leurs jours; tandis que, s'ils n'écoutaient pas cet avertissement, il les replacerait dans leur position primitive.

Que dirions-nous donc si ces personnes, au lieu de rentrer en elles-mêmes pour reconnaître leurs torts, et de s'empresser d'aller implorer leur pardon près de leur généreux bienfaiteur et de lui promettre sérieusement de se conduire à l'avenir conformément à ses désirs, se moquaient au contraire du messager et lui disaient que ce qu'elles possèdent est bien à elles et qu'elles en disposeront encore à l'avenir comme par le passé, selon leur gré, et que, n'ayant jamais fait tort à personne, elles n'ont rien à se reprocher, et conséquemment rien à craindre de la loi?

Ne dirions-nous pas que ce serait non-seulement une ingratitude impardonnable, mais encore la plus grande folie par rapport à leur intérêt même? Eh bien, lecteur, c'est cependant là l'histoire de la généralité des hommes!

De qui en effet tenons-nous la moindre des choses que nous nous imaginons posséder?

Ce même que nous recevons de nos parents, ne le doivent-ils pas à Dieu?

N'est-ce pas au Seigneur « qu'est la terre et tout ce qu'elle contient (1) »?

(1) I Cor., x, 26.

Avons-nous acquis quelque chose par notre travail ou notre intelligence, n'est-ce pas encore à Dieu que nous le devons? Que nous soyons artistes, poëtes, négociants, ouvriers ou autres, ne faut-il pas avant tout que nous jouissions d'une bonne santé, d'intelligence et d'adresse, pour pouvoir exécuter quoi que ce soit? Et encore, pour réussir, comment le pourrons-nous, si Dieu ne nous assiste? Car, « si l'Éternel « ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en « vain; si l'Éternel ne garde la ville, ceux qui la gardent « veillent en vain. C'est en vain que vous vous levez tôt, que « vous veillez tard, et que vous mangez du pain acquis péni- « blement: l'Éternel donne tout à ses bien-aimés pendant « leur sommeil (1). Car ceux qui cherchent premièrement le « royaume de Dieu et la justice de Dieu, toutes choses leur « seront données par-dessus (2). »

Or, trouvera-t-on un homme sur mille qui cherche *avant tout* le royaume de Dieu et sa justice, et qui sera sincèrement convaincu que tout ce qu'il possède est à Dieu, et non à lui, et que, lorsqu'il réussit dans ses entreprises ou dans son travail, il ne le doit encore qu'à Dieu? Il est permis d'en douter.

Quant à ceux qui connaissent Dieu et qui l'aiment réellement, ils reçoivent l'exhortation qu'il leur adresse comme à des fils, en disant: « Mon fils, ne néglige pas la correction « du Seigneur, et ne sois pas abattu lorsqu'il te reprend! « car c'est celui que le Seigneur aime qu'il corrige, et il « frappe de verges tout fils qu'il reconnaît. Toute correc- « tion, il est vrai, semble d'abord être un sujet, non de « joie, mais de tristesse; mais ensuite, elle rend un fruit « paisible de justice à ceux qui ont été exercés par son « moyen (3). »

Si donc il est douteux de rencontrer un homme sur mille,

(1) Ps., CXXVII, 1, 2. — (2) Matth., VI, 33. — (3) Héb., XII, 1, 13.

qui veuille devoir à Dieu le bien dont il jouit, combien moins en trouvera-t-on qui soient disposés à recevoir des afflictions comme étant un bienfait de Dieu?

Le Seigneur dit cependant lui-même : « Si quelqu'un veut « venir après moi, qu'il renonce à lui-même, et qu'il se « charge de sa croix et qu'il me suive : car quiconque voudra « sauver sa vie la perdra, et quiconque perdra sa vie pour « l'amour de moi la trouvera (1). »

Ceux donc qui aiment véritablement Dieu savent et sont convaincus que Dieu fait tout pour le mieux et que les afflictions et les persécutions qui leur surviennent ne s'accomplissent que pour leur véritable bien; car, nous dit Paul, « nous « savons que toutes choses travaillent ensemble en bien pour « ceux qui aiment Dieu, pour ceux qui sont appelés selon « un dessein arrêté, parce que ceux qu'il a « *préconnus* », il « a « *déterminé* » aussi « *d'avance* » qu'ils seraient conformes « à l'image de son fils, pour qu'il soit le premier né parmi « *beaucoup* de frères. Et ceux à l'égard desquels il a déter- « miné d'avance cela, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a « appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il « les a aussi glorifiés (2). »

Voilà donc le principe du grand mystère de la prédestination, qui a toujours été une énigme impénétrable pour les savants de ce monde! Cependant, comment, sans ce principe, eût-il été possible que, par « *un seul* » sacrifice, Christ « *eût* « *consommé à perpétuité* ceux qui sont sanctifiés (3)? »

A l'égard de qui Dieu a-t-il déterminé qu'ils seraient conformes à l'image de son fils, pour qu'il soit le premier né parmi beaucoup de frères? N'est-ce pas à l'égard de ceux qu'il a préconnus? ou, pour mieux dire, de ceux que d'avance il savait qu'en se révélant à eux par le moyen de sa parole, ils persévéreraient dans cette grâce jusqu'à la fin de leur

(1) Matth., xvi, 24, 27. — (2) Rom., viii, 27, 29. — (3) Héb., x, 14.

vie temporelle? Quant aux autres, ainsi que nous l'avons déjà dit, sachant d'avance qu'ils ne persévéreraient pas dans cette grâce, il ne les appelle pas, par compassion pour eux, afin qu'ils n'aient pas à déplorer d'avoir connu la vérité et de n'y avoir pas persévéré. « Car il est impossible, quant à ceux « qui ont été une fois éclairés et qui ont goûté le don céleste, « et qui ont été faits participants de l'Esprit saint, et qui « ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du « siècle à venir, et qui *sont tombés*, de les renouveler à con- « version, eux qui *crucifient* de nouveau *quant à eux* le fils « de Dieu, et l'exposent à l'opprobre (1). »

Tout le conseil de Dieu donc est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, entièrement basé sur un raisonnement d'une parfaite justice; car, « comme il était *impossible* que le Christ « fût retenu par la mort (2), » parce qu'il n'avait jamais *péché;* de même il est *impossible* que ceux qui ont connu la vérité soient renouvelés à conversion, s'ils retombent dans l'incrédulité, parce que Christ ne s'est offert « *qu'une seule fois* » en sacrifice pour le péché. Donc ceux que Dieu a préconnus, il les appelle et se fait connaître à eux, généralement au moyen d'épreuves plus ou moins pénibles, jusqu'à ce qu'ils s'humilient et qu'ils reconnaissent leurs iniquités, la justice et la miséricorde de Dieu, et qu'ils soient disposés à accepter sa grâce et son pardon; car « c'est au moyen de beaucoup « de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de « Dieu (3). » Étant ainsi appelés, Dieu les sanctifie en leur révélant par le moyen du Saint-Esprit tout le mystère du sacrifice de son fils, en leur mettant dans le cœur l'amour du bien et la haine du mal; et ainsi ils deviennent conformes à l'image de son fils, comme dit Paul : « Il n'y a donc main- « tenant *aucune condamnation* pour ceux qui, dans le « Christ, marchent non selon la *chair*, mais selon l'*Esprit*.

(1) Héb., VI, 4, 6. — (2) Act., II, 24. — (3) Act., XIV, 22.

« Car ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux « choses de la chair; mais ceux qui sont selon l'esprit, aux « choses de l'esprit. Or ceux qui sont en la chair ne peu- « vent plaire à Dieu. Et vous n'êtes pas en la chair, mais « dans l'esprit; si du moins l'esprit de Dieu habite en vous. « Et si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est « point à lui. — Ainsi donc, frères, nous ne sommes pas dé- « biteurs de la chair pour vivre selon la chair, car si vous « vivez *selon la chair,* vous mourrez; mais si par l'esprit « vous faites *mourir les actes du corps*, vous *vivrez;* car tous « ceux qui sont *conduits* par l'*Esprit de Dieu* sont fils de « Dieu.

« Car vous n'avez pas reçu un esprit d'esclavage pour être « de nouveau dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit « d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père ! L'Esprit « lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous « sommes enfants de Dieu. Et si nous sommes enfants, nous « sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de « Christ; si du moins nous *souffrons* avec lui, afin que nous « soyons aussi *glorifiés* avec lui. Car j'estime que les souf- « frances du temps présent ne sont point à comparer avec la « gloire à venir qui doit être révélée pour nous (1). »

Tous ceux donc que Dieu a *préconnus*, prédestinés et appelés, il leur révèle le principe de son conseil et par cette connaissance que l'Écriture appelle la foi, ils comprennent et croient dans leur cœur que Christ est ressuscité des *morts* (2) *de l'enfer* (3); qu'ils sont justifiés de tous leurs péchés, et qu'en quittant leur corps dans ce monde ils vont directe-

(1) Rom., VIII, 1, 18.

(2) L'Écriture nous a déjà démontré que les *tombeaux* ne renferment point les morts, mais bien les cadavres, dont après plus ou moins de temps il ne reste à peine qu'un peu de poussière.

(3) Rom., X, 9.

ment avec Christ (au ciel) qui, au dernier jour, les ressuscitera, et après le jugement les introduira dans le Paradis (1).

Mais ceux qui ne reconnaissent pas Dieu, et qui ne se soumettent pas à sa justice telle que l'Écriture vient de nous l'indiquer dans ses plus petits détails, quelle qu'ait été leur conduite en ce monde, ils iront directement en enfer en quittant leur corps, parce que leurs péchés n'auront pas été portés par Christ en son corps sur le bois, et que son âme n'aura pas souffert à leur place en enfer. Ils ressusciteront également au jour du jugement, mais pour être mis à la gauche du Christ, qui leur dira : « Allez loin de moi, maudits, « au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses « anges (2) ! »

Aussi sévère que ce principe puisse paraître au monde, il est cependant impossible de le renverser ou même d'en atténuer la rigueur ; car c'est le rocher sur lequel Christ a édifié son Église et contre lequel les portes de l'enfer (les sophismes des docteurs de ce monde, quelle que soit la dénomination qu'ils prennent) ne prévaudront point (3).

Et cependant, ô merveille de la préconnaissance de Dieu ! ce principe, aussi logique qu'il est juste et vrai, aussi clair et aussi simple que l'Écriture nous le démontre, Dieu, afin que ses élus ne soient pas surpris ou peut-être même découragés et ébranlés dans leur espérance, leur a déclaré au moyen de sa parole qu'il ne serait ni compris, ni cru dans le monde jusqu'à ce que Dieu ait rappelé son premier peuple élu (les Israélites), et qu'il se soit fait connaître à lui, en lui faisant connaître tous les mystères de ses décrets, ainsi que l'Écriture nous les a révélés plus haut. Ce sera ce peuple juif, qui depuis tant de siècles est méprisé par nous (les nations), qui connaîtra le Christ, *selon les Écritures;* ce Christ que leurs magistrats et leurs anciens ont crucifié ! Ce seront

(1) Heb., XI, 39, 40. — (2) Matth., XXV, 33. — (3) Matth., XVI, 18.

ces Juifs qui prêcheront ce seul et vrai Christ à toutes les nations, ainsi qu'il est écrit : « Alors dix hommes de toutes les « langues d'entre les nations saisiront le pan de la robe « d'un Juif, et diront : Nous voulons aller avec vous, car « nous avons entendu que Dieu est avec vous (1). » Alors aussi le règne de Christ sera établi sur la terre pendant mille ans, et « il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul berger, « le Christ (2). »

C'est à cet égard que Paul nous dit : « Frères, je ne veux « pas que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne « soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcis- « sement partiel est arrivé à Israël *jusqu'à* ce que *la pléni-* « *tude des nations* soit *entrée* (3). Et *ainsi tout Israël* (tous « les élus, soit des Juifs, soit des nations) sera sauvé, selon « qu'il est écrit : Celui qui délivre viendra de Sion, et *dé-* « *tournera* de *Jacob* les *impiétés*. Et c'est là mon alliance en « leur faveur, lorsque j'ôterai leurs péchés. Quant à la *bonne* « *nouvelle*, sans doute ils sont *ennemis* à *cause de vous;* « mais, quant à l'*élection*, ils sont *bien-aimés* à cause *des* « *pères;* car les *grâces* et l'*appel* de Dieu sont *sans re-* « *pentir*.

« Car, de même que vous aussi vous fûtes autrefois « *rebelles* à Dieu, et que maintenant il vous a été fait *misé-* « *ricorde* par la rébellion de ceux-ci, de même eux aussi « ont été *maintenant rebelles*, afin que par *la miséricorde* « qui *vous a été faite* il leur soit aussi fait *miséricorde*. Car

(1) Zach., VIII, 23. — (2) Jean, X, 16.

(3) Ici plusieurs traducteurs des Écritures ont ajouté : « *dans l'Église;* » mais il est évident qu'il ne peut en être question, mais bien plutôt et nécessairement de *l'endurcissement* d'une partie d'Israël. En méditant sérieusement l'ensemble de cette révélation, il ne reste plus aucun doute à cet égard.

« Dieu les *renferma tous ensemble* dans la *rébellion*, afin de « faire *miséricorde* à tous (1). »

Ainsi l'Éternel a *tout prévu* et a accompli toutes choses selon son dessein arrêté, pour le bien de ses élus, à qui il révèle toutes choses au moyen de l'Esprit de sa parole, afin qu'ils ne soient pas « flottants et portés çà et là par tout vent « de doctrine, par la tromperie des hommes et l'adresse « qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur (2) », comme le dit l'apôtre Jean, qui leur a écrit au sujet de ceux qui s'égarent : « L'onction (l'Esprit) que vous avez reçue de « lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que « *personne vous enseigne ;* mais, comme la *même onction* vous « *instruit de toutes choses*, et qu'elle est *vraie* et n'est point « un mensonge, ainsi, selon qu'elle vous a enseignés, vous « demeurerez en elle (3). »

Hâtons-nous toutefois de faire remarquer que plus les élus de Dieu font de progrès dans la connaissance des mystères du Conseil de Dieu, loin de s'en enorgueillir, ils deviennent au contraire plus modestes et plus humbles, car ils savent que « les branches (les Juifs) furent retranchées par l'incré« dulité, et qu'eux (les Gentils) ne sont debout que par la « foi, et que si Dieu n'épargna pas les branches *naturelles*, « ils ont à craindre également que Dieu ne les épargne pas « non plus. Loin de s'enorgueillir donc, ils se rappellent « qu'ils ne doivent leur salut qu'à l'incrédulité des Juifs, qui, « s'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité, seront entés, « car Dieu est puissant pour les enter de nouveau (4). »

Le *salut*, comme dit le Seigneur, venant des *Juifs* (5), il est évident que les personnes qui depuis plusieurs années s'efforcent à vouloir convertir les Juifs au Christ prêché de

(1) Rom., xi, 25, 32. — (2) Eph., iv, 14. — (3) I Jean, ii. 26, 27. — (4) Rom., xi, 19, 24. — (5) Jean, iv, 22.

nos jours dans le monde, ignorent tout aussi bien tout le Conseil de Dieu et le sens des Écritures que celles qui s'imaginent aussi que l'Église de Christ est déjà depuis bien des siècles visiblement établie dans ce monde.

Nous pensons maintenant avoir démontré (dans toute *la simplicité à l'égard de Christ*) (1) le véritable sens des Écritures pour ce qui a rapport à la personne du Christ et à la doctrine de son Évangile, qui justifie l'homme devant Dieu de tous ses péchés. S'il était permis d'y ajouter toutes les révélations que l'Écriture nous donne, concernant la discipline de l'Église de Christ, la conduite que le vrai croyant, membre de cette Église, doit suivre envers Dieu, ses frères, son prochain en général et même son plus grand ennemi, le monde serait étonné du contraste qui existe entre ces principes que l'Écriture révèle et ce qui se pratique dans le monde par ceux qui se glorifient du nom de chrétien!

Il en est de même quant aux devoirs que le croyant doit remplir envers les souverains et toute autorité établie par eux dans le monde. Nous n'avons qu'à citer le passage suivant qui en renferme parfaitement tout le principe : « Soyez « donc soumis, dit l'apôtre, à tout établissement humain, à « cause du Seigneur, soit au roi comme à un supérieur, soit « aux gouverneurs comme à ceux qui sont délégués par lui « pour la punition des malfaiteurs et pour la louange de « ceux qui font le bien. Car c'est la volonté de Dieu, qu'en « faisant le bien vous fermiez la bouche à l'ignorance des « hommes insensés, comme libres et non point comme « faisant servir la liberté de couverture à la malice, mais « comme esclaves de Dieu. Rendez honneur à tous. Aimez « tous les frères. Craignez Dieu. Honorez le roi (2). »

Ceux qui cependant ne trouveraient pas cet enseignement assez explicite n'auraient qu'à méditer le XIIIe chapitre de

(1) II Cor., XI, 3. — (2) I Pier., II, 13, 17.

Paul aux Romains, et ils auraient une ligne de conduite toute tracée jusque dans les plus petits détails.

Mais là ne se borne pas ce que l'Éternel daigne révéler à ses élus; il leur révèle encore par la même parole l'avenir qui est réservé jusqu'à la fin des temps, les événements politiques de toutes les nations, et surtout ceux des dix royaumes formés du territoire de l'ancien empire de Rome, dont il ne nous est pas permis de parler, ainsi que nous l'avons déjà dit. Par cette parole enfin, l'Éternel leur révèle même les mystères ou secrets physiques, tels que celui du déluge, qui a tant coûté de peines aux savants pour vouloir démontrer par des raisonnements ou des combinaisons qu'il n'a pu avoir lieu. L'objection la moins erronée que l'on ait faite, c'est sans contredit celle par laquelle on a cherché à démontrer que toutes les eaux des mers, des fleuves, des sources et enfin de tous les nuages n'auraient jamais suffi pour couvrir la surface de la terre, ne fût-ce même qu'à une minime élévation.

Il est certain qu'ainsi le déluge n'aurait pu avoir lieu; aussi l'Écriture nous démontre-t-elle ce phénomène d'une manière toute différente, et si les savants (ou moqueurs) de ce monde ne comprennent et ne croient pas que le déluge ait pu se produire, « c'est qu'ils ignorent *volontairement*, dit « Pierre, que les cieux étaient d'ancienneté, de même que « la *terre*, qui, *tirée de l'eau, subsiste parmi l'eau*, par la pa- « role de Dieu; et que ce fut par *ces choses* que le monde « *d'alors périt*, étant *enseveli sous l'eau*. Mais les *cieux d'à* « *présent* et la *terre* sont mis *à part par la même parole*, « étant *réservés* au *feu*, pour le *jour du jugement* et de la « *perdition* des hommes *impies* (1). »

C'est bien en effet volontairement que les hommes ignorent ces choses, car il nous suffit d'ouvrir la parole de Dieu

(1) II Pier., III, 5, 7.

à la première page, et au sixième verset de la Genèse nous voyons qu'il est écrit : « Alors Dieu dit : Qu'il y ait (ou qu'il « se fasse) une étendue (ou firmament) ***au milieu*** des eaux, « et qu'elle ***sépare les eaux d'avec les eaux.*** »

« Et Dieu fit l'étendue, et sépara les eaux qui sont au- « dessous de l'étendue, des eaux qui sont au-dessus de l'é- « tendue, et Dieu nomma l'étendue ciel et dit : Que les eaux « qui sont sous le ciel s'assemblent dans un lieu, et que le « sec paraisse ; et il fut ainsi. Et Dieu nomma le sec, terre ; « et l'assemblage des eaux, mers ; et Dieu vit que cela était « bon (1). »

Nous avons déjà dit que toute l'Écriture, depuis la première page jusqu'à la dernière, était un seul et même principe d'une justesse parfaite.

Examinons donc s'il n'en est pas encore de même ici.

Après que l'étendue (le ciel) fut établie entre les eaux de dessus et de dessous, il n'y avait pas encore de sec ou de terre, puisque toute la terre était encore couverte d'eau et que ce n'est que lorsque Dieu eut assemblé les eaux en un lieu qu'il nomma mer, que le sec, qu'il appela terre, parut. Il n'est donc pas étonnant que si le ciel, qui se trouve si distancé de la terre qu'il enveloppe de toutes parts, est entouré d'eau, comme l'Écriture nous le démontre, que cette eau (qui est en bien plus grande quantité que toute celle qui resta sur la terre lorsque Dieu eut séparé les eaux d'avec les eaux), venant à se répandre sur la surface de la terre, se soit élevée jusqu'à couvrir la cime des plus hautes montagnes.

Ce n'est qu'ainsi pourtant que le déluge, tel qu'il est décrit dans l'Écriture, a pu avoir lieu, car il nous y est dit : « que « toutes les fontaines du grand abîme furent remplies et que « les bondes des cieux furent ouvertes (2). »

Il n'est donc plus permis d'avoir de doute sur le déluge,

(1) Gen., I, 6, 10. — (2) Gen., VII, 11.

et il est certain qu'aucun savant de ce monde ne saurait en contester la possibilité ; l'accomplissement du déluge *universel* étant si vrai que le baptême en Christ en est l'image correspondante. Nous n'avons donc pas à chercher à le démontrer par grand nombre d'autres passages qui viennent confirmer la justice divine envers les incrédules endurcis, du milieu desquels Noé et les siens furent sauvés au moyen de l'arche, monument de sa foi (1), et exemple vivant pour toutes les générations qui se sont succédé depuis Noé jusqu'à nos jours, pour nous exciter à chercher notre refuge dans la justice provenant de la foi en Christ. Moïse, les Psaumes, Isaïe, Matthieu, Luc, les Épîtres de Paul et de Pierre, que l'esprit de l'Éternel conduisait, nous rendant tous témoignage du désastre des eaux du déluge, quelques vases de terre ne cesseront-ils pas de s'élever contre ces témoignages, pour vouloir s'efforcer à démontrer que le déluge n'a pu avoir lieu ? Ne se courberont-ils pas surtout devant la déclaration formelle que Dieu fit à Noé en lui disant qu'il établirait son alliance avec lui et avec sa race après lui ; et que *désormais* il n'y *aurait plus* de déluge pour détruire toute chair de la terre, et que le signe de cette alliance serait l'arc-en-ciel (2).

Quant à nous, nous n'avons nullement la prétention ambitieuse de chercher à convaincre ou à convertir qui que ce soit par cette publication. Notre seul but, notre seul désir étant de mettre en évidence la simplicité du vrai sens des Ecritures, afin que les personnes vraiment sérieuses et désireuses de le pénétrer puissent y parvenir plus facilement par ce faible moyen, et en même temps aussi pour qu'elles puissent apprécier à la juste valeur la *Vie de Jésus* par Ernest Renan et les *Évangiles* par Gustave d'Eichthal.

Si encore nous avons osé l'entreprendre, c'est par la foi en Christ, qui déclare que celui qui n'aurait reçu *qu'un seul*

(1) I Pier., III, 20, 21 ; II Pier., II, 5. — (2) Gen., IX, 8-17.

talent et qui, au lieu de l'employer au bénéfice de celui de qui il l'a reçu, le cacherait dans la terre, c'est-à-dire *le garderait en lui-même*, serait jeté dans les ténèbres de dehors (1). Ce n'est donc que pour obéir à l'Eternel et par amour pour la vérité, et non par un sentiment de vanité humaine, que nous publions cette brochure.

Le style vulgaire, décousu et maladroitement rédigé, qui, nous le savons, ne saurait offrir d'intérêt aux lecteurs de MM. d'Eichthal, Renan et autres, n'en est-il pas une preuve ?

Quoi qu'il en soit et quelque chose que nous fassions, fussions-nous auteur par excellence, capable d'exposer la vérité avec toute l'élégance possible pour charmer le lecteur, si Dieu ne lui ouvre le cœur, tous nos efforts seraient vains, car l'Ecriture nous a déjà démontré que pour « devenir croyant, « ce n'est ni de celui qui veut ni de celui qui s'agite qu'il « dépend, mais de Dieu qui fait miséricorde (2). »

Donc, « au roi des siècles, incorruptible, invisible; au « Dieu seul sage, honneur et gloire aux siècles des siècles, « Amen ! (3) »

(1) Matth., xxv, 24-30. — (2) Rom., ix, 16. — (3) I Tim., i, 17.

Deuxième Partie.

> « Malheur au pot de terre qui s'élève du milieu des
> « autres pots pour contester avec son Créateur ! L'argile
> « dira-t-elle à celui qui la forma : Que fais-tu ? L'œuvre
> « de tes mains ne témoigne point de ton adresse. »
>
> (*Esaïe*, XLV, 9.)

EXAMEN DES ÉVANGILES DE G. D'EICHTHAL.

Toute personne sérieuse qui aura pris la peine de lire attentivement ce qui précède sera déjà convaincue que M. d'Eichthal, malgré ses nombreuses recherches et les comparaisons successives qu'il fait des Écritures, n'a cependant aucune idée du vrai sens qu'elles renferment. Toutefois, afin de mieux faire comprendre l'esprit de l'erreur sous lequel M. G. d'Eichthal a écrit ses *Évangiles*, nous allons, autant que Dieu le permettra, les commenter, non dans tous les détails, car cela demanderait trop de temps, et nous n'avons nullement l'intention de publier un volume, mais seulement dans les questions qui dénaturent le sens des Écritures. Qu'avons-nous à faire, du reste, des observations critiques, qui reposent plutôt sur des principes de grammaire, d'élégance de style et de rédaction qui ne peuvent trouver de place dans un sujet aussi grave que l'est celui de l'examen des Évangiles « *selon les Écritures* » ?

Dès les premières lignes de sa préface, M. d'Eichthal prétend que la réponse de Jésus à Pilate : « Mon royaume n'est « pas de ce monde », et celle qu'il fait aux pharisiens : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à « Dieu », ont particulièrement influé sur le développement du christianisme.

Au premier texte, dit M. d'Eichthal, « se rattache le christianisme mystique. Puisque le royaume de Jésus n'est pas « de ce monde, que le chrétien se détache donc de la terre « et tourne ses regards vers le ciel, sa véritable patrie ; que, « pour *mériter* l'éternelle béatitude, il *expie* dans *l'humilité* « et *la souffrance*, par la *pénitence* et la *mortification*, les « fautes de *ses pères* et *ses propres fautes ;* que les agitations « et les intérêts de la société ne viennent point le troubler « au fond de sa *retraite*. Qu'il *sauve son âme !* C'est là *sa* « *grande affaire*. La vie du moine, de l'anachorète, tel est « pour le chrétien mystique le terme suprême de *la per-* « *fection !* »

Si Christ a dit : « Mon règne (ou royaume) n'est pas de ce « monde », il a dit également, et cela dans le même moment : « *Mais maintenant* mon règne n'est point d'ici (1). »

Ces mots « *mais maintenant* » démontrent, il nous semble, que si alors le règne de Christ n'était pas de ce monde, il viendrait une époque où il le serait cependant. En effet, Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples en leur donnant la coupe, lorsqu'il institua la Cène : « Prenez-la, et la distribuez « entre vous. Car je vous dis que je ne boirai plus du pro- « duit de la vigne que le règne de Dieu ne soit venu (2). » Et encore : « Amen, je vous dis qu'il y en a quelques-uns de « ceux qui sont ici présents qui ne goûteront point la mort « qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venir avec puis- « sance (3). »

(1) Jean XVIII, 36-38. — (2) Luc, XXII, 14-18. — (3) Marc, IX, 1.

N'est-ce pas aussi clair que formel ? N'a-t-il pas encore dit : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis « là au milieu d'eux (1). Voici, je me tiens à la porte et je « frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, « j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec « moi (2). »

Toutes les fois donc que quelques vrais disciples ou croyants en Christ se réunissent pour communier, il est au milieu d'eux et soupe avec eux, et conséquemment boit de la vigne par la communion de la coupe; ce qui se trouve confirmé quand il dit que « quelques-uns de ceux qui étaient alors « présents n'auraient pas goûté la mort qu'ils n'aient vu le « règne de Dieu », et cela parce que aussitôt après sa résurrection et la prédication de son Évangile, ses disciples et ceux qu'ils convertirent, « persévérèrent dans la doctrine « des Envoyés, et dans l'union mutuelle, et dans la fraction « du pain, et dans les prières (3). »

Ceux-là, en effet, virent le règne de Dieu ou de Christ, qui évidemment est le même règne. Depuis cette époque, des siècles d'épreuves et de persécutions se sont succédé, mais bientôt le temps viendra, et tout démontre qu'il ne peut être éloigné, où le règne de Christ sera universellement établi dans le monde et pour mille ans (4).

Le règne de Christ *sera* donc *de ce monde!* car s'il ne devait pas en être ainsi, pourquoi le Seigneur aurait-il commandé de dire en priant : « Que ton règne vienne! que ta « volonté soit faite sur la terre comme au ciel! (5) »

Il est certain que « ceux qui sont ressuscités avec le Christ « doivent affectionner les choses d'en haut, où le Christ est « assis à la droite de Dieu, et non celles qui sont sur la « terre (6). » Toutefois, « ceux qui sont fidèles et qui ont

(1) Matth., XVIII, 20. — (2) Apo., III, 20. — (3) Act., II, 42-47. — (4) Apo., XX, 6-8. — (5) Matth., VI, 10. — (6) Col., III, 1-4.

« connu la *vérité* doivent user librement *de toutes les choses* « que Dieu a créées, dont aucune n'est à rejeter lorsqu'elle « est prise avec actions de grâces, car elles sont sanctifiées « au moyen de la parole de Dieu et de la prière (1). »

Quant à ce principe que M. d'Eichthal appelle le « *christianisme mystique* », il est évident que l'Écriture nous a démontré, par ce qui précède, qu'il ne saurait exister devant le principe du salut par la foi en Christ, puisque ce dernier repose entièrement sur la grâce, « car c'est par la grâce, dit « Paul, que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, et cela « ne vient pas *de vous*, c'est le *don de Dieu;* cela ne vient « pas « DES ŒUVRES », afin que « PERSONNE NE SE GLORIFIE », « car nous sommes *son ouvrage*, ayant été *créés en Jésus-* « *Christ* pour les *bonnes œuvres* que *Dieu a préparées*, afin « que *nous y marchions* (2). »

Après cette déclaration de l'Écriture, M. d'Eichthal peut-il encore établir que le chrétien, pour « *mériter* » l'éternelle béatitude, ait à *expier* dans *l'humilité* et la *souffrance,* par la *pénitence* et la *mortification* « *les fautes de ses pères et ses propres fautes ?* » Ne serait-ce pas outrager la sainteté, la justice et la miséricorde de Dieu autant que l'amour du Christ, qui s'est livré à la mort afin d'en délivrer *tous ceux* qui croiraient dans ce sacrifice ? Car, si ce n'est pas par *grâce* que le croyant est sauvé, il est impossible qu'il y arrive par aucune œuvre, comme le démontre Paul, quand il dit : « Si « c'est par grâce, ce n'est plus d'après des œuvres, autre- « ment la grâce n'est plus une grâce ; et si c'est d'après des « œuvres, ce n'est plus une grâce, autrement l'œuvre n'est « plus une œuvre (3). »

Personne donc ne pouvant contester ce principe, il en résulte qu'il est impossible à l'homme de *mériter par lui-même* le salut de son âme, puisqu'il ne peut l'obtenir que par grâce.

(1) I Tim., IV, 1-5. — (2) Eph., II, 8-10. — (3) Rom., XI, 6.

Toutefois, comme l'Écriture exige avant tout que nous raisonnions juste et non en insensés, il ne faudrait pas dire : « Pécherons-nous parce que nous ne sommes pas sous la « loi, mais sous la grâce? Qu'ainsi n'advienne! Ne savez-« vous pas, dit Paul, que si vous vous présentez à quelqu'un « comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à « qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de « l'obéissance pour la justice? (1) »

Ce que vient confirmer l'apôtre Jacques : « Or, veux-tu « savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est « morte? Abraham notre père ne fut-il pas justifié par les « œuvres, quand il offrit Isaac son fils sur l'autel? Tu vois « que la foi agissait avec les œuvres, et que par les œuvres « la foi *fut consommée*. Ainsi fut accomplie l'Écriture qui dit : « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice, et « il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez donc que l'homme « est justifié par les œuvres et non par la foi seulement. « Car, de même que le corps sans l'esprit est mort, de même « aussi la foi sans les œuvres est morte (2). »

Voilà donc ce principe « *des œuvres* » qui a provoqué tant de discussions entre les diverses écoles de théologie, rendu aussi simple qu'il soit possible. Car de quelles œuvres est-il ici question? Abraham crut Dieu! Son œuvre était donc une œuvre de foi. Or, qu'est-ce que la foi? L'Écriture nous l'a démontré : c'est une parfaite connaissance de tout le conseil de Dieu. Abraham donc, « étant éprouvé, offrit Isaac, « et celui qui avait reçu les promesses offrit son unique, à « l'égard duquel il avait été dit : C'est en Isaac que te sera « appelée une semence, ayant estimé que Dieu était puissant, « même pour le ressusciter d'entre les morts; c'est pourquoi « aussi il le reçut en figure (3) (c'est-à-dire comme étant res-« suscité). » De sorte que pour que l'œuvre du croyant soit

(1) Rom., VI, 15, 16.—(2) Jacq., II, 20, 26.—(3) Heb., XI, 17-19.

agréable à Dieu, il faut qu'elle soit une œuvre d'obéissance quant au commandement de Dieu. Et quel est le commandement que le croyant doit observer? « Si vous observez mes « commandements, a dit le Seigneur, vous demeurerez dans « mon amour. C'est ici mon commandement que vous vous « aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés (1). — « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, « mais en *œuvre et en vérité*, et en ceci, nous connaissons « que nous sommes de la vérité, et nous assurerons nos « cœurs devant lui, parce que, si notre cœur nous condamne, « Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes « choses (2). »

Est-il besoin de multiplier ces instructions pour nous convaincre que les œuvres du croyant doivent être toutes d'amour pour ses frères, d'obéissance et de reconnaissance envers son sauveur, et qu'elles n'ont aucun rapport avec la pénitence et la mortification pour *expier* dans *la souffrance* non-seulement ses propres fautes, mais encore *celles de ses pères*, comme le prétend M. d'Eichthal?

L'Éternel lui-même ne dit-il pas, en parlant du jeûne qui avait été institué par le commandement de sa loi, et non selon l'institution des hommes :

« Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, que l'homme afflige « son âme un jour? Est-ce en courbant sa tête comme un « jonc et en se couvrant de sac et de cendre? Appelleras-tu « cela un jeûne et un jour agréable à l'Éternel? Voici le jeûne « que j'aime : Rompez les chaînes de la méchanceté, déliez « les cordages du joug, laissez aller libres ceux qui sont foulés, et rompez tout joug. Partage ton pain avec celui qui a « faim, fais venir dans ta maison les affligés errants. Lorsque tu vois un homme nu, couvre-le et ne te détourne pas « de ton frère. Alors ta lumière éclairera comme l'aurore et

(1) Jean, XV, 10-12. — (2) I Jean, III, 16-22.

« tu recouvreras promptement ta santé ; ta justice marchera « devant toi, et la gloire de l'Éternel fermera ta marche. « Alors tu prieras, et l'Éternel t'exaucera ; tu crieras, et il « dira : Me voici. Si tu ôtes du milieu de toi le joug, si tu « cesses d'étendre la main et de dire des outrages, si tu ou- « vres ton cœur à celui qui a faim et que tu rassasies l'âme « affligée, alors ta lumière naîtra dans les ténèbres et tes té- « nèbres seront comme le midi (1). »

Voilà donc le jeûne que l'Éternel demandait sous la loi : « la *justice* et *l'amour par obéissance !* » Or, comment accorder ce principe avec celui de M. d'Eichthal, qui prétend même expier des fautes par la pénitence et la mortification ! surtout quand le Seigneur dit expressément : « Quand vous « aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous « sommes des serviteurs inutiles, car nous n'avons fait que « ce que nous étions obligés de faire (2). » Qu'est-il donc commandé au croyant ? Sous la loi : « Tu aimeras ton pro- « chain comme toi-même (3). » Et sous la grâce : « Aimez- « vous les uns les autres comme je vous ai aimés (4). »

Puis donc que notre propre conscience nous témoigne que nous sommes *tous* incapables d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, comment voudrions-nous alors pouvoir faire des œuvres *supplémentaires* pour racheter ou, comme s'exprime M. d'Eichthal, pour *expier* nos péchés ? C'est pourquoi, si nous désirons comprendre le Christ, il faut avant tout nous convertir des *œuvres mortes* (5), qui sont toutes celles par lesquelles l'homme s'imagine, dans son aveuglement, se rendre agréable à Dieu.

Voici donc comment nous résumons cette question si délicate des œuvres :

Tout homme qui fait des œuvres, quelles qu'elles soient,

(1) Esaïe, LVIII, 5-10. — (2) Luc, XVII, 10. — (3) Matth., XXII, 39, 40. — (4) Jean, XV, 12. — (5) Heb., VI, 1.

pour être agréable à Dieu et dans le but de sauver son âme, est semblable à un usurier qui prête pour obtenir du bénéfice, et par cela même il outrage la justice de Dieu, ne croyant pas que le sacrifice du Christ suffit pour le justifier de ses péchés ; tandis que celui qui croit de tout son cœur que tous ses péchés sont pardonnés par le sacrifice du Christ, et que par *reconnaissance* pour son Sauveur il aime tous ses frères et les assiste selon ses moyens lorsqu'ils sont dans le besoin, quand il ne pourrait leur donner qu'un seul verre d'eau froide (1), son œuvre sera agréable à Dieu, parce qu'il « se sera soumis à la justice de Dieu (2). »

Si le principe des œuvres démontré par M. d'Eichthal est entièrement opposé à celui des Écritures, celui de la vie du moine, de l'anachorète, ne l'est pas moins :

« Vous êtes la lumière du monde, dit le Seigneur ; une « ville située sur le haut d'une montagne ne peut être ca- « chée, et l'on n'allume point une lampe pour la mettre sous « le boisseau, mais sur le chandelier ; et elle luit pour tous « ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise « ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes « œuvres et qu'ils glorifient votre père qui est dans les « cieux (3). Voici, je vous envoie comme des brebis au « milieu des loups : soyez donc prudents comme les ser- « pents et simples comme les colombes (4).

« Or nous vous recommandons, frères, dit l'apôtre Paul, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous *éloigner* « de tout frère qui ne marche pas *dans l'ordre* ni selon « *l'enseignement* qu'il a *reçu de nous ;* car vous savez vous- « mêmes comment il faut nous imiter, parce que nous ne « sommes pas sortis de l'ordre parmi vous, et que nous « n'avons mangé du pain chez personne *gratuitement*, mais

(1) Matth., x, 41, 42. — (2) Rom., x, 3. — (3) Matth., v, 14-16. — (4) Matth., x, 16.

« dans *la fatigue* et *la peine*, *travaillant* nuit et jour pour « n'être à la *charge* d'aucun de vous. Non que nous n'en « ayons le droit, mais afin de nous donner à vous en « exemple, pour que vous nous imitiez. Car, lorsque nous « étions chez vous, nous vous recommandions ceci : c'est « que, si quelqu'un ne veut pas *travailler*, *il ne mange pas* « *non plus*. Car nous entendons dire que quelques-uns parmi « vous ne marchent pas dans l'ordre, *ne travaillant point*, « mais vivant dans la curiosité. Or, nous invitons ceux qui « sont tels, et nous les exhortons, par Notre-Seigneur « Jésus-Christ, à manger *leur propre pain en travaillant* « *avec tranquillité* (1).

« Car pour moi je n'ai désiré ni l'argent ni l'or, ni le vê- « tement de personne, et vous savez vous-mêmes que *ces* « *mains* ont servi pour *mes besoins* et pour *les personnes* qui « étaient *avec moi*. Je vous ai montré en toutes choses que « c'est ainsi qu'en *travaillant* il faut *secourir les faibles* et « se souvenir des paroles du Seigneur Jésus : Il y a *plus de* « *bonheur* à *donner* qu'à *recevoir* (2). »

Si par l'Écriture nous avons été convaincus du contraste qui existe entre les œuvres d'amour et d'obéissance que le chrétien, selon les Écritures, est appelé à remplir (parce qu'il *sait* et *comprend* que toutes ses fautes lui sont déjà pardonnées avant même d'être né), et les actes de pénitence et de mortification que, selon M. d'Eichthal, le chrétien mystique doit supporter pour expier ses fautes et celles de ses pères, nous devons être également convaincus, par ces derniers passages de l'Écriture, de la contradiction flagrante qu'il y a entre la vie toute productive pour son prochain du chrétien selon les Écritures, et la vie toute égoïste du moine et de l'anachorète.

Quel accord, en effet, existe-t-il entre une ville située sur

(1) II Thess., III, 6, 12. — (2) Act., XX, 33, 38.

le haut d'une montagne et la cellule d'un cloître? entre une lampe allumée et mise sur un chandelier et une lampe sans huile reléguée derrière d'épaisses murailles ou dans une hutte au fond d'un bois?

Est-ce ainsi qu'on fait luire sa lumière devant les hommes et qu'on leur fournit l'occasion de glorifier Dieu pour les bonnes œuvres qu'ils voient faire?

Est-ce en se retirant au fond d'un cloître qu'on s'expose comme une brebis au milieu des loups? Est-ce bien dans un couvent qu'on peut travailler de *ses propres mains* à *secourir les faibles*, en se souvenant des paroles du Seigneur Jésus, qui a dit : *Il y a plus de bonheur* à *donner* qu'à *recevoir ?*

Mais laissons ce triste sujet, qui nous entraînerait trop loin. Nous devons, du reste, avoir parfaitement compris le vrai sens des paroles du Seigneur, quand il dit à Pilate : « Mon « règne (ou royaume) n'est pas de ce monde, » et qu'il ajoute immédiatement : « *Maintenant* mon règne n'est point d'ici. »

Passons donc au principe de la sentence du Seigneur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à « Dieu (1), » qui n'est pas mieux compris par M. d'Eichthal qu'il n'est pratiqué par les chrétiens de ce siècle, bien que M. d'Eichthal prétende que ce principe soit la base même du christianisme pratiqué depuis Constantin jusqu'à nos jours.

Nous serions conduit trop loin si nous voulions suivre l'auteur dans toute l'histoire qu'il imagine et qu'il croit être la conséquence réelle de ce précepte, ne craignant pas de l'établir sur un principe aussi blasphématoire qu'il est contradictoire avec celui de l'Écriture, ainsi qu'il l'exprime dans la note de la troisième page de sa préface. Il lui serait certainement impossible d'invoquer le moindre témoignage des Écritures pour établir un principe aussi erroné.

Disons donc avec toute assurance que ce précepte, ou plu-

(1) Matth., xxii, 21.

tôt ce commandement du Seigneur, signifie *simplement*, mais *très-formellement*, pour tout vrai croyant en Christ, qu'il doit obéir à Dieu pour tout ce qui concerne la loi de Dieu (toujours selon les Écritures bien entendu, et non selon *aucun* homme), et qu'il doit obéir au roi ou au gouverneur pour tout ce qui concerne la loi du pays qu'il habite, quand cette loi toutefois n'exige pas qu'il désobéisse à Dieu ; car, dans ce cas, il lui faudrait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et se soumettre avec résignation à tous les châtiments que la loi des hommes inflige.

Ce que nous voyons dans Daniel, lorsque Nébucadnetsar fit dresser une statue d'or et qu'il ordonna que quiconque passerait devant elle au moment où l'on jouerait de la symphonie eût à se prosterner à ses pieds, sous peine d'être brûlé vif.

Or, Sadrac, Misac et Habed-Négo, tous trois amis de Daniel et gouverneurs dans le royaume de Babylone, tous trois israélites comme Daniel, et comme lui servant le Dieu de leurs pères, refusèrent de se prosterner devant l'idole et préférèrent être jetés dans la fournaise ardente. Aussi Dieu, à cause de leur obéissance et de leur amour, les délivra-t-il du milieu des flammes, en présence du puissant Nébucadnetsar et de toute sa cour (1).

De même Daniel, aimé de Darius et l'un des trois principaux chefs du royaume, servait son roi avec tant de zèle, qu'il voulut l'établir premier chef de tout le royaume, ce qui excita la jalousie des autres gouverneurs, qui, ne pouvant trouver aucun prétexte pour accuser Daniel auprès de Darius, imaginèrent de faire décréter une loi que quiconque aurait fait une requête à quelque dieu ou à quelque homme que ce fût, d'ici à trente jours, sinon au roi Darius seul, aurait été jeté dans la fosse aux lions. Or Daniel, fidèle à son Dieu,

(1) Dan., III.

continua de l'adorer trois fois par jour, sans prendre garde à l'ordonnance insensée du roi. Aussi Dieu, voyant son amour et sa fidélité, le garda-t-il de la puissance des lions, qui, nous le savons, brisèrent les membres des ennemis de Daniel, avant même qu'ils atteignissent le fond de la fosse (1).

Quand les sacrificateurs, le chef militaire du temple et les sadducéens défendirent à Pierre et à Jean d'enseigner le peuple au nom de Jésus, sous peine d'être sévèrement punis, Pierre et Jean leur répondirent également : « Jugez s'il est « juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu ; car « nous ne pouvons ne point parler des choses que nous avons « vues et entendues (2). »

Enfin, pour nous convaincre que ce principe a été compris en tout temps d'une seule et même manière par tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, soit sous la loi, du temps des apôtres aussi bien que de nos jours, nous citerons un fait qui s'est passé, il y a environ deux ans, dans une ville du Finistère.

Un jeune homme, élevé dans la doctrine de Christ (selon les Écritures) sans l'intermédiaire d'aucun théologien, fut appelé comme témoin dans un jugement pour cause de faillite. Lors donc que, suivant la loi, le juge l'invita à jurer de dire la vérité, il déclara que, croyant en Christ, il ne lui était pas permis de jurer. Le juge lui fit l'observation que c'était cependant une formule indispensable, et que, s'il s'y refusait, il s'exposerait à payer une amende de cent francs. Mais ce jeune homme répondit qu'il préférait payer l'amende que de désobéir à Christ. Or, bien que le procureur impérial prit la parole et déclara séance tenante qu'on devait passer outre, la sincérité religieuse du témoin ainsi que de toute sa famille étant parfaitement connue de tous les habitants de la ville, le juge ne le condamna pas moins à cent francs d'amende, ce

(1) Dan., VI. — (2) Act., IV, 18, 20.

qui fit, avec le décime, une somme de cent vingt francs, que le témoin paya cependant avec joie, bien qu'il n'eût que douze cents francs d'appointements; mais il était heureux d'avoir obéi au Seigneur, qui dit : « Vous avez encore ouï qu'il a été « dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu tiendras « tes serments au Seigneur. Mais moi je vous dis de ne pas « *jurer du tout :* ni par le ciel, parce que c'est le trône de « Dieu; ni par la terre, parce que c'est le marchepied de « ses pieds; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du « grand Roi. Ne jure pas non plus par ta tête, parce que tu « ne peux rendre blanc ou noir un seul cheveu. Mais que « votre parole soit : oui, oui; non, non; car ce qu'on dit *de* « *plus* est du *méchant* (1). »

L'apôtre Jacques commande également d'observer sévèrement ce commandement, en disant : « Or, *avant toutes choses,* « mes frères, ne *jurez* ni par le ciel, ni par la terre, ni par « aucun autre serment; mais que votre oui soit oui, et votre « non, non, afin que vous ne tombiez pas sous le juge- « ment (2). »

Il est certain que ce commandement est assez clair pour ne pas avoir besoin de commentaires pour être compris; et il est vraiment étonnant qu'après dix-huit siècles d'existence, il ne soit pas encore observé par ceux qui se glorifient de croire en Christ, et qui, on peut le dire sans hésiter, prêtent serment sans s'en faire le moindre scrupule, ne se doutant nullement qu'en le faisant ils rendent à César ce qui est à Dieu.

A cet exemple, s'il nous était permis de le démontrer, nous pourrions ajouter grand nombre d'autres, pour prouver dans combien de circonstances ceux qui se disent chrétiens rendent ce qui est à Dieu non-seulement à César, mais encore à de simples créatures qui ne craignent pas d'usurper la place

(1) Matth., v, 33, 37. — (2) Jacq., v, 12.

du Créateur, ce qui est une abomination. Mais patientons, Dieu le révélera en temps opportun. D'ailleurs, ce seul exemple de la prestation de serment ne suffit-il pas pour nous persuader que la génération actuelle se soucie peu de rendre à Dieu ce qui est à Dieu?

Qu'il nous soit permis maintenant de demander quelle est la nation, prétendue chrétienne, qui ne se soit pas révoltée contre son souverain pour lui en substituer un selon son gré? S'il en existe, le nombre en est certainement bien restreint.

Et cependant, que dit l'Écriture à cet égard?

« *Que toute* âme *se soumette* aux *autorités supérieures;* car « il n'y a point *d'autorité* si ce n'est de *par Dieu*, et les auto- « rités qui *existent* ont été *ordonnées de Dieu;* de sorte que « celui qui *s'oppose* à *l'autorité résiste* à *l'ordonnance de* « *Dieu ;* et *ceux* qui *résistent attireront* un *jugement* sur *eux-* « *mêmes*. Car les magistrats ne sont pas la *terreur* des *bonnes* « *œuvres*, mais des *mauvaises;* or, veux-tu ne pas *craindre* « *l'autorité? pratique* le *bien*, et tu *recevras d'elle* de la « *louange;* car le magistrat est *serviteur de Dieu* pour *ton* « *bien;* mais si tu *pratiques le mal*, *crains;* car ce n'est pas « *en vain qu'il porte l'épée*, vu qu'il est *serviteur de Dieu* et « *vengeur* pour *exercer* la *colère* sur *celui* qui *fait le mal.* « C'est pourquoi il est *nécessaire d'être soumis*, non-seule- « ment *à cause de la colère*, mais aussi *à cause* de la *con-* « *science;* et c'est pour cela même que vous *payez des* « *contributions;* car ils sont *officiers de Dieu*, *s'employant* « *constamment* à cela.

« Rendez donc *à tous* ce qui *leur est dû :* à qui les *contri-* « *butions*, les *contributions;* à qui le *tribut*, le *tribut;* à qui « *la crainte*, *la crainte;* à qui *l'honneur*, *l'honneur*. Ne *devez* « *rien à personne*, si *ce n'est* de vous *aimer les uns les autres :* « car *celui* qui *aime les autres accomplit la loi;* car ceci : Tu « ne commettras point *adultère*, tu ne *tueras* point, tu ne « *déroberas* point, tu ne diras point de *faux témoignage*, tu

« ne *convoiteras* point ; et s'il y a *quelque autre commande-*
« *ment,* il se *résume* dans *cette parole,* savoir : *Tu aimeras ton*
« *prochain comme toi-même. L'amour* ne fait point *de mal* au
« *prochain ; l'amour* est donc *l'accomplissement de la loi* (1). »

Voilà certainement une loi pratique temporelle bien détaillée, pour que le plus ignorant même sache comment se conduire pour ne pas se rendre coupable envers la loi de César ou du pays qu'il habite ; et tout homme doué du moindre jugement conviendra, sans nul doute, que cette loi est la conséquence pure et simple de la sentence du Seigneur prononcée devant les pharisiens : « Rendez donc à César les « choses de César », parce qu'alors ils se trouvaient sous la domination temporelle de César. Mais vouloir supposer, comme M. d'Eichthal, que par ce précepte le Seigneur ait voulu « annoncer un nouvel état de choses, et que, d'un mot, « d'un geste, il ait vraiment fait naître cette société *univer-* « *selle* des peuples que, dans leur appel aux gentils, les « prophètes avaient dès longtemps prévue et annoncée, mais « qui, dans les conditions posées par eux, ne pouvait se « réaliser » (2), ce serait une prétention vraiment illusoire ; car combien de personnes trouverait-on au milieu de tant de millions qui composent le christianisme pratique, basé sur ce précepte, qui, pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu, exposeraient leur corps aux flammes et à la fureur des lions, comme le firent Daniel et ses amis ? Combien en trouverait-on qui seraient disposées à payer une amende plutôt que de désobéir à Dieu en prêtant serment ? Combien enfin y en a-t-il à se *soumettre* à la loi de César, non-seulement à cause de la colère (justice), mais aussi à cause de la conscience, en sachant que les autorités qui existent ont été ordonnées de Dieu ?

Quelle est encore cette manière d'entendre le sens des

(1) Rom., XIII, 1-10. — (2) Préface, IV, 7.

Écritures, de s'imaginer, comme le fait M. d'Eichthal, que cette société *universelle* des peuples ne pouvait se *réaliser* dans les *conditions proposées* par *les prophètes?* L'apôtre Pierre était donc dans l'erreur quand il déclara « *qu'aucune* « prophétie de l'Écriture n'a été prédite par une volonté « humaine; mais c'est poussés par l'esprit saint que les « saints hommes de Dieu ont parlé (1)! » Si au contraire Pierre dit vrai, ce qui est évident, les prophètes ne pouvaient se tromper dans le choix des conditions qu'ils proposaient pour arriver au but que Christ a réalisé, puisque c'est l'esprit de *Christ même* qui *était en eux* (2).

Voilà certes assez de témoignages pour nous convaincre que le christianisme mystique, aussi bien que le christianisme pratique, basé, selon M. d'Eichthal, sur les deux textes qu'il cite de l'Évangile, n'a aucun rapport avec le christianisme selon les Écritures; car celui-ci n'enseigne *qu'une seule* et même manière de servir Christ, car il ne peut être divisé (3); « il est le même hier et aujourd'hui et pour les siècles (4). »

Sous la loi, Dieu avait dit: (par le Christ, sa Parole) « Tu « aimeras ton Dieu de tout ton cœur, etc., et ton prochain « comme toi-même. » Lorsque *la* Parole (Christ) fut faite « chair : Celui qui aime sa vie plus que moi ne peut être « mon disciple (5). Aimez-vous les uns les autres (6). » Et enfin : « Soyez soumis aux autorités supérieures du monde « ou de César, car celui qui s'oppose à l'autorité résiste à « l'ordonnance de Dieu (7). » Voilà donc tout le principe du christianisme de Christ: *un* en *lui*, et encore *un* et *le même* avec la loi d'Israël, attendu que la loi d'Israël et celle du Christ proviennent d'un seul et même Dieu, qui est « *un* » même en « Christ », qui a dit: « Moi et le Père, sommes « un (8). »

(1) II Pier., I, 20, 21. — (2) I Pier., I, 10, 12. — (3) I Cor., I, 13. — (4) Heb., XIII, 8. — (5) Luc, XIV, 26. — (6) Jean, XV, 12. — (7) Rom., XIII, 1, 2. — (8) Jean, X, 30.

Il est donc impossible d'établir sur ce principe un christianisme mystique et un autre qui soit pratique comme M. d'Eichthal le prétend, surtout quand Paul nous commande expressément : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans le « pouvoir de sa force. Revêtez-vous de l'armure complète « de Dieu, pour que vous puissiez tenir ferme contre les « artifices du diable ; parce que ce n'est pas contre *le sang* « et *la chair* qu'est notre lutte, mais contre les *principautés*, « contre les *autorités*, contre les *dominateurs universels des* « *ténèbres* de ce *siècle*, contre les *méchancetés spirituelles* « dans les lieux *célestes*. C'est pourquoi, prenez l'armure « complète de Dieu, afin que vous puissiez résister dans les « mauvais jours et tenir ferme après avoir tout surmonté. « Tenez donc ferme, ayant vos *reins ceints* de la *vérité*, et « étant *revêtus* de la *cuirasse* de la *justice* et ayant les pieds « chaussés de la *disposition* de *la bonne nouvelle* de la paix ; « prenant par-dessus *tout cela* le *bouclier de la foi*, par « lequel vous pouvez *éteindre tous les traits enflammés* du « *méchant* (1). »

Il est évident que ces recommandations, qui ont rapport à la vie spirituelle du chrétien, ne peuvent s'adresser à des moines retirés dans la solitude d'un couvent, mais bien seulement à des chrétiens qui vivent au milieu de la société du monde ; de sorte que la vie du chrétien selon le Christ est une vie *d'activité* et *de combats continuels*, soit moralement ou physiquement, ainsi que le Seigneur lui-même en a montré l'exemple, qui n'a certainement aucun rapport avec la vie mystique ou contemplative de l'anachorète.

Laissons maintenant M. d'Eichthal dépeindre à son gré et à la satisfaction de ses lecteurs son christianisme philosophique jusqu'à la page 170 de son introduction, où il nous dit de nous imaginer « à quelles *angoisses*, à quelles *tribu-*

(1) Eph., VI, 10-16.

« *lations* peut se trouver exposé le commentateur obligé de « dégager d'un pareil *imbroglio* l'infaillibilité absolue du « principe de concordance entre les Évangiles ! »

Ici encore nous pouvons déclarer avec assurance que nul ne pourra démontrer l'ombre d'*imbroglio* entre les Évangiles, pour quiconque a l'esprit de Dieu. Si donc il y en a pour M. d'Eichthal, c'est qu'il n'a pas cet Esprit qui sonde toutes choses, et que c'est aussi ce qui l'empêche d'en comprendre le véritable sens. Si encore M. d'Eichthal avait attribué son imbroglio soit à des copistes ou à des traducteurs des Évangiles, il aurait suivi l'exemple des savants critiques qui généralement blâment et trouvent faux tout ce qui ne s'harmonise pas avec leur manière de juger. Mais vouloir accuser et trouver en défaut les *auteurs inspirés* eux-mêmes ; vouloir prétendre que Luc, le compagnon d'œuvres de Paul (1), qu'il appelle même son *bien-aimé* (2) « *ait enchéri sur l'ori-* « *ginal*, jusqu'à se laisser aller à ce langage *acerbe* et « *menaçant* que plus tard on sera *trop souvent en droit* de « *reprocher* aux *prédicateurs* et aux *défenseurs* du christia- « nisme, et qu'enfin d'autres fois Luc semble n'avoir pas « compris la grandeur de *la pensée originale* et n'en donne « qu'une expression *imparfaite* ou *infidèle*, etc., etc. (3), » une telle critique ne peut émaner que d'une *ignorance absolue* de la *véritable base* et de l'*unique but* non-seulement des Évangiles, mais de toute l'Écriture.

Sachons donc que le mot Évangile (bonne nouvelle) signifie dans l'Écriture : l'annonce ou la révélation de la bonne nouvelle, qui est que tous ceux qui croient que Christ est *mort* à cause de leurs péchés et *ressuscité à cause* de leur *justification* (4), leurs péchés sont pardonnés et ils posséderont la vie éternelle ; et que les quatre Évangiles forment ensemble

(1) Philémon, 24. — (2) Col., IV, 14. — (3) Intro., p. 171, 172. — (4) Rom., IV, 23-25.

une seule et ***même*** histoire, pour faire connaître aux croyants, jusqu'à la fin des siècles, tout ce que le Seigneur a fait et a souffert pour accomplir. son œuvre d'amour et de justice de Dieu. — Cette histoire, c'est Matthieu qui la commence en l'adressant aux Juifs : « Car la Parole (le Christ) est venue « ***chez elle***, mais ***les siens*** (les Juifs) ne l'ont point reçue (1). » Mais son Évangile n'est nullement « *l'original* », comme M. d'Eichthal, à la page 171, le prétend ; il n'en est que le ***commencement***, qui pour ainsi dire ne fut écrit que pour les Juifs sous la prédication de l'apôtre Pierre, apôtre de *la circoncision* (2). C'est pour cette raison que cet Évangile commence par la généalogie de Jésus-Christ comme *fils de David* et David comme fils d'Abraham (3), afin de faire comprendre aux Juifs que Jésus-Christ était bien *le fils de David* que les prophètes avaient annoncé pour être le *sauveur d'Israël*. C'est encore pour cela que dans cet Évangile il est si souvent question de la loi, des traditions et des coutumes des Juifs en général, et que sous ce rapport il diffère tant de celui de Luc.

Quelques années plus tard, Marc, qui voyageait fréquemment pour annoncer l'Évangile aux nations, écrivit également l'histoire de Jésus-Christ (selon les uns en grec et selon les autres en latin), sans s'occuper de rapporter la naissance de Jésus-Christ ni celle de Jean, et ne commença qu'à l'époque de la manifestation de Jésus comme le Christ et de Jean comme son précurseur, selon l'avertissement des prophètes ; de sorte que lorsqu'il parle des traditions et des coutumes des Juifs, il y joint presque toujours un certain éclaircissement, tel que : « Or les disciples de Jean et ceux des phari-« siens jeûnaient et ils s'approchèrent, et lui dirent : Pour-« quoi les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-

(1) Jean, I, 11. — (2) Gal., II, 8. — (3) Matth., I, 1.

« ils, tandis que tes disciples ne jeûnent point? (1) » Ou encore : « Car les pharisiens et tous les Juifs ne mangent « pas sans s'être lavé les mains avec le poing, retenant la « tradition des anciens (2). »

Matthieu, au contraire, n'écrivant (du moins en principe) qu'aux Juifs, entre dans moins de détails de ce genre. Ce qui précède doit donc nous faire savoir pourquoi l'Évangile selon Marc, écrit pour les nations, diffère tant de celui de Matthieu, qui était principalement écrit pour les Juifs. Combien plus devait-il en être de celui de Luc, qui écrivit encore plus tard et exclusivement pour l'instruction des nations! C'est pourquoi aussi il a suivi une tout autre marche historique que Matthieu, qui, comme nous l'avons dit, commence immédiatement par la généalogie de Jésus, ne la faisant remonter qu'à Abraham, de qui tous les Juifs se disent les enfants (3); tandis que Luc commence par faire connaître non-seulement l'histoire de la naissance et de la famille du Seigneur, mais encore celle de Jean le baptiste, son précurseur ; et ce n'est qu'après avoir instruit les gentils, pour qui il écrivait, de tous les événements extraordinaires jusqu'à la circonstance du baptême et de la descente du Saint-Esprit sur le Seigneur, qu'il révèle à son tour la généalogie de Jésus, mais, au lieu de ne la faire remonter que jusqu'à Abraham, comme le fait Matthieu, il la fait, au contraire, remonter jusqu'à Adam, en suivant la lignée de Marie, qui, n'ayant pas eu de frères, héritait, selon la loi (4), du nom et des droits de famille de son père, qui s'appela Héli ou Éli (5), dont Joseph devint le fils en épousant Marie; et c'est

(1) Marc, II, 18, voir la différence avec Matt., IX, 14. — (2) Marc, VII, 1-5 Voir la différence avec Matth., XV, 1, 2. — (3) Jean, VIII, 39. — (4) Nom., XXVII, 7, 8.

(5) Comme chez les Juifs le nom de Joachim (II Chro., XXXVI, 8) est

ainsi qu'il remonte à David par Nathan, tandis que Matthieu donne la lignée de Joseph, dont le père était Jacob, qui remontait à David par Salomon.

Admirons encore ici l'harmonie parfaite de l'esprit de l'Écriture, car ainsi le Seigneur devient, selon la loi même, le fils de Joseph, sans cependant avoir été engendré par lui.

Pour Matthieu, qui n'écrivait que pour les Juifs, il suffisait de démontrer que Jésus était réellement le fils de David, fils d'Abraham; mais pour Luc (*converti* et *instruit* par Paul, « l'apôtre des gentils ou nations (1) (tous ceux qui ne sont « pas Juifs), à qui le Seigneur était apparu dans Jérusalem « pour lui dire : Hâte-toi, et sors au plus tôt de Jérusalem, « parce qu'ils ne recevront point ton témoignage à mon « égard. Va, car je t'enverrai au loin vers les nations (2), » il fallait : qu'écrivant essentiellement pour les nations, tout en faisant remonter la généalogie de Jésus à David, il la continuât par Abraham jusqu'à Adam, afin de démontrer que « Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais « aussi des nations (3); car il a fait d'un *seul sang* toute « nation d'hommes, pour habiter sur toute la face de la « terre (4). »

Il faut aussi que nous remarquions, surtout dans la généalogie selon Luc, l'accomplissement de la promesse que fit Dieu à la semence d'Ève, aussitôt après sa chute; c'est pourquoi Luc, en parlant de Joseph, dit que : « Jésus était son fils « comme on *le pensait* »; et, en remontant jusqu'à Adam, il dit « qu'Adam était de Dieu (5) », afin de faire savoir que le Seigneur est issu de Dieu au moyen de la semence de

le même que Conias et Jechonias (Jér., XXII, 24), de même les noms d'Héli, Éli, Éliakim et Joachim sont les mêmes; (Judith, IV, 5-7; XV, 9).

(1) Rom., XI, 13. — (2) Act., XXII, 17-21. — (3) Rom., III, 28, 29. — (4) Act., XVII, 22-31. — (5) Luc, III, 23, 38.

la femme et non de celle d'aucun homme; car c'était la semence de la femme (le Christ) qui devait *écraser la tête* du serpent (Satan), quoique la semence du serpent dût *blesser* le *talon* (les disciples, l'Église de Christ) *de la semence de la femme.*

Si donc nous avons reconnu l'immense différence qui existe entre la base de l'Évangile de Luc et celui de Matthieu, nous ne serons nullement surpris de celle qui existe dans le langage, la rédaction, et surtout dans la partie dogmatique de l'Évangile de Luc avec celui de Matthieu; celui-ci étant basé sur la loi et celui-là essentiellement sur la grâce. D'ailleurs, pouvait-il en être autrement? C'est ce dont nous serons persuadés si nous savons apprécier le sens profond de la révélation suivante de l'apôtre Paul : « Que des nations qui ne « recherchaient pas de justice ont reçu une justice, mais la « justice qui est par *la foi*, tandis qu'Israël, recherchant *une « loi de justice,* n'est point parvenu à une loi de justice. « Pourquoi? Parce que ce n'a pas été par la foi, mais comme « par *des œuvres de loi;* car ils ont *heurté* contre *la pierre « d'achoppement*, selon qu'il est écrit : Voici, je mets en « Sion une pierre d'*achoppement* et un *rocher de chute,* etc... « *Quiconque croit en lui* ne sera *point confus* (1). »

D'après cela, il se comprend facilement que Luc, qui, comme nous l'avons déjà dit, était le disciple et le compagnon d'œuvre de Paul, ait, en écrivant l'histoire de Jésus-Christ, tout supprimé de la partie historique, tandis qu'il a étendu beaucoup plus la partie dogmatique. D'ailleurs, tout homme sérieux, en méditant attentivement l'ensemble des Évangiles, se convaincra facilement de l'esprit d'unité et de progression qui en préside la rédaction, qui se résume ainsi : Matthieu commence par démontrer que le Christ est bien le fils de David, le libérateur d'Israël, et il écrit en langue chaldaïque ; Marc, annon-

(1) Rom., IX, 30-33.

çant le Christ aux nations, écrivit en grec, en supprimant la généalogie, la parenté et toutes les circonstances de l'enfance du Seigneur (ce qui n'était d'aucun intérêt pour les nations), jusqu'à ce qu'il ait commencé à se manifester en public pour annoncer le règne de Dieu. Luc continue en prouvant que le Christ n'a été engendré par aucun homme, mais de Dieu même, par le moyen d'une vierge ; et Jean termine en révélant l'origine toute divine de Christ, en commençant son Évangile par ces mots : « Au commencement était la Parole, et la Parole « était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu (1). »

C'est donc dans cette *unité progressive* qu'il faut chercher et admirer l'*infaillibilité absolue du principe de concordance* qui règne réellement dans les Évangiles. Car enfin, dans quel but ont-ils été écrits ? C'est évidemment pour faire connaître l'Évangile de Christ, qui ne consiste uniquement que dans ce principe : « que Christ est *mort et ressuscité, selon les Écri-* « *tures* (2). »

Or cet Évangile, quoique exposé de différentes manières par les *quatre* Évangélistes, est cependant basé par eux sur un *seul* et *même* principe, non-seulement pour leurs contemporains, mais aussi pour toutes les générations, jusqu'à la consommation des siècles. Nous ne devons donc pas être étonnés de trouver déjà une différence remarquable entre l'Évangile selon Matthieu et celui selon Luc, parce qu'il est évident qu'il était bien plus facile d'annoncer le Christ comme Messie aux Juifs, qui connaissaient les Écritures, que de faire comprendre aux nations, qui n'avaient aucune connaissance des Écritures, que le Christ était le sauveur de tout homme qui croit en lui comme fils de Dieu, comme sauveur du monde (3). »

Quant à l'immense différence qui existe entre l'Évangile selon Jean et les trois premiers, il est indispensable que nous sachions que Jean n'a écrit son Évangile que vers la fin du

(1) Jean, I, 1-14. — (2) I Cor., XV, 1-4.

premier siècle, c'est-à-dire près de soixante ans après la mort et la résurrection du Seigneur. Cet Évangile étant le dernier livre du Nouveau Testament qui a été écrit, est conséquemment la clôture de *toute* l'Écriture ; c'est donc à cette époque et par l'Évangile de Jean que tout *le mystère* de *la doctrine de Christ* était parvenu à son apogée, selon la révélation de Paul, qui dit que « Christ a établi des *apôtres*, des *messagers de la* « *bonne nouvelle*, des *bergers* et des *docteurs* pour la *restau-* « *ration* des *saints*, pour *l'œuvre du ministère*, pour *l'édifi-* « *cation* du *corps* (l'Église) du *Christ;* JUSQU'A ce que *tous* « nous nous *rencontrions* dans *l'unité de la foi* et de la *con-* « *naissance* du *fils de Dieu*, dans *l'homme parfait*, dans la « mesure de la *stature* de la *plénitude* du Christ, afin que « nous ne soyons plus de petits enfants, *flottants* et *portés çà* « et *là* par *tout vent de doctrine*, par la *tromperie* des *hommes*, « par leur *adresse* à *engager artificieusement* dans *l'erreur*, « et que, disant la *vérité* dans *l'amour*, nous *croissions* à *tous* « *égards* en *celui* qui est la *tête*, le *Christ*, duquel tout le « corps bien *coordonné* et *étroitement uni*, par le moyen de « toutes *les jointures de communication*, opère *l'accroisse-* « *ment* du *corps* avec une force *proportionnée* à *chaque partie*, « pour qu'il soit *lui-même* édifié dans *l'amour* (1). »

Si donc l'Évangile de Jean est la clôture des écrits au moyen desquels les apôtres, les prophètes, les messagers, les bergers et les docteurs du Christ se sont *rencontrés* dans *l'unité* de *la foi* et de la *connaissance* du *fils de Dieu*, il n'est pas étonnant qu'il diffère tant des trois premiers sous le rapport du sens profond et du langage tout spirituel; car nous devons faire remarquer que lorsque le Seigneur parlait à ses disciples, « ses discours leur étaient généralement obscurs et « le sens entièrement caché (2) », surtout lorsqu'il leur parlait de sa mort et de sa résurrection, à un tel point que l'apôtre

(1) Eph., IV, 11-16. — (2) Luc, IX, 44, 45.

Pierre même lui dit un jour: « Aie pitié de toi, Seigneur! cela « ne t'arrivera point (1). » C'est pourquoi aussi il leur disait: « J'ai encore *beaucoup de choses* à vous dire, mais vous ne pou- « vez pas les *porter maintenant.* Et quand *celui-là sera venu,* « *l'esprit* de la *vérité,* il vous *conduira* dans *toute la vérité,* car « il ne parlera point de par *lui-même*, mais il dira tout ce « qu'il *aura entendu,* et il vous *annoncera* les *choses à venir.* « C'est lui qui *me glorifiera,* parce qu'il prendra de *ce qui est* « *à moi,* et il vous *l'annoncera* (2).—Je vous ai dit *ces choses* « *demeurant avec vous.* Mais le *défenseur,* le *Saint-Esprit* que « le *Père* enverra *en mon nom, celui-là* vous *enseignera toutes* « *choses,* et vous fera *ressouvenir* de *toutes les choses* que je « vous ai dites (3). »

A moins que nous ne soyons privés de tout jugement, nous devons clairement comprendre par ces révélations que les disciples du Seigneur n'ont compris le sens de ses discours et le principe et le but de sa mort et de sa résurrection qu'après avoir reçu le don du Saint-Esprit. Dès lors, il est manifeste que ce que les Évangélistes et les Apôtres ont écrit, ils ne l'ont écrit que sous l'inspiration ou la direction du Saint-Esprit, et non selon leur propre jugement ou d'après leur intelligence plus ou moins éclairée ou formée par l'instruction de ce monde. Et si nous avons compris le sens des Écritures, nous reconnaîtrons aussi l'accomplissement des promesses que le Christ avait faites; car, sitôt après avoir reçu le don du Saint-Esprit, nous voyons que non-seulement les Apôtres ont publiquement proclamé la mort et la résurrection du Seigneur (4), mais ils ont annoncé tout ce qui devait s'accomplir dans la suite, et nous sommes obligés d'avouer que leurs prophéties ont commencé à s'accomplir peu après leur mort, et qu'elles s'accomplissent encore depuis de nos jours, conformé-

(1) Matth., XVI, 20-23. — (2) Jean, XVI, 12-14. — (3) Jean, XIV, 26. — (4) Act., II.

ment à l'avertissement de l'apôtre Pierre, qui a dit : « Comme « il y eut de faux prophètes parmi le peuple (d'Israël), il y « aura également parmi vous de faux docteurs, qui insinue- « ront des sectes de perdition, reniant même le Maître qui les « a rachetés, et faisant venir sur eux une prompte perdition ; « et beaucoup de gens suivront leurs perditions, le chemin de « la vérité sera blasphémé *à cause d'eux ;* et, par *avarice*, ils « *trafiqueront de vous* par des *paroles trompeuses*. Il y a long- « temps que pour eux le jugement n'est point oisif ; et leur « perdition ne sommeille point (1). »

Il révèle encore que « vers *la fin des jours* (temps des « gentils, ou notre époque) il y aura des moqueurs, marchant « selon leurs propres convoitises, ne croyant pas plus à « l'arrivée du Seigneur qu'ils ne croient que le déluge eut « lieu (2). »

En continuant à lire ce dernier chapitre, nous verrons aussi que l'apôtre Pierre appelle l'attention de ses lecteurs sur les révélations contenues dans les épîtres de Paul, en leur disant : « C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, « appliquez-vous à être trouvés par lui sans tache et sans « souillure dans la paix, et estimez comme un salut la longa- « nimité de Notre-Seigneur, ainsi que notre bien-aimé frère « Paul aussi vous en a écrit, *selon la sagesse qui lui a été* « *donnée*, comme il le fait dans toutes ses lettres, où il parle « de *ces choses*, parmi lesquelles il en est de *difficiles* à « *comprendre*, que les personnes ignorantes et mal affermies « *tordent*, ainsi *que les autres Écritures*, à leur *propre* « *perdition* (3). »

Ce témoignage de l'apôtre Pierre, si nous sommes vraiment désireux de pénétrer le sens des Écritures, nous inspirera tout à la fois et le désir de connaître les épîtres de Paul et de n'en pas tordre le sens à notre propre perdition.

(1) II Pier. II, 1-3. — (2) II Pier., III, 3. — (3) II Pier., III, 14-17.

Sachons que Paul est moins vague et plus explicite que Pierre, quand il parle de l'erreur des doctrines de perdition qui peu après le départ (la mort) des disciples du Seigneur devaient se substituer à la simple et saine doctrine du Christ.

En effet, lorsque Paul, averti par l'Esprit (sachant qu'il ne passerait plus à Éphèse), fit venir les anciens de cette assemblée à Milet, où les ayant exhortés et leur ayant démontré qu'il n'avait rien négligé pour leur exposer et leur enseigner tout le conseil de Dieu, il leur dit: « Et maintenant « voici, je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous « tous au milieu desquels j'ai passé en prêchant le règne de « Dieu. Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le trou-« peau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis surveillants, « pour paître l'assemblée de Dieu, qu'il a acquise par son « propre sang. Car je sais qu'après *mon départ* (sa mort) il « entrera parmi vous des loups redoutables qui *n'épargneront* « point le *troupeau*, et que *d'entre vous-mêmes* s'élèveront « *des hommes* qui diront *des choses perverties* pour *entraîner* « les disciples *après eux*. C'est pourquoi *veillez*, vous sou-« venant que durant trois ans, nuit et jour, je n'ai cessé « d'avertir chacun avec larmes. Et maintenant, frères, je « vous remets à Dieu et à la parole de sa grâce, qui peut « vous édifier et vous donner un héritage parmi tous les « sanctifiés (1). »

Si l'avertissement de Pierre, à l'égard des faux docteurs qui devaient s'introduire parmi les disciples de Christ, est vague quant à l'époque, celui de Paul ne laisse rien à désirer, puisqu'il dit qu'ils s'élèveront aussitôt après son départ. Quant aux temps postérieurs, il n'est pas moins clair, lorsqu'il écrit à Timothée:

(1) Act., xx, 27-38.

« J'en rends donc témoignage devant Dieu et le Seigneur « Jésus-Christ, qui doit juger les *vivants* et les *morts*, lors « de son *apparition* et de son *règne :* prêche la parole, in- « siste en temps, hors de temps, reprends, censure, exhorte « avec toute longanimité et avec doctrine, car il y aura un « temps où ils ne *supporteront* pas un *enseignement sain* ; « mais, ayant des oreilles qui leur *démangent*, ils *s'amasse-* « *ront* des *docteurs* selon leurs *propres désirs*, et tandis qu'ils « *détourneront* leur oreille de *la vérité*, ils se *tourneront* vers « les *fables* (1). »

En étant quelque peu observateur, on saura justement apprécier l'accomplissement de cette prophétie, et même la compléter par cette autre qui déclare que ces docteurs « *s'introduisent* dans les maisons et *mènent captives* des « *femmelettes* chargées de péchés, poussées par diverses « convoitises, et apprennent *toujours* sans pouvoir *jamais* « venir à la *connaissance* de *la vérité* (2). »

Que ceux qui ont de l'intelligence apprécient donc le juste accomplissement de cette prophétie, car, quant à nous, il ne nous est pas permis d'en donner ici l'explication, qui d'ailleurs n'est que trop facile à découvrir en observant attentivement ce qui se passe autour de nous. Mais l'apôtre Paul ne s'arrête pas là, car il nous instruit encore bien plus clairement par l'avertissement qu'il donne aux Thessaloniciens, de ne pas se laisser ébranler ni troubler ou par un esprit, ou par une parole, ou par une lettre comme venant des apôtres, qui annoncerait que le jour ou l'avénement du Christ serait proche : « Que personne, dit-il, ne vous séduise en aucune manière, « parce qu'il faut *qu'auparavant* soit *venue* la *révolte*, et « qu'ait été *révélé l'homme de péché*, le *fils de la perdition*, « celui qui *s'oppose* et qui *s'élève contre tout* ce qu'on *appelle*

(1) II Tim., IV, 1-4. — (2) II Tim., III, 1-9.

« *Dieu* ou ce qu'on *adore*, jusqu'à *s'asseoir* comme *Dieu* dans « le *temple* de Dieu (1), se donnant *lui-même* pour *être Dieu*. « Ne vous souvenez-vous pas qu'étant encore avec vous, je « vous disais ces choses? Et maintenant vous savez ce qui « lui fait obstacle, afin qu'il *soit révélé* en son *propre temps*. « Car le *mystère de l'iniquité* s'opère déjà; seulement il faut « que celui qui lui fait obstacle maintenant soit ôté, et *alors* « sera révélé l'inique, lui que le Seigneur détruira par l'Es- « prit de sa bouche et rendra impuissant par l'apparition de « son arrivée (2). »

Ainsi donc, il y a *près* de dix-huit siècles que l'apôtre Pierre a averti « tous ceux qui avaient reçu une foi de même « prix que les envoyés en la justice de leur Dieu et Sauveur « Jésus-Christ (3) » qu'il y aurait eu de faux docteurs parmi eux, comme il y avait eu de faux prophètes parmi le peuple d'Israël; depuis plus de dix-huit siècles, l'apôtre Paul a informé les anciens de l'assemblée d'Éphèse qu'après son départ, il s'élèverait d'entre eux-mêmes des hommes qui diraient des choses *perverties* pour *entraîner* les *disciples après eux;* depuis ce même temps, il a prévenu les croyants en Christ de Thessalonique que le *mystère* de *l'iniquité* de *l'homme* de *péché*, du *fils* de *la perdition*, qui *s'opposait* et *s'élevait contre Dieu*, se donnant *lui-même* pour *être Dieu*, se formait déjà, et aujourd'hui, après que dix-huit siècles se sont écoulés, que la presque totalité du monde civilisé se glorifie d'être chrétien, que chacun peut dans sa propre langue lire la parole de Dieu, afin de connaître tout ce que les prophètes, le Christ lui-même, et après lui ses disciples,

(1) Le temple de Dieu ne signifie pas ici une maison ou un édifice construit par l'homme, mais bien le corps de ceux qui ont l'esprit de Dieu ou de Christ; de sorte que ceux qui n'ont pas l'esprit de Dieu, sont le temple des idoles ou de l'antichrist. I Cor., III, 16; id., VI, 19.

(2) II Thess., II, 1-12. — (3) II Pier., I, 1.

ont dit ou écrit, aujourd'hui, nous ne saurions pas distinguer les *faux* docteurs des vrais ? nous ne saurions pas reconnaître les choses perverties de celles qui sont saines ? nous ne saurions pas nous mettre en garde contre cet homme de péché, afin qu'il n'usurpe pas chez nous, dans *notre cœur*, la place qui n'appartient qu'au Dieu d'esprit et de vérité ? Loin de nous une semblable erreur ; reconnaissons au contraire, en observant attentivement tout ce qui s'accomplit de nos jours, que nous sommes parvenus au temps où *la connaissance* sera *augmentée*, parce que le livre du prophète Daniel sera *décacheté* et que beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre (1) se réveilleront (ressusciteront), les uns pour la vie éternelle, les autres pour *l'ignominie* et une *infamie éternelles*. Les premiers, les intelligents, comprendront le vrai sens des prophéties ; les derniers, les incrédules, n'en faisant aucun cas, feront de plus grands progrès dans *l'ignominie* (2).

Les intelligents comprennent parfaitement que l'homme de péché dont parle l'apôtre Paul est le même être malin que celui que le prophète Daniel a dépeint il y a déjà vingt-quatre siècles, sous la figure de « *la petite corne* » qui s'élevait sur la tête de la bête qui avait dix cornes, qui avait des yeux d'homme et une bouche qui proférait des paroles démesurées et qui fit la guerre aux saints et les vainquit. Cette corne enfin devint roi, et, blasphémant contre l'Éternel, devait

(1) La poussière de la terre ne signifie nullement le tombeau d'où ressusciteraient des morts, comme le prétendent certains docteurs de ce monde ; mais il est question de ceux qui seront restés indifférents à toute question des Écritures, qui alors se réveilleront dans leur corps, pour les méditer : les uns, éclairés par l'Esprit, en comprendront le vrai sens, comme Paul dit dans Eph., v, 14 : « Réveille-toi, toi *qui dors*, et te « relève *d'entre les morts*, et le Christ fera luire sa lumière sur toi ; » et les autres, les incrédules, en s'imaginant orgueilleusement qu'ils peuvent eux-mêmes en pénétrer le véritable sens par leur propre intelligence, les tordront à leur propre perdition. (II Pier., III, 16.)

(2) Dan., XII.

détruire tous les vrais croyants pendant 1260 ans, où alors son règne lui sera ôté, quoique son royaume ne soit détruit qu'à l'arrivée du règne du Seigneur (1).

Pour mieux nous faire comprendre toute l'importance de ce grand mystère d'iniquités révélé d'abord par le prophète Daniel, puis par l'apôtre Paul, Dieu a encore jugé nécessaire d'y ajouter le témoignage d'une troisième prophétie, celle de Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur. Lorsque Jean était prisonnier dans l'île de Patmos, et que le Seigneur lui révéla par son Esprit tout ce qui devait arriver dans la suite des temps, jusqu'à la fin du monde, il vit en esprit « une bête qui « montait *de la terre* (d'entre les hommes). Elle avait deux « cornes comme un agneau, et elle parlait comme un *dragon*. « Elle faisait de grands signes, jusqu'à faire descendre *du* « *feu du ciel* (Dieu lui-même, Héb. XII, 29) sur la terre *en* « *présence des hommes*. Et *tous ceux* qui *n'adoraient* pas cette « *bête furent tués*. Et *tous, petits* et *grands, riches* et *pauvres*, « *libres* et *esclaves*, devaient avoir l'empreinte de la bête sur « *leur main droite* ou sur *le front*, sous peine de ne pas avoir « *le droit d'acheter* ou de *vendre*. Ici est la sagesse : Que celui « qui a de *l'intelligence calcule le nombre* de la *bête*, car « c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent « soixante-six (2). »

Si Jean trouve à propos d'entourer le *nom* de *cette bête* ou *être malin* de tant de mystères, c'est sans doute en partie pour exciter la perspicacité des intelligents, mais aussi et *principalement* parce que déjà *il était prisonnier à cause de la parole de Dieu*, et qu'il n'était pas libre de s'exprimer aussi clairement qu'il l'aurait désiré. Toutefois, puisqu'il dit : « Que « *celui* qui a de *l'intelligence* calcule le nombre de la bête, » nous ne devons pas douter qu'il ne soit possible d'en trouver la solution.

(1) Dan., VII. — (2) Apo., XIII, 11-18.

Nous voyons en effet qu'au II[e] siècle déjà, Irénée, disciple de Papias et de Polycarpe, en donne la solution pour certaine par le mot grec *lateinos* (λατεινος), dont voici la décomposition avec la valeur numérique représentée par chaque lettre :

Λ α τ ε ι ν ο ς
30+1+300+5+10+50+70+200=666.

La diphthongue grecque *ei* (ει), comme le fait remarquer Irénée, Grec lui-même et bien capable d'en juger, équivaut proprement à l'*i* long des Latins, de sorte que le mot grec λατεινος (correspondant au romain *latinus*) exprime aussi parfaitement que possible le nom propre de Latinus, ancien roi du Latium en Italie, et fondateur de l'empire des Latins (1).

Sans être reclus comme l'était Jean dans l'île de Patmos, il ne nous est cependant pas plus permis de nous expliquer à ce sujet, mais avec un peu d'intelligence nous découvrirons facilement encore de nos jours un royaume latin dont le souverain, les ministres, les officiers et les employés parlent latin et où tout en un mot se fait en latin. C'est donc bien *ce roi latin, la bête à deux cornes* (deux couronnes) (2), qui, selon Jean, *tue tous ceux* qui n'*adorent pas l'image de la bête.* C'est bien ce roi latin qui est *l'homme* de *péché* qui, selon Paul, *s'oppose* et *s'élève* contre tout ce qu'on *appelle Dieu,* et se donne *lui-même* pour *être Dieu.* Il est bien encore *la petite corne,* qui est aussi *un roi différent de tous les autres rois,* et qui, selon Daniel, devait *détruire les vrais croyants en Christ* pendant *douze cent soixante ans.* Si donc nous sommes du nombre des *intelligents* qui, selon Daniel, *comprendront ces choses,* nous comprendrons également que si Daniel a écrit un mystère aussi extraordinaire il y a déjà vingt-quatre siècles,

(1) W. Digby, p. 140, 141.

(2) Dans l'Écriture, une corne signifie également une *couronne* ou un *roi.*

que si Paul et Jean, quoique sous d'autres figures et à six siècles d'intervalle, l'ont confirmé et l'ont même mieux précisé et plus développé, il est évident qu'ils ne le pouvaient que par l'*inspiration du Saint-Esprit;* et s'il leur a été donné de *révéler* ainsi *l'avenir*, comment pourrait-on supposer, comme le fait M. d'Eichthal, que les apôtres ne soient pas d'accord entre eux ou qu'ils se soient trompés en écrivant l'histoire ou les Evangiles du Seigneur?

Cet exemple *d'unité,* malgré la diversité des figures sous lesquelles, tant de siècles à l'avance, Daniel, Paul et Jean ont révélé un mystère si important, doit nous faire comprendre, pour être logiques, que c'est dans l'unité de l'esprit non-seulement des Evangiles, mais de toute l'Ecriture même, que nous devons chercher « *l'infaillibilité absolue du principe de concordance* » avec lequel les Evangiles, ainsi que toutes les autres Ecritures, ont été composés, et non dans la rédaction de la lettre *morte* ou de quelques petits faits matériels, comme le voudraient M. d'Eichthal (1) et d'autres critiques, savants de ce monde; car il est certain qu'il importe fort peu à la doctrine de Christ, que Christ, comme le dit Matthieu, ait prononcé son discours *sur la montagne,* ou dans une plaine, comme le dit Luc. D'ailleurs, qui oserait affirmer que, pendant les trois années que le Seigneur est allé de lieu en lieu pour annoncer le règne de Dieu, il n'ait pas prononcé un discours sur une montagne et un autre (semblable quant au principe, mais différent quant à la forme) dans une plaine? Luc, en écrivant aux Gentils, aurait-il pu dire, comme le fait Matthieu qui écrivait aux Juifs : « Vous avez ouï qu'il a été dit « aux anciens (2), etc., etc.? » Non certes, puisque les Gentils ou les nations, ignorant la loi de Moïse, ne pouvaient conséquemment savoir ce qui avait été dit aux anciens.

Quelle importance encore y a-t-il pour l'Evangile de Christ,

(1) Intro., 196, 197. — (2) Matth., v.

si Matthieu fait cheminer Jésus vers Jérusalem par la rive *gauche* du Jourdain, et que Luc au contraire le fasse passer par la rive *droite* et par le pays de Samarie? Est-il donc impossible que dans un laps de temps de trois années, le Seigneur soit allé à Jérusalem une fois par la rive *gauche* et une autre fois par la rive *droite* du Jourdain? Sont-ce là des raisons, et une foule d'autres semblables qu'il est inutile de citer, pour que M. d'Eichthal s'écrie : « C'est ainsi que Luc a *com-* « *pris* l'histoire de Jésus, c'est ainsi qu'il a *respecté* la *tra-* « *dition* de Matthieu? (1) »

S'imagine-t-il donc que Matthieu ait rapporté tous les actes et tous les discours que le Seigneur a accomplis et prononcés pendant les trois années de sa manifestation comme fils de Dieu et fils de l'homme? Il ignore donc que Jean dit formellement à cet égard : « Jésus fit encore en présence de ses « disciples *beaucoup* d'autres *signes* qui ne sont pas écrits « dans ce livre. Or ces *choses* sont *écrites* afin que vous « *croyiez* que Jésus est le « Christ », le « Fils de Dieu », « et afin qu'en *croyant*, vous *ayez* la « vie » en son nom (2). » C'est donc là *l'unique* but des Évangiles ainsi que de toute l'Écriture, d'annoncer et de démontrer que *Jésus* est le *Christ*, le fils de *Dieu*.

Que nous importe donc, ou plutôt n'est-il pas très-logique même, que l'Évangile selon saint Jean, écrit le dernier, soit plus profond que celui de Luc; que celui-ci soit plus *dogmatique* que ceux de Marc et de Matthieu, et que celui de Marc soit plus détaillé ou plus historique que celui de Matthieu, qui n'écrivait qu'aux Juifs qui connaissaient les Écritures?

Sur quel principe donc M. d'Eichthal veut-il baser l'étrange idée qu'il se fait, que l'Évangile de Matthieu doive être l'original ou la base des Évangiles? Est-ce parce qu'il a écrit le *premier?* Cependant, bien que Pierre ait été *le premier* qui

(1) Introd., p., 197, 198. — (2) Jean, xx, 30, 31.

prêcha l'Évangile aux Juifs, en disant « que l'âme de Christ « n'a pas été laissée *dans l'enfer*, et que *sa chair* n'a pas *vu* « *la corruption* (1) », nous voyons aussi Paul l'annoncer aux Romains en disant : « Si tu *confesses de ta bouche le Seigneur* « *Jésus*, et que tu *croies* dans ton *cœur* que Dieu *le ressuscita* « des *morts* (de l'*abîme* ou *enfer*), tu seras *sauvé* (2). »

Il est certain que, quoique le principe de l'Évangile démontré ici par Paul soit bien le même qu'exprime Pierre, l'exposé du Xe aux Romains est cependant d'une tout autre nature que celui du IIe des Actes des apôtres ; aussi Paul nous déclare-t-il à cet égard, qu'après avoir pendant quatorze ans prêché aux nations l'Évangile de Christ, il monta à Jérusalem, pour exposer à Jacques, à Pierre et à Jean, comment il le prêchait, et qu'ils ne lui communiquèrent rien de plus, mais qu'ils lui donnèrent à lui et à Barnabas la main d'association pour aller les premiers vers les Juifs et eux vers les nations (3). C'est donc dans l'exposé de l'esprit de l'Évangile de Christ (mort et ressuscité) qu'il faut chercher l'unité de l'esprit sous l'inspiration duquel les apôtres annonçaient cet Évangile et écrivaient les Évangiles et les Épîtres, et non dans un accord d'arrangement et de classification des faits et des discours, comme le voudrait M. G. d'Eichthal ; car les apôtres n'écrivaient pas pour plaire aux savants du monde, mais seulement pour sauver l'âme des humbles qui se reconnaissent être des pécheurs, ainsi que Paul le déclare formellement dans le IIe chapitre de la première épître aux Corinthiens.

Voyons maintenant la singulière histoire que nous raconte M. d'Eichthal à la page 180 de son introduction, où il dit que « Jésus a entendu la parole de Jean-Baptiste, qu'il s'est fait « son disciple, et qu'il a reçu son baptême ; mais, soit dissentiment avec le maître, soit besoin de solitude, Jésus « s'est éloigné de Jean. »

(1) Act., II, 31. — (2) Rom., X, 4-11. — (3) Gal., II, 1-10.

Une semblable anecdote nous fait supposer avec juste raison que M. d'Eichthal ignore complétement, ou plutôt qu'il n'a pas la moindre idée du sens des paroles que Jean dit à Jésus, quand il lui demanda à être baptisé par lui : « *Jai* « *besoin d'être baptisé par toi,* et c'est *toi* qui viens *vers moi!* « Et Jésus lui dit : Laisse faire maintenant, car il nous est « convenable d'accomplir tout ce qui est juste. Alors il le « laissa faire. Et quand, après le baptême, Jésus remonta « hors de l'eau, les cieux furent ouverts, et l'esprit de Dieu, « descendant comme une colombe, venait sur lui, et une voix « des cieux disait : Celui-ci est *mon fils bien-aimé,* en qui « j'ai mis ma bienveillance (1). »

Le fils bien-aimé de Dieu devait-il donc par cela devenir le disciple de Jean? Jean lui-même ne dit-il pas au peuple : « Moi je vous baptise d'eau, pour la conversion; mais celui « qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne « suis pas digne de lui porter ses souliers; celui-là vous « baptisera d'esprit saint et de feu (2). » Et encore : « C'est « de lui que je disais : Après moi vient un homme qui est « au-dessus de moi, parce qu'il était *avant moi.* Et pour « moi je ne le connaissais pas; mais afin *qu'il fût manifesté* « à *Israël,* je suis venu baptiser d'eau. Et pour moi je ne le « *connaissais point;* mais celui qui m'a envoyé baptiser « d'eau m'a dit : *Celui sur qui* tu verras *l'Esprit descendre* « et *demeurer,* c'est lui qui baptise d'esprit saint. Et pour « moi, *j'ai vu* et j'ai *témoigné* que *celui-là* est *le fils de* « *Dieu* (3). »

Nous demanderons maintenant à tout homme capable d'en juger, et à M. d'Eichthal lui-même, si jamais on a entendu un maître rendre un semblable témoignage de son disciple. Comment donc, après cela, s'imaginer que Jésus se soit fait le disciple de Jean? — Quelle est donc encore cette étrange

(1) Matth., III, 14-17. — (2) Matth., III, 11. — (3) Jean, I, 30-34.

idée qu'émet M. d'Eichthal à la page 183, en disant que « le « prophète (Jésus) *lui-même s'étonne, se décourage, s'at-* « *triste;* la contradiction *l'aigrit; l'amertume* de son cœur « déborde *dans sa parole;* il *s'irrite,* il *proteste;* le jour « vient qu'il faut *qu'il se cache,* qu'il fuie. » Pour s'exprimer ainsi, il faut encore que M. d'Eichthal ignore qu'en entrant dans le monde, le Christ a dit : « Tu n'as point « voulu de sacrifice ni d'offrande; mais tu m'as arrangé « (formé) *un corps.* Tu n'as point pris plaisir aux holo- « caustes, même au sujet du péché; alors j'ai dit : Voici, *je* « *viens,* est-il écrit *à mon sujet* dans le livre (Esaïe, L, 5), « *je viens,* pour *faire, ô Dieu, ta volonté;* — et c'est par *cette* « *volonté* que nous sommes *sanctifiés,* au moyen de l'of- « frande du *corps de Jésus-Christ* faite une *seule fois* (1). » Ce qu'il confirme en disant plus tard : « Père, sauve-moi de « cette heure; mais c'est à cause de *cela* que je suis venu « *jusqu'à* cette heure. Père, *glorifie ton nom* (2). »

Il est sans doute inutile d'ajouter d'autres témoignages pour nous convaincre que le Christ savait parfaitement qu'il n'était venu dans le monde que pour *s'offrir* en *sacrifice* de *propitiation* pour les péchés de ceux qui étaient préconnus et prédestinés par Dieu pour être sauvés.

Vouloir après cela prétendre que le Christ se soit *étonné, découragé, attristé, aigri, irrité, caché,* et que même il *ait fui,* c'est démontrer qu'on n'a aucune idée *de la nature* de la *mission* du Christ.

Si l'Écriture nous dit dans différents endroits que le Seigneur se cacha, ou se retira, elle nous dit aussi qu'il le faisait parce que son heure n'était pas encore venue (3); ce n'était donc pas parce qu'il était *découragé* qu'il se cachait, mais seulement parce que son heure n'était pas encore

(1) Héb., x, 5-10. — (2) Jean, XII, 27. — (3) Jean, VII, 30; *id.*, IX, 59.

venue, car il dit lui-même quant à son sacrifice : « J'ai à être « baptisé d'un baptême, et combien je suis pressé jusqu'à « ce qu'il soit accompli ! » Et encore : « J'ai *ardemment désiré* « de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre. « Car je vous dis que je n'en mangerai plus, qu'elle n'ait été « accomplie dans le royaume de Dieu (1). »

Ne dit-il pas aussi à Judas? « Ce que tu fais, fais-le « promptement (2). » Et à Dieu, avant de se rendre avec ses disciples au Jardin au delà du torrent de Cédron : « J'ai « gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux n'a péri, « si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture fût « accomplie (3). »

Ainsi, bien loin de craindre la mort et de reculer devant elle, il la désirait ardemment, mais il l'évita jusqu'à ce que son heure fût venue. Or, *cette heure*, c'était la *fête de Pâque*, bien que les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens du peuple assemblés en conseil pour saisir Jésus *par ruse* pour le faire mourir, aient dit : « *Non pas pen-* « *dant la fête, de peur* qu'il n'y ait du *tumulte* parmi le « peuple (4). » Mais il fallait précisément que ce fût à cette fête que s'accomplît le sacrifice de Christ, parce que c'était à cette époque à jamais mémorable que l'Éternel avait ordonné aux enfants d'Israël, en Égypte, de manger la Pâque dans chaque famille : savoir, un agneau sans défaut, après avoir mis de son sang sur les linteaux de la porte ; car à ce signe le destructeur, chargé de mettre à mort tous les premiers-nés des Égyptiens, devait passer outre et épargner ceux des Israélites qui auraient obéi à ce commandement (5).

C'était là la première figure, montrée aux Juifs et au monde entier, du sacrifice par lequel Christ, au moyen de

(1) Luc, XII, 50; *id.*, XXII, 15. — (2) Jean, XIII, 27. — (3) Jean, XVII, 12. — (4) Matth., XXVI, 3-5. — (5) Exod., XII.

son sang, devait sauver tous ceux qui y auraient mis leur confiance et dont l'obéissance devait en être le témoignage. C'est pourquoi, comme tout Israélite qui avait eu foi dans le commandement de l'Éternel en mettant du sang de l'agneau égorgé sur les linteaux de la porte de sa demeure, sauva son premier-né de la mort, de même aussi toute âme croyant au sacrifice de Christ échappera à la mort spirituelle de l'âme.

Pour nous convaincre de l'identité de la figure avec la réalité, nous n'avons qu'à remarquer ce commandement, dès l'abord insignifiant: « *Vous ne lui casserez point les jambes.* » Or, nous voyons dans Jean que « pour que les corps ne « demeurassent pas sur la croix pendant le Sabbat, les « Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes, « et qu'on les ôtât. Les soldats vinrent donc et rompirent « les jambes du premier et de l'autre qui était crucifié « avec lui. Mais étant venus à Jésus, comme ils le virent « déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes, mais l'un « des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt « il sortit du sang et de l'eau. Et cela arriva ainsi, afin « que fût accomplie cette Écriture : Pas un de ses os ne « sera brisé; et cette autre Écriture qui dit: Ils regarde- « ront vers celui qu'ils ont percé (1). »

Voyons encore, à la page 201, la manière dont M. d'Eichthal juge et qualifie Luc, quand il rend témoignage de l'angoisse qu'éprouva le Seigneur au jardin des Oliviers. Ici encore, parce que Luc ne rapporte pas le mot à mot de Matthieu au sujet de cette scène de douleur et de tentation que le Seigneur endura (2), M. d'Eichthal prétend que c'est

(1) Jean, XIX, 31-37.

(2) C'était certainement la plus grande scène de douleur et de tentation que le Seigneur eût à surmonter, car il était libre de donner ou de conserver sa vie qui lui appartenait, parce qu'ayant toujours observé la loi, il n'avait jamais péché.

une contrefaçon qui a dégradé l'original de Matthieu; il le critique aussi de montrer un ange venant fortifier Jésus : « C'est le rapetisser s'il est homme, et insensé si *l'on veut* « qu'il *soit Dieu.* »

Que signifie donc cette critique remplie d'orgueil et d'ignorance du sens des Écritures?

Que M. d'Eichthal avoue donc enfin qu'il ignore complétement que Jésus, né d'une femme, est homme ou fils de l'homme, et que *Christ,* la parole, le verbe (λογος), est Dieu ou *Un* avec Dieu. C'est pourquoi il est dit que Paul confondait les Juifs de Damas en démontrant que *Jésus* est « *le Christ* (1) ».

Sachons donc une fois pour toutes que c'était *le Christ* ou *Dieu,* habitant dans Jésus *homme,* qui faisait *les œuvres* ou *actes de puissance*, ainsi qu'il le dit lui-même (2); et si nous avons le moindre jugement, nous comprendrons que ce n'était pas *le Christ* ou la *divinité* de Jésus qui était en *angoisse* dans le jardin des Oliviers, car la toute-puissance ne peut éprouver *d'angoisse*; mais que c'était bien *Jésus, fils de l'homme* (semblable à nous en toutes choses, mais sans péché), « qui était en angoisse jusqu'à être couvert « d'une sueur de grumeaux de sang, découlant sur la terre; « parce qu'il savait que l'heure approchait où il allait être « livré à la mort, loin de la face de son Père, dans les « ténèbres du dehors, où il y a des pleurs et des grincements « de dents (3). » Aussi dit-il dans sa prière : « Père, si « tu voulais transporter cette coupe loin de moi! toutefois « que ma volonté ne se fasse point, mais la tienne; et c'est « alors, dit Luc, qu'il lui apparut du ciel un ange qui le « fortifiait (4). »

(1) Act., IX, 22. — (2) Jean, XIV, 10-11. — (3) Matth., VIII, 12. — (4) Luc, XXII, 39-46.

En quoi donc, comme le prétend M. d'Eichthal, ce secours de son père par le moyen d'un ange rapetisse-t-il le Seigneur en sa qualité de fils de *l'homme?*

Il ne faut pas nous étonner non plus de la réflexion inconvenante qu'il fait à la page 199, en disant que « le Jésus « *larmoyant* de *Luc* se répand d'abord en *gémissements* sur « la *ruine future* de *Jérusalem*. Or, Jésus est venu pour « *délivrer* et *glorifier* Jérusalem, lorsque, ressuscitant au « troisième jour après sa mort, il fera de la ville sainte la « métropole du royaume céleste; l'idée d'une prochaine « destruction de Jérusalem ne peut donc même pas *s'offrir* « à *son esprit.* »

Voilà, à coup sûr, un raisonnement qu'on est d'autant plus en droit d'appeler *ridicule*, que M. d'Eichthal est *absurde* de se servir de cette *expression*, à la page 202, à l'égard de Luc, parce qu'il dit que Pilate a envoyé Jésus à Hérode, et qu'Hérode l'a renvoyé à Pilate.

On n'a qu'à ouvrir les yeux, et l'on verra que Pilate n'a envoyé Jésus à Hérode que « *parce qu'il ne le trouvait pas* « *coupable* (1); mais ce serait en vain qu'on lirait toute l'Écriture du commencement à la fin, pour trouver un seul endroit qui dise : « que Jésus, ressuscitant au troisième « jour après sa mort, devait faire de la ville sainte la métro- « pole du royaume céleste. »

Il est vraiment curieux que M. d'Eichthal, qui prétend que Luc oublie parfois ce qu'il a écrit, prétende ici que Jésus, ressuscité au troisième jour, dût faire de Jérusalem la métropole du royaume céleste, lorsqu'il s'est si longuement étendu dans sa préface, pour démontrer que « le royaume « de Jésus n'est pas de ce monde. »

Pour nous persuader, d'abord par l'Écriture, que Luc était parfaitement dans le vrai en disant que *Jésus pleura*

(1) Luc, XXIII, 4.

sur Jérusalem à cause de sa ruine future, nous avons d'abord le témoignage de Matthieu et de Marc, qui tous deux constatent que Jésus a dit à ses disciples, qui lui faisaient remarquer la beauté du temple : « Amen, je vous dis : Il ne « sera laissé « *ici* » *pierre* sur *pierre*, qui ne soit *dé-* « *molie* (1); » ensuite celui de l'histoire, qui rapporte en grand nombre les faits du siége et de la destruction de Jérusalem, pour venir appuyer authentiquement l'inspiration de Luc.

Il faut avouer que M. d'Eichthal n'est pas heureux dans sa critique contre Luc, et l'on est porté à se demander s'il était bien éveillé en écrivant ainsi; car en supposant un instant que « l'idée d'une prochaine destruction de Jéru- « salem ne pouvait même pas s'offrir à l'esprit de Jésus, » tout, depuis bientôt dix-huit siècles, ne nous prouverait-il pas que dans ce cas Luc était *mieux inspiré* que Jésus?

Reconnaissons donc l'esprit de la malencontreuse critique de M. d'Eichthal, et concluons, sans craindre d'être confus, que Luc était, il y a dix-huit siècles, bien plus apte à écrire l'histoire de Jésus, que ne l'est aujourd'hui M. d'Eichthal pour en comprendre le véritable sens.

Afin de ne pas fatiguer la patience du lecteur, et pensant, du reste, avoir clairement démontré par l'Écriture, que M. d'Eichthal, malgré toutes ses recherches, n'a pas la moindre idée du vrai sens des Écritures, nous passerons sous silence l'inconvenante réflexion qu'il fait à la page 200, parce que Luc n'a pas une seule fois prononcé le nom de *Pharisiens*, ainsi que ses ridicules remarques à la page 203, au sujet du tableau des derniers moments de Jésus; de même qu'au sujet de la promesse que Jésus fait au criminel, tandis que tout le peuple qui se presse autour de lui ne pourra trouver grâce devant ses yeux; et nous le laisserons

(1) Matth., xxiv, 1, 2; Marc, xiii, 1, 2.

à la page 205, où il dit « qu'il y a donc un Jésus selon Matthieu, et il y a un Jésus selon Luc, » pour le reprendre à son second volume, où nous examinerons quelques-unes de ses réflexions du texte comparatif de l'Évangile selon Luc, afin de nous convaincre entièrement que le jugement de M. d'Eichthal, dans toute question de justice, est complétement faux et erroné.

Citons d'abord sa réflexion de la page 179, au sujet du message de l'ange Gabriel à Marie (1) : « Ainsi, *la liberté* « de la femme, dit-il, est *annulée* dans ce qu'il y a de plus « grand et de plus *précieux* pour elle, la maternité. Ce qui « vient au verset 38 est le complément. »

Supposons un père qui remette à sa fille une perle de grand prix, en lui disant : Aie bien soin, ma fille, de conserver ce joyau comme ton trésor le plus précieux, jusqu'à ce que tu rencontres une personne qui soit digne de toute ta confiance et de toute ton estime, pour lui en confier la direction et en recueillir un produit qui fera la joie de ton existence et la consolation de ta vieillesse; mais sois vigilante pour te mettre en garde contre la ruse des intrigants hypocrites, car tu n'en recueillerais que déshonneur pour le reste de tes jours, et une honte ignominieuse pour ta vieillesse; et que, quelque temps après, ce père vienne dire à sa fille, qui n'aurait pas encore disposé de ce trésor : J'aurais besoin de ce joyau pour en obtenir un produit qui fera le bonheur de toute ta vie et le salut de ton âme pour l'éternité. Confiante dans la justice et l'amour de son père, ne s'empresserait-elle pas avec joie de lui confier ce qu'elle aurait reçu de lui, heureuse par cela même de lui montrer sa soumission et sa confiance ?

Il est certain que le jugement le plus sévère et la critique la plus subtile ne trouveraient rien là que de très-naturel et

(1) Luc, I, 26-36.

pas la moindre atteinte à la liberté d'action. Eh bien, n'est-ce pas ainsi que se trouvait Marie?

Quant à la demande de M. d'Eichthal : « Qu'est-ce que « l'ombre de la vertu du Très-Haut, et comment cette ombre « peut-elle faire que Marie conçoive un fils? » Nous répondrons que cette ombre de la vertu du Très-Haut n'est autre que la puissance par laquelle il a plu à l'Éternel d'engendrer sans le secours d'aucun homme le corps de Jésus dans le sein de Marie. Or, si M. d'Eichthal trouve cela impossible, nous ne pouvons que le plaindre et lui demander si ce n'est pas Dieu seul et non l'homme qui rend fécond ou stérile, et conséquemment s'il ne pouvait pas, le trouvant convenable, engendrer par sa seule puissance un corps dans le sein de Marie, sans le secours d'aucun homme.

Remarquons maintenant la conclusion de cette critique : « Ce qui vient au verset 38 est le complément. » Quel complément? C'est sans doute, pense M. d'Eichthal, l'annulation de la liberté de la femme dans ce qu'il y a de plus grand, de plus précieux pour elle, la maternité. Or, au verset 38, nous voyons que Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il « me soit fait selon ta parole (1). »

Demandons à un écolier le sens de cette phrase, et, s'il a seulement un peu d'intelligence, il nous semble qu'il répondra que c'est une déclaration de *consentement* et de soumission parfaitement libre. Que devient donc, après cet examen impartial, cette nouvelle critique de M. d'Eichthal?

Par ce que nous dit ensuite M. d'Eichthal au sujet de la parabole de l'économe infidèle (2), pages 279-281, il nous démontre sa complète ignorance de l'esprit des Écritures contenu dans les paraboles. Car le seigneur de l'administrateur infidèle ne le loue nullement pour son acte d'injustice, mais simplement parce qu'il avait *prudemment agi*, car il ne

(1) Luc, I, 38. — (2) Luc, XVI, 1-13.

le fait que pour dire que les fils de ce *siècle* sont plus prudents pour leur propre génération que les fils de la lumière, ce qui change totalement le sens.

Essayons maintenant de démontrer que « l'argumentation « de Luc ne manque, en aucune manière, ni de *netteté* ni de « *précision*, » car le *Mammon de l'injustice* avec lequel les enfants de *lumière* doivent se faire *des amis*, est tout aussi bien un bien mal acquis que celui dont usa l'économe infidèle pour se faire des amis. Soyons donc bien pénétrés de ce principe que *rien* de ce que nous croyons posséder n'est *à nous*, toutes choses appartenant à Dieu, qui nous les confie comme à des administrateurs, afin d'en faire la distribution selon le besoin de chacune de ses créatures. En effet, ainsi que nous l'avons déjà démontré dans la première partie de cette brochure, tout ce que nous avons légitimement acquis par notre travail ou notre industrie, ne le devons-nous pas à Dieu, qui, pour que nous puissions l'acquérir, nous accorda d'abord la vie, la santé, la capacité, et enfin qui nous fit réussir? Le devant donc à Dieu, nous devenons injustes et coupables envers lui si, voyant un frère, une sœur moins favorisés que nous, nous ne cherchons pas à les secourir au moyen des biens que *nous tenons de Dieu*. C'est ainsi donc aussi que nous nous faisons des amis. Voilà le sens de cette parabole, et il est certain qu'elle ne renferme par la moindre injustice aux yeux de quiconque a le jugement droit et logique.

De cette parabole, M. d'Eichthal passe à celle de Lazare et du riche, et il en tire la conséquence que « le riche a l'enfer « pour sépulcre, et est en abomination devant Dieu, *unique-* « *ment* parce qu'il est grand selon le monde; et le pauvre est « agréable à Dieu, il repose dans le sein d'Abraham, *unique-* « *ment* parce qu'il est petit selon le monde. Puis il ajoute: « Il *n'est pas dit* que le riche ait mal usé de sa richesse, ni « que le pauvre ait bien usé de sa pauvreté. »

Pour raisonner ainsi, il faut, en vérité, que M. d'Eichthal

soit du nombre de ceux pour qui Isaïe a dit : « Ils ont des « yeux plâtrés pour ne point voir, et le cœur endurci pour ne « point comprendre (1). » Il faut qu'il n'ait pas vu que « ce « riche se vêtait de *pourpre* et de *fin lin* et se *traitait chaque* « *jour avec faste*, et que le pauvre Lazare, qui était couché « à sa porte, *tout couvert d'ulcères, désirait* de se *rassasier* « *des miettes qui tombaient de la table du riche;* mais *les* « *chiens* venaient *lécher ses ulcères* (2). »

Était-ce donc *bien user de sa richesse* que faisait le riche en ne *donnant même* pas à *Lazare, les miettes qui tombaient de sa table?* Et Lazare, *patient* jusqu'à laisser les chiens lécher ses ulcères plutôt que de les chasser, n'usait-il pas de sa pauvreté avec résignation?

Que M. d'Eichthal juge lui-même de cette conclusion avec la sienne, et qu'il nous dise s'il pense encore qu'il ne soit pas dit « que le riche ait mal usé de sa richesse et que Lazare « ait bien usé de sa pauvreté. »

Nous pensons qu'après cet examen, M. d'Eichthal comprendra avec nous que ce riche n'était en *enfer*, dans les *tourments*, que parce qu'il avait mis *toute sa confiance* et son *affection* dans *ses richesses*, sans *s'occuper du salut de son âme*, ainsi que le Seigneur a dit : « Combien il est difficile que ceux « qui mettent *leur confiance* dans les *richesses entrent* dans « le *royaume de Dieu !* Il est *plus aisé* qu'un *chameau* (câble) « *passe* par le *trou d'une aiguille* qu'il *ne l'est* qu'un *riche* « *entre dans le royaume de Dieu* (3). »

Ce n'est donc pas *parce qu'on* est *riche* qu'on entre difficilement dans le royaume de Dieu, mais bien lorsque l'on *met* son *unique confiance* ou *affection dans ses richesses*, ainsi que le démontre *le sens de la parabole*.

Souvent donc, pour le disciple de Christ, pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu, il peut lui être plus avanta-

(1) Esaïe, XLIV, 18. — (2) Luc, XVI, 19-21. — (3) Marc, X, 23-27.

geux d'être pauvre, même comme l'était Lazare, afin de n'être pas exposé à la séduction des richesses, dans lesquelles il pourrait mettre toute sa confiance, comme l'a fait le riche, ce qui comme lui le conduirait à aller en enfer pour y être tourmenté.

Quant à la réflexion de M. d'Eichthal au sujet de la *révélation importante* qu'il a plu au Saint-Esprit de nous faire, par l'entretien d'Abraham avec le riche, pour que nous puissions imaginer les tourments et les regrets qu'éprouvent les incrédules lorsqu'ils ont quitté ce monde, nous sommes persuadé que ce ne sont nullement, comme il le dit, « des *créa-* « *tions* toutes *mythologiques*, empreintes même, en certaines « parties, d'un *matérialisme grossier*. » Et, quoi qu'en puisse dire de Wette ou Gieseler, que M. d'Eichthal cite, nous savons que Gésenius, dont personne n'oserait suspecter la connaissance sur les principes et les croyances des Juifs, dit, pages 1101 et 1102 de son dictionnaire, que « les Juifs consi- « déraient le « *Chéol* » (enfer) comme le monde de dessous ou « inférieur, comme l'empire des ombres des Hébreux, et le « figuraient comme un empire *souterrain*, où règne une épaisse « obscurité, où *tous les hommes*, à l'état d'ombres, *continuent* « *à vivre* d'une vie privée de *sensibilité* et de *souvenirs*, etc. »

Or, le Seigneur, après avoir expliqué plusieurs paraboles à ses disciples, leur dit : « Avez-vous compris toutes ces « choses? Ils répondirent : Oui, Seigneur. Et il leur dit : « C'est pourquoi tout scribe *devenu disciple pour le* « *royaume des cieux* est semblable à un maître de « maison qui tire de son trésor des choses *nouvelles* et « des choses *anciennes* (1). » C'est donc ainsi, en tirant de son trésor des choses nouvelles, que le Seigneur ajoute à la connaissance que les Juifs avaient déjà du séjour de l'enfer, et qu'il leur apprend, par la parabole du riche et de Lazare,

(1) Matth., XIII, 51, 52.

que ceux qui s'y trouvent ont parfaitement le ***souvenir*** et le *sentiment* (ou la sensibilité); car, remarquons que non-seulement le riche dit qu'il souffre de grandes douleurs, « mais il « se souvient également qu'il a encore cinq frères, et il prie « Abraham d'envoyer Lazare les avertir de son sort, de peur « qu'eux aussi ne viennent dans ce lieu de tourments. Mais « Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, « qu'ils les écoutent. Et lorsque le riche lui répondit : Non ; « mais si quelqu'un de *chez les morts* allait vers eux, ils se « convertiraient, Abraham lui répondit de nouveau : S'ils « n'écoutent pas *Moïse* et les *prophètes*, ils ne seraient pas « non plus *persuadés* quand même quelqu'un ressusciterait « d'entre les morts (1). »

Quelle terrible vérité! En effet, où trouver, même de nos jours, des hommes qui croient à la résurrection *d'entre les morts* (de l'enfer), s'ils ne connaissent *parfaitement* Moïse et les prophètes? Tous ceux même qui se glorifient d'être chrétiens et qui s'imaginent de croire à la résurrection de Christ n'y croient pas, puisqu'ils ne considèrent la résurrection que dans le relèvement de *son corps du tombeau*. Nous renvoyons à cet égard à l'explication que nous avons déjà donnée dans la première partie de cet écrit ; mais nous ne saurions trop engager tout homme sérieux à écouter attentivement le témoignage que Moïse a rendu de Christ, et à se persuader de l'existence de l'enfer dans le *sein* (ou vide) *de la terre*, car ce dernier principe, tout aussi important que le premier, est complétement ignoré par la presque totalité du monde.

L'étrange remarque de M. d'Eichthal sur les 16e, 17e et 18e versets, qu'il appelle « fragments contradictoires relatifs à la loi et au royaume de Dieu, » et pour lesquels, d'après de Wette, « toutes les tentatives faites pour rattacher ces versets aux textes voisins ont échoué, » nous prouve encore que

(1) Luc, XVI, 22-31.

M. d'Eichthal et de Wette ignorent l'esprit des Ecritures, car il est dit au 14e verset « que les Pharisiens, qui étaient *ama-« teurs d'argent*, ayant entendu la parabole de l'économe in-« fidèle, se moquaient de Jésus, qui leur dit alors : Pour « vous, vous êtes de ceux qui se *justifient eux-mêmes* devant « les hommes, mais *Dieu connaît vos cœurs*, car ce qui est « *élevé parmi les hommes* est une *abomination devant Dieu.* » C'est donc à ces Pharisiens *moqueurs* que le Christ dit alors : « La loi et les prophètes étaient jusqu'à Jean ; depuis lors, la « bonne nouvelle du règne de Dieu est annoncée, et tout « homme y entre par violence. Or, il est plus facile que le « ciel et la terre passent qu'il ne l'est qu'un seul accent de « la loi vienne à tomber. Quiconque répudie sa femme et en « épouse une autre commet adultère ; et quiconque épouse « celle qui a été répudiée par son mari commet adul-« tère (1). »

Ces trois versets donc, bien loin d'être « *des fragments con-« tradictoires,* » comme se l'imagine M. d'Eichthal, d'accord avec M. de Wette, qui prétend « qu'il est impossible de les « rattacher aux textes voisins, » sont non-seulement *d'un accord parfait*, mais de plus ils *lient étroitement* le texte *précédent* avec celui qui *suit*, et en voici le sens : Les Pharisiens, essentiellement fiers et orgueilleux, méprisant les pauvres (2), se glorifiant en la loi, sans la pratiquer en aucune manière (3), se moquaient de Jésus, qui, comme Dieu, connaissant leur cœur, leur dit alors que ce qui est *élevé parmi les hommes*, est une *abomination* devant Dieu. La loi et les prophètes étaient jusqu'à Jean, mais on ne les a point observés ; maintenant que le règne de Dieu est *annoncé*, on cherche à y entrer par *violence ;* ne considérant pas que Jean n'est venu que pour préparer le chemin afin que vous produisiez des *œuvres* convenables à la *conversion*, et que vous ne pensiez pas en

(1) Luc, xvi, 16-18. — (2) Luc, xviii, 9-14. — (3) Rom., ii, 13.

vous-mêmes que vous avez Abraham pour père (1); car il faut d'abord que la loi soit accomplie jusqu'au *moindre accent*, et elle ne peut l'être que par *moi*, qui en suis la fin (2). Celui donc qui déserte la loi *avant* qu'elle soit *accomplie*, et qui cherche à ravir le royaume de Dieu *avant* qu'il soit *venu*, commet adultère à l'égard de la loi; et de même aussi, lorsque le royaume de Dieu sera établi après l'accomplissement de la loi, celui qui voudra se justifier en la loi (3) commettra adultère à l'égard de la justice de la loi de la foi (4). Et pour mieux leur faire comprendre encore qu'il ne faut jamais juger l'homme selon l'apparence et le considérer parce qu'il est riche, ou le mépriser parce qu'il est pauvre, il leur propose encore la parabole du riche et de Lazare; de sorte que ces versets, bien loin d'être des fragments contradictoires relatifs à la loi et au royaume de Dieu, démontrent au contraire d'une manière formelle la fin prochaine de la première et l'établissement manifeste du second.

Pour mieux nous pénétrer, s'il était nécessaire, que M. d'Eichthal n'a pas la moindre idée du sens des Écritures, et qu'il ne se doute même pas que le Seigneur ne prononça tous ces discours que pour convaincre les Juifs, et tous les hommes en général, que la loi « avait *l'ombre des biens à* « *venir*, mais non *l'image même des choses* (5), et qu'elle ne « pouvait *rien consommer* (6), *parce qu'elle était faible* par « le *moyen de la chair* (7), » nous n'avons qu'à prendre connaissance des réflexions qu'il fait, à la page 284, sur ces paroles du Seigneur : « Vous aussi de même, quand vous aurez « fait *tout ce qui vous a été commandé*, dites : Nous sommes « des esclaves inutiles, car nous n'avons fait que ce que nous « étions obligés de faire (8). » Certes, ce que pense M. d'Eich-

(1) Matth., III, 8, 9. — (2) Rom., X, 4. — (3) Gal., V, 1-6. — (4) Gal., III, 11. — (5) Héb., X, 1. — (6) Héb., VII, 19. — (7) Rom., VIII, 3. — (8) Luc, XVII, 10.

thal est loin d'être le véritable sens, car nous comprenons clairement qu'il ne s'applique qu'aux œuvres de la loi, afin de nous démontrer que lors même qu'on pratiquerait toutes les œuvres que la loi prescrit, on n'aurait pas le droit de s'en enorgueillir, comme le faisaient les Pharisiens, car ce n'est pas par les *œuvres* de la loi que l'homme sera *justifié*, mais dans *l'accomplissement* de ce *commandement* « *d'aimer son prochain comme soi-même.* » Comme témoignage que c'est bien là le vrai sens de ce discours, nous avons immédiatement après le fait des dix lépreux, sur lequel, à la page 286, M. d'Eichthal nous dit « qu'on est *en droit d'exiger* de Luc « qu'il soit *conséquent* avec *lui-même :* c'est qu'après nous « avoir montré en Jésus le prophète d'Israël, il ne vienne « pas aussitôt transformer cette figure en l'espèce de divi- « nité devant laquelle le Samaritain vient se prosterner. »

La demande même que les lépreux adressent à Jésus, pour qu'il *ait pitié d'eux*, ne nous démontre-t-elle pas cependant assez clairement qu'ils le croyaient assez puissant pour les délivrer de leur fléau? Et en voyant qu'en effet par sa seule parole ils furent guéris, le premier mouvement de leur cœur ne devait-il pas les conduire à exprimer leur reconnaissance à celui qui venait ainsi d'exaucer leur prière? Si donc, des dix lépreux, neuf allaient simplement exécuter le commandement prescrit par la loi (1) de se montrer aux sacrificateurs, par cet acte de froide obéissance ils ne manifestaient que trop de la dureté de leur cœur et de l'aveuglement de leur jugement, car il est certain que s'ils furent guéris, ce ne fut pas à leur obéissance à l'égard de la loi qu'ils le durent, mais bien à la puissance miséricordieuse du Seigneur.

Et cependant M. d'Eichthal approuve leur orgueil et blâme la juste humilité reconnaissante du lépreux samaritain!

Il ne pouvait mieux nous démontrer qu'il ignore complète-

(1) Lévitique, XIII, 2.

ment que ces exemples n'ont été écrits que pour nous faire comprendre la faiblesse des œuvres de la loi et la puissance de la grâce. Il ne faut donc plus nous étonner qu'il dise, à cette occasion, « que ce n'est plus le culte de Dieu qui est « demandé, c'est celui de Jésus. » A quoi nous lui demanderons tout simplement s'il pense que ce soit par ces paroles : « *allez vous montrer aux sacrificateurs,* » que Jésus ait pu guérir dix hommes de la lèpre, et non plutôt parce qu'il était Dieu. Nous aimons à croire que sa réponse ne sera plus douteuse, et en ce cas, que devient alors ce qu'il dit sur ce passage de Luc, sinon une nouvelle preuve de son entière ignorance de l'esprit des Écritures?

La conclusion qu'il expose sur le péager Zachée en est une nouvelle preuve, quand il dit (page 291): « Parce que Zachée « était *pieux*, il n'était pas *perdu*, et Jésus *n'avait pas à le* « *sauver.* » A ce compte, l'homme pourrait se sauver par sa propre piété, sans avoir à être justifié par le sacrifice de Christ? L'Écriture nous induirait donc en erreur en déclarant « *qu'il n'y a point de juste, pas même* UN SEUL (1)»?

Nous pensons avoir assez clairement démontré à tout homme sérieux et capable d'en juger que tous les commentaires de M. d'Eichthal sur les Évangiles sont erronés, et que sa critique, généralement *inconvenante*, est souvent *ridicule.* Nous ne fatiguerons pas le lecteur à examiner et à redresser toutes ses réflexions, et, pour conclure, nous passerons de suite à la page 311, au passage du malfaiteur à qui, selon Luc, XXIII, 39-43, le Seigneur promit le paradis; et, si Dieu le permet, nous essayerons à en démontrer le vrai sens à tout lecteur sérieux et à M. d'Eichthal lui-même, qui cette fois, avec juste raison, le trouve sérieusement embarrassant.

Avouons d'abord qu'il est très-vrai que Dieu ait jugé convenable de permettre que le vrai sens de sa parole fût altéré,

(1) Rom., III, 10.

mais non par des ***additions***, des ***suppressions*** ou des changements insignifiants de phrases ou de passages entiers, comme se l'imaginent MM. d'Eichthal, de Wette, Gieseler ou tout autre critique de ce genre. Non, sachons-le, Dieu a permis à Satan (1), non-seulement d'altérer, mais encore de détruire de fond en comble tout le principe de l'esprit des Écritures, car depuis plusieurs siècles il n'y a pas que les versions en langue vulgaire, mais il y a encore le texte grec, ***pour nier ouvertement la mort et la résurrection*** du Christ, et ce passage de Luc en est la preuve incontestable et la cause principale.

M. d'Eichthal fait remarquer (page 312) « que la promesse « faite au bon malfaiteur soulève une grande difficulté. Jésus « lui-même a-t-il pu se trouver en effet, le jour même de sa « mort, dans le paradis, puisque, d'après la croyance reçue, « tandis que son corps inanimé restait attaché à la croix ou « bien enfermé dans le sépulcre, son esprit était descendu « dans les ***lieux inférieurs***, ou, comme on dit communément,

(1) Nous disons « Satan », et avec juste raison, « car de même que les « œuvres de l'Éternel ne sont que *vérité* et équité (Ps., cxi, 7), ainsi toute injustice, fraude et mensonge sont de Satan, » comme le Seigneur le disait aux Juifs incrédules qui se glorifiaient d'avoir Dieu pour père : « Vous êtes de votre père, le diable, et vous voulez exécuter les « désirs de votre père. Il fut homicide dès le commencement, et ne « s'est point tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a point de *vérité* en lui. « Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, parce « qu'il est *menteur* et le père du mensonge. » (Jean, viii, 44, 45.)

Ce n'est pas que nous nous imaginons que Satan soit un personnage ayant des cornes et une fourche ; mais de même que nous savons que de Dieu procède l'esprit de *tout bien*, nous savons que de Satan procède celui de *tout mal*. Tantôt il opère par le moyen d'un orateur éloquent qui charme tout son auditoire ; tantôt il séduit par un ouvrage d'un style élégant qui captive l'âme de ses lecteurs ; d'autres fois c'est par des personnes d'un extérieur doux, affable, pieux et obligeant, mais dont les sentiments sont diamétralement opposés, ainsi qu'il est écrit : « Satan lui-même se transforme en *ange de lumière ;* il n'est donc pas « extraordinaire que ses serviteurs se transforment aussi en serviteurs « de justice. » (II Cor., xi, 14, 15.)

« aux enfers? Ou bien est-ce dans ces lieux inférieurs qu'il « faut placer le paradis dont il est ici question? Au point de « vue dogmatique, il y a là assurément un embarras sérieux, « dont l'auteur, en écrivant son récit, ne s'est pas préoc- « cupé. »

Répondons d'abord à cela qu'en voulant supposer que le paradis dont il est parlé dans ce verset se trouverait placé dans les lieux inférieurs, ce n'eût plus été dans l'enfer, mais bien dans le paradis, que le Christ ou mieux son âme serait descendue; et dans ce cas, Christ n'aurait pu éprouver les *tourments de l'enfer* (comme le dit Sacy), *ni les douleurs de la mort* (comme le dit le texte grec), que Dieu fit cesser en le ressuscitant, « parce qu'il n'était pas *possible qu'il fût retenu par elle;* » selon que le déclare l'apôtre Pierre (1), qui nécessairement alors se serait trompé : car tout homme ayant le moindre jugement comprendra parfaitement que dans le paradis on ne peut pas plus éprouver les douleurs de la mort que les tourments de l'enfer. Tout cela donc, il est vrai, soulève une grave difficulté.

Or, comme il n'est pas plus possible que Luc ou tout autre écrivain des Écritures puisse détruire ou seulement contester *un principe* ou *une doctrine* révélée par Pierre, qu'il ne l'est que celui-ci se mette en contradiction avec ceux-là, n'hésitons pas un instant à répéter avec toute confiance que cette *grave difficulté* est l'œuvre de *Satan* et non *un embarras sérieux* dont l'auteur, en écrivant son récit, ne s'est pas préoccupé.

En effet, Luc n'a jamais écrit que le Seigneur ait dit au bon malfaiteur « que *le jour de sa mort* il serait allé en paradis avec lui; » mais il lui a simplement *promis*, ce jour-là même, qu'il serait allé en paradis avec lui, ce qui est bien différent. Voici du reste ce passage : « Et il disait à Jésus : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu seras venu dans

(1) Act., II, 24.

« ton règne. Et Jésus lui dit : *Amen*, je te DIS AUJOURD'HUI « tu seras avec moi dans le paradis (1). »

Or, qu'exprime la prière du supplicié? N'est-ce pas que le Seigneur se souvienne de lui *quand il sera venu dans son règne?*

Quelle réponse plus simple et plus naturelle le Seigneur pouvait-il faire que de lui dire : « Je te *dis aujourd'hui* que « tu seras avec moi dans le paradis ; » comme s'il lui eût dit : Tu n'as pas à attendre que je sois entré dans mon règne pour que je me souvienne de toi ; mais aujourd'hui même, en me livrant au pouvoir de la mort, je te promets que tu seras avec moi dans le paradis lorsque j'y serai moi-même? Ainsi, par le simple *déplacement* d'une virgule (2), cette grave difficulté se trouve éclaircie et éloigne tout soupçon, aussi léger qu'il soit.

Or, la ponctuation n'étant pas encore connue du temps de Luc, il est certain qu'il n'a pu en faire usage. Ce n'est donc que plus tard que quelque savant, ignorant totalement le grand principe du sacrifice expiatoire du Christ, a placé dans le texte, *avant* le mot *aujourd'hui*, cette malheureuse virgule, qui est ainsi venue non-seulement obscurcir le sens des paroles du Seigneur, mais encore a par cela même créé une foule de contradictions parmi les divers témoignages des apôtres au sujet de cette doctrine, qui se trouve renversée de fond en comble; car ainsi il en résulterait que le Christ, au lieu de souffrir durant trois jours et trois nuits les douleurs de la mort dans le sein de la terre, se serait au contraire, le

(1) Luc, XXIII, 43.

(2) Une brochure, publiée sous le titre : *Une virgule mal placée par l'homme dans le livre de Dieu*, et qui se trouve chez le même éditeur, traite particulièrement ce sujet, et démontre toutes les erreurs qui s'exercent d'autorité comme étant de Christ, et qui sont accréditées comme telles dans le monde.

jour de son crucifiement, réjoui dans le paradis en la présence de la face de son Père.

Depuis cette époque, les divers traducteurs des Écritures, même de Wette, sans contredit l'un des meilleurs, le seul peut-être qui ait redressé le passage si important de Job (1) touchant le principe de la résurrection des morts, ignorant également la vraie base de la mort du Christ, ont tous unanimement faussé le sens de ce verset, qu'ils ont dénaturé par leur ponctuation insensée.

Nous pensons que, par cette simple explication, M. d'Eichthal, ainsi que tous ceux qui ont intérêt à le savoir, sera pleinement persuadé que Luc n'a pas écrit que Jésus ait dit au supplicié : « *Aujourd'hui tu seras* avec moi dans le pa- « radis », mais : « *Aujourd'hui je te dis*, tu seras avec moi « dans le paradis quand j'y serai. »

Nous considérons comme un devoir d'avertir nos lecteurs que M. le docteur C. Malan, sous l'influence d'un esprit que nous ne voulons pas désigner, s'étant imaginé avoir trouvé la solution de l'énigme de ce verset tel qu'il est écrit de nos jours, publia en 1855 une brochure sous le titre de : *Jésus-Christ est descendu en enfer*.

Sans reproduire ici les idées plus ou moins erronées qui sont contenues dans cette brochure, nous nous bornerons à signaler celle de la page 21, où, après avoir cité *une partie*

(1) Non pas toutefois parce que de Wette comprend le sens de ce passage (car dans ce cas, il est certain qu'il eût rendu le vrai sens de celui de Luc, XXIII, 43; le principe de la *résurrection* étant inséparable de celui de la mort, et qu'il est impossible de comprendre l'un sans comprendre l'autre), mais simplement parce qu'il sait que l'esprit de la langue hébraïque ne permet pas dans ce passage de Job, XIX, 26, où il n'est pas question d'un temps *fixe* ou *déterminé*, qu'on dise « *dedans* » comme l'ont fait Luther et d'autres traducteurs; mais bien « *sans* » ou « *hors de* » ma chair, ainsi que nous l'avons démontré dans notre brochure « *Vérité catholique* » qui se trouve également chez le même éditeur.

des contradictions qui résultent du sens actuel de la promesse faite au supplicié par le Seigneur, il répond par cette conclusion : « C'était donc *comme Dieu*, et non pas comme *fils* « *de l'homme*, que le Seigneur s'adressait au larron pé- « nitent. » Ce qu'il vient confirmer par d'autres passages qu'il cite mal à propos.

Or, il est certain que tout homme qui a la moindre connaissance du sens des Écritures et la plus faible idée de la puissance divine avouera avec nous que ce ne peut être que l'esprit de Satan qui ait suggéré une semblable idée, de prétendre que ce soit la nature divine du Seigneur, *le Verbe éternel*, par lequel Dieu *a créé toutes choses*, qu'il *conserve* et *gouverne* (1), qui ait été clouée sur la croix, quand l'Écriture déclare formellement que Christ a été *mis à mort selon la chair* (2). M. Malan reconnaît cependant, à la page 24, « que « l'Église ne fut justifiée par la résurrection du Christ que « le dimanche matin. »

En cela il est d'accord avec l'apôtre Paul, qui, en révélant le mystère de la résurrection, déclare : « Si Christ n'est « point *ressuscité*, votre *foi est vaine*, vous *êtes encore dans* « *vos péchés* (3). » Mais alors, d'après l'aveu même de M. Malan, si, selon son imagination, le Christ (Verbe), et non le fils de l'homme, a dit au larron pénitent : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis*, il est évident que ce larron serait entré le vendredi dans le paradis, et, conséquemment, il y serait entré *chargé de tous ses péchés*, puisque tous les péchés dont Christ s'est chargé n'ont été pardonnés que le dimanche matin.

Or, l'Écriture nous déclare à cet égard que « *rien de souillé n'entrera dans le paradis* (4). »

Ce témoignage seul serait plus que suffisant pour mettre

(1) Rom., XI, 36; Col., I, 17. — (2) I Pier., III, 18. — (3) I Cor., XV, 17. — (4) Apo., XXI, 27.

en évidence que le sens donné par M. Malan est en pleine contradiction avec l'esprit des Écritures ; mais les suivants le démontrent encore mieux. C'est d'abord la salutation de l'ange à Jean : « De la part du Seigneur, le témoin, le fidèle, « *le premier-né* d'entre les morts et *le chef des rois de la* « *terre* (1) ; » puis le témoignage de Paul, qui déclare que le Christ est « *la tête* du *corps*, de *l'assemblée*, lui qui est le « *commencement*, le *premier-né d'entre les morts*, afin qu'en « *toutes choses* il *tienne* le *premier rang* (2). »

Quand donc M. le docteur Malan vient avec assurance proclamer (page 20) « que le Seigneur déclara *positivement* au « brigand pieux que *ce jour-là même* ce pauvre pécheur « serait *auprès de Dieu*, dans la *béatitude* », n'est-ce pas se mettre en opposition flagrante avec le témoignage des Écritures? Car être auprès de Dieu, dans la béatitude, c'est évidemment *être ressuscité d'entre les morts*, et alors *le pauvre pécheur* serait *le premier-né* d'entre les morts, et non le Christ, qui ne ressuscita que le dimanche matin.

Voilà cependant le résultat auquel conduit *cette fameuse science*, dont l'apôtre Paul mettait déjà Timothée en garde, en lui disant : « O Timothée ! garde le dépôt, te détournant « des dicours *vains* et *profanes*, et des *objections* d'une « science *faussement ainsi nommée*, dont *quelques-uns* « faisant *profession* se sont éloignés de la foi (3). » C'est en effet avec raison que Paul dit que cette prétendue science est *faussement* ainsi nommée, car elle n'est pas digne de porter ce nom, ceux qui la professent s'éloignant de la vérité.

C'est donc pour cela que nous voyons que cette *prétendue* science, subjuguée par l'esprit de Satan, afin d'obscurcir le sens de *toute l'Écriture*, a placé une virgule *devant* le mot *aujourd'hui*, plutôt que de la mettre *après;* c'est aussi pour cette raison que nous la voyons maintenant, pour *maintenir*

(1) Apo., I, 5. — (2) Col., I, 18. — (3) I Tim., VI, 20, 21.

sa *doctrine diabolique,* ne pas hésiter à clouer sur la croix « *le Verbe, la plénitude de la divinité*... (1), » et faire ressusciter le supplicié *avant* le Christ, et, conséquemment, le faire entrer dans le paradis *chargé de ses péchés ;* plutôt que d'avouer son erreur et de corriger cette ponctuation monstrueuse ou de la supprimer au besoin, en laissant ce verset tel que Luc l'a écrit, ce qui ferait disparaître toute contradiction.

Mais il fallait qu'il en fût ainsi, afin que s'accomplît la crainte que Paul exprimait déjà aux Corinthiens, en leur écrivant : « Je crains que, comme le *serpent séduisit Ève* « par la ruse, de même vos pensées ne dégénèrent *de la* « *simplicité* à l'égard du Christ : car si quelqu'un venait prê- « cher *un autre Jésus* que celui que nous avons prêché, ou « si vous receviez un *autre Esprit* que celui que vous avez « reçu, ou une autre bonne nouvelle que celle que vous avez « embrassée, vous le supporteriez bien (2). »

Si donc, il y a déjà dix-huit siècles, Paul prévoyait et craignait que ceux à qui il prêchait le Christ, dont par ses écrits il leur révélait toute la doctrine, ne vinssent à croire à un faux Jésus, ou à recevoir un faux esprit, ou enfin à embrasser un faux Évangile, ne devons-nous pas être surpris, de nos jours, de voir que ceux qui font profession d'une prétendue science qui *éloigne de la foi*, en étant subjugués par ce faux esprit, annoncent un Jésus et un Évangile opposés à l'Écriture !

Nous ne le sommes donc pas non plus de voir M. d'Eichthal s'efforcer à mettre d'accord, selon *son imagination*, les Évangiles, dont l'esprit lui est entièrement voilé, et que cependant il critique tantôt en nous racontant des anecdotes, et tantôt en faisant des réflexions si bizarres. Mais, pour nous mettre en garde contre les uns et les autres, nous n'avons toujours qu'à examiner soigneusement les Écritures, pour voir si ce

(1) Col., II, 9. — (2) II Cor., XI, 3, 4.

qu'ils prétendent y est conforme, nous rappelant toujours ce principe : Toutes les fois que le sens que nous croyons découvrir dans un passage de l'Écriture se trouve le moindrement en opposition avec *un seul* autre (du vrai texte, bien entendu, et non d'une traduction mal rendue), soyons alors persuadés que ce sens-là est faux ; et si, au contraire, il se trouve appuyé et confirmé par l'esprit d'ensemble de toute l'Écriture, nous pouvons avoir la certitude d'en avoir le véritable sens.

C'est là la pierre de touche au moyen de laquelle on peut, avec toute sécurité, méditer les Écritures sans craindre l'erreur; car le sens de toute l'Écriture, comme nous l'avons déjà dit, est basé sur un raisonnement d'une parfaite justesse. C'est pourquoi l'apôtre Paul, dont les Épîtres sont certainement d'un sens au moins aussi profond que tout autre livre des Écritures, réclame de ceux à qui il écrit (les vrais croyants) « de juger eux-mêmes de ce qu'il dit (1). »

(1) I Cor., x, 15.

Troisième Partie.

« Si nous avons connu Christ selon la chair, maintenant
« nous ne le connaissons plus ainsi. »

(II Cor., v, 16.)

EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS PAR ERNEST RENAN.

Si Dieu a permis que par sa parole quelques-uns de nos lecteurs sérieux aient pu se convaincre : 1° que, s'il a permis à l'esprit de l'erreur d'obscurcir le sens de sa parole écrite, il a aussi accordé son esprit pour pouvoir en pénétrer le vrai sens à ceux qui d'un cœur droit et sincère méditent cette parole, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur espérance;

2° Que les quatre Évangiles, loin d'être une quadruple répétition du même texte, comme le voudrait M. d'Eichthal, forment au contraire *un seul* Évangile, ou l'histoire progressive de Jésus, que Matthieu a commencée par la chair et que Jean a terminée par l'Esprit; de sorte que c'est dans l'esprit d'ensemble des quatre Évangiles qu'il faut chercher le principe de concordance, et non dans une monotone et inutile répétition de la lettre morte, comme se l'imagine M. d'Eichthal;

3° Que tout le long et pénible travail auquel s'est livré M. d'Eichthal pour démontrer que les Évangélistes se trouvaient en contradiction entre eux, est dépourvu de tout fondement, et prouve à l'évidence qu'il n'a pas la moindre notion du sens et de l'esprit des Écritures;

4° Que la *principale* et *seule* base des Évangiles aussi bien que de toute l'Écriture consiste à démontrer que Jésus-Christ est *mort* et *ressuscité*, selon les Écritures, pour le salut des croyants; il sera très-facile maintenant de démontrer, nous osons l'espérer du moins, que le roman pompeusement intitulé « *Vie de Jésus,* » par *Ernest Renan,* n'est qu'une parodie écrite avec toute la suffisance d'un sage de ce monde qui ignore complétement que « la sagesse de ce monde est ren« due folie par Dieu (1), qui résiste aux orgueilleux, mais « qui fait grâce aux humbles (2), » et que c'est pour cette dernière raison que le Seigneur « s'est d'abord manifesté aux « bons Galiléens à l'imagination riante, populations encore « jeunes, que le pédantisme des docteurs n'avait pas dessé« chées, » comme le dit M. Renan à la page 139; et que c'est encore pour cela que depuis cette époque, comme de nos jours, « le Seigneur a daigné se révéler aux *humbles,* et qu'il « s'est caché aux *sages* et aux *intelligents* (3). »

Si tout livre de science a des expressions ou un langage qui lui est propre, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'Écriture ou le Christ (ce qui est un seul et même principe, puisque l'Esprit de Christ parlait par ceux qui ont écrit sa parole) (4), « où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la « connaissance (5) » (ou science), ait aussi un langage entièrement spirituel, approprié pour ceux qui ont l'esprit, et semblant être une folie pour ceux qui n'ont que l'âme (6)?

Ce que nous voyons, lorsque le Seigneur dit aux Juifs qui

(1) I Cor., I, 20.—(2) Jacq., IV, 6.—(3) Matth., XI, 25.—(4) I Pier., I, 11. — (5) Col., II, 3. — (6) I Cor., II, 13, 14.

se glorifiaient d'être enfants de Dieu : « Si Dieu était votre « Père, vous m'aimeriez ; car c'est de Dieu que je suis sorti « et que je viens ; car je ne suis point venu de moi-même, « mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne connaissez-vous « pas mon langage pour pouvoir écouter ma parole? C'est « que vous êtes d'un père, le diable, et vous voulez exécuter « les désirs de votre père (1). »

Pour bien nous pénétrer de ce principe et comprendre combien il est essentiel de bien connaître le langage du Christ ou des Écritures, si nous désirons en pénétrer le sens, il suffit d'écouter l'observation de Paul, quand il dit : « Il y a, « selon qu'il se rencontre, tant d'espèces de mots dans le « monde, et aucun d'eux n'est sans signification. Si donc je « ne connais pas la force du mot, je serai barbare pour celui « qui parle, et celui qui parle sera barbare pour moi (2). »

Est-il donc surprenant que M. Renan, qui ignore entièrement le langage tout spirituel des Écritures (ce que nous démontrerons bientôt), en torde le sens à *sa propre perdition* (3), et que sa *Vie de Jésus* n'ait d'autre mérite que de révéler au monde l'incrédulité de celui qui en est l'auteur?

Nous allons essayer de convaincre tout lecteur sérieux qu'en parlant ainsi, nous n'avançons que la vérité dans sa plus simple expression, comme nous le verrons en examinant quelques-unes des réflexions que fait M. Renan sur des questions relatives au principe de l'esprit des Écritures et du dogme du salut par grâce, résultant du sacrifice de Jésus-Christ *homme* (4); mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'ayant nullement l'intention d'écrire un volume, et désirant au contraire abréger autant que possible, nous ne le suivrons pas dans toutes ses réflexions plus ou moins erronées, dont le chiffre énorme s'élève à plus de trois cents.

(1) Jean, VIII, 43, 44. — (2) I Cor., XIV, 10, 11. — (3) II Pier., III, 16. — (4) Rom., V, 15.

Examinons d'abord la déclaration qu'il fait à la page 6, où il dit « qu'une *loi*, *très-anciennement* écrite sur des tables de « pierre, et qu'ils (les Juifs) rapportaient à leur grand libé- « rateur Moïse, était déjà le code du monothéisme et ren- « fermait, comparée aux institutions d'Égypte et de Chaldée, « de puissants germes d'égalité sociale et de moralité. Un « coffre ou arche portative, etc. Cette loi, dit-il (page 10), « était l'œuvre d'hommes pénétrés d'un haut idéal de la vie « présente, et croyant avoir trouvé les meilleurs moyens de « la réaliser. »

Que signifient ces paroles extravagantes, et sur quelle base les appuie-t-il ?

Comment ! cette loi sur laquelle repose tout le principe d'un Livre, dont tous ceux qui l'ont successivement composé se disent *tous* inspirés de Dieu même, serait l'œuvre d'hommes ?

Quel est donc le prophète qui ne dise cependant formellement : « Et Dieu me parla, disant : » ou : « Et la parole me « fut adressée » ; ou encore : « Fils d'homme, parle aux en- « fants d'Israël, » etc., etc. ?

L'apôtre Paul, à qui M. Renan lui-même accorde (page 13) un sentiment délicat, et à qui il rend hommage (page 72) en disant « que son éducation avait été très-soignée », nous déclare formellement que « la bonne nouvelle qu'il a annon- « cée n'est point selon l'homme, car il ne l'a reçue ni ap- « prise *d'aucun homme*, mais par une révélation de Jésus- « Christ (1). »

Ce même Paul dit encore également, en parlant de la loi : « Si quelqu'un a violé la loi « *de Moïse* », il meurt sans misé- « ricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins (2). »

Néhémie, que M. Renan cite, à la page 11, parmi les hommes pieux qui se succédèrent pour la défense des an-

(1) Gal., I, 11, 12. — (2) Heb., X, 28.

tiques institutions, déclare de même que Dieu donna sa loi par Moïse (1).

Le Seigneur lui-même ne dit-il pas aux incrédules : « Si « vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car il a écrit « de moi; mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment « croirez-vous mes paroles (2)? »

Outre ces témoignages, il en est un autre qui contribue encore considérablement à rendre ce livre supérieur à tout autre, c'est de pouvoir toujours subsister, malgré l'envie et la persécution des docteurs de ce siècle, dont les uns le faisaient brûler, les autres s'en moquaient, en cherchant, par des critiques plus ou moins fausses et souvent ridicules, à le trouver en contradiction avec lui-même; d'autres enfin, même de nos jours, en défendent la lecture, sous peine d'être incarcéré. Et cependant, malgré tout, il triomphe plus que jamais, puisque, grâce à la Société biblique de Londres, il se multiplie même chaque année en toutes langues.

Mais ce qui en prouve encore mieux l'origine divine que tous ces témoignages, ce sont les prophéties qu'il renferme.

Sans parler des prophéties concernant la destruction de Ninive, de Babylone, de Tyr, de Jérusalem, etc., etc., dont plus d'un historien, sans s'en douter, rend un éclatant hommage, nous nous bornerons simplement à citer la prophétie la plus importante et la plus extraordinaire de l'Ancien Testament, celle du prophète Daniel au sujet du songe de Nébucadnetsar.

Quel autre esprit, en effet, que celui de l'Éternel seul, pouvait révéler à Daniel que ce puissant royaume de Babylone formait la tête, que celui des Mèdes et des Perses formait les deux bras, et la Perse restée seule, la poitrine d'argent; que la Macédoine constituait le ventre d'airain, et que les deux jambes de fer figuraient l'empire des Latins ou des Ro

(1) Néh., IX, 14. — (2) Jean, V, 46, 47.

mains, non qu'il fût divisé, mais parce qu'il eut d'abord deux chefs d'un pouvoir égal qu'on nommait « *consuls* »?

Ce qu'il y a encore de plus extraordinaire dans cette prophétie, c'est qu'elle va jusqu'à désigner les dix royaumes qui devaient se former par le partage de cet empire, qu'indiquent les dix doigts de pied, en partie composés de fer et de terre de potier, pour démontrer le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, qui ont toujours existé et qui existent encore de nos jours dans les dix royaumes qui composent la monarchie de fer ou l'Empire romain. Enfin la pierre qui, sans main, est détachée de la montagne et frappe la statue aux pieds et la fait se briser et tomber en poudre; cette pierre qui à son tour devient un royaume à couvrir toute la terre, et dont le pouvoir sera sans fin; cette pierre figure l'Église ou le royaume de Christ, qui durera jusqu'à ce qu'ait lieu le jugement (1).

Ici encore il ne nous est malheureusement pas permis d'entrer dans des détails; mais nous recommandons particulièrement « *Daniel le prophète* », par M. Gaussen. Cet ouvrage, bien que renfermant de graves erreurs relativement au sacrifice de Christ et au sujet de la mort et de la résurrection, etc., etc., est cependant très-remarquable quant à la partie de la politique de la prophétie de Daniel, qui est mise en parallèle avec l'histoire.

Tout homme attentif et apte à en juger sera certainement frappé de la justesse avec laquelle cette prophétie de Daniel, en cours d'exécution depuis plus de 2400 ans, précise cependant, bien des siècles à l'avance, jusqu'aux moindres circonstances des événements essentiellement politiques qui se sont accomplis et s'accomplissent encore de nos jours.

Quant aux prophéties du Nouveau Testament, bien que nous ayons déjà cité celles de Pierre, et surtout celle de

(1) Dan., II.



Paul relativement à l'homme de péché, le fils de la perdition, nous demanderons à tout lecteur sérieux s'il ne fallait pas que Paul fût véritablement inspiré de l'esprit de Dieu pour déclarer qu'après dix-huit siècles, que parmi ceux mêmes qui se glorifient d'être chrétiens *par excellence*, il y en aurait « qui, s'attachant à des esprits séducteurs et à des « doctrines de démons, ne se marieraient point et s'abstien- « draient d'aliments que Dieu a créés pour être pris avec « actions de grâces par ceux qui *sont fidèles* et qui ont « connu *la vérité* (1). » Quand cependant ce même Paul enseignait expressément que « le mariage devait être hono- « rable parmi *tous* et le lit sans souillure (2); que le surveil- « lant (ou évêque) fût *mari* d'une *seule femme*, *dirigeant* « bien sa *propre maison*, tenant ses enfants dans la soumis- « sion avec une entière gravité (3); » quand il disait « de « manger *de tout* ce qui se vend au marché, sans s'en en- « quérir pour raison de conscience, car c'est au Seigneur « qu'est la terre et tout ce qu'elle contient (4). »

Ces témoignages, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, suffisent certainement pour nous pénétrer de la divine autorité des Écritures, qui nous déclarent formellement que l'Éternel a dit à Moïse : « Monte vers moi sur la montagne, « pour que je te donne *les tables de pierre* et *la loi* et les « *ordonnances* que j'ai écrites pour instruire le peuple (5). « Et lorsqu'il eut achevé de parler à Moïse sur la montagne, « il lui donna les deux tables de pierre écrites avec le doigt « de Dieu (6). Et Moïse descendit de la montagne ayant les « deux tables de pierre en ses mains, tables écrites des deux « côtés. Et elles étaient l'ouvrage de Dieu (7). »

Ce livre enfin déclare que Moïse était le plus grand pro—

(1) I Tim., IV, 1-3. — (2) Héb., XIII, 4. — (3) I Tim., III, 1-6; Tite, I, 4-9. — (4) I Cor., X, 25, 26. — (5) Exo., XXIV, 12. — (6) Exo., XXXI, 18. (7) Exo., XXXII, 15, 16.

phète d'Israël (1), dont nous voyons aussi l'Éternel rendre témoignage quand il dit à Aaron et à Marie : « Écoutez mes « paroles ! S'il y a un prophète parmi vous, je me manifeste « à lui par mes visions, et je lui parle en songe. Mais je « n'agis pas ainsi avec mon serviteur Moïse : c'est bouche à « bouche que je lui parle. Pourquoi donc n'avez-vous pas « craint de parler contre mon serviteur Moïse (2) ? »

Quoique toutes ces preuves ne soient encore qu'une bien faible partie des témoignages en faveur de la divinité des tables de pierre et de la loi de Moïse, nous croyons cependant inutile d'en augmenter le nombre, car ils nous paraissent suffisants pour comprendre que si M. Renan vient audacieusement prétendre, par quelques lignes émanant purement et simplement de son cerveau vaporeux, « que cette « loi, très-anciennement écrite sur des tables de pierre, rap- « portée par les Juifs à leur grand libérateur Moïse, était « l'œuvre d'hommes pénétrés d'un haut idéal de la vie pré- « sente, et croyant avoir trouvé les meilleurs moyens pour « le réaliser, » il faut qu'il soit privé de tout jugement (pour ne pas dire plus); car enfin, pour établir ce sophisme, il ne nous fournit aucune preuve, bien qu'il nous ait déclaré à la quatrième page de son introduction « qu'un système continu « de notes met le lecteur à même de *vérifier d'après les* « *sources toutes* les *propositions du texte*. Dans ces notes, on « s'est borné strictement à l'indication des passages *origi-* « *naux sur lesquels chaque assertion* ou *chaque conjecture* « *s'appuie*. »

Est-ce que, par hasard, « *dénier la divinité de la loi de Moïse*, » ce n'est pas une assertion assez grave pour qu'on ne soit pas en droit de vouloir la vérifier dans sa source ? Ou bien M. Renan se croit-il plus savant et mieux inspiré que tous les auteurs qui ont écrit les divers livres des Écritures ?

(1) Deut., XXXIV, 10. — (2) Nom., XII, 8.

Il serait donc plus sage que Daniel, qu'aucun secret ne lui serait caché (1) !

Quoi ! cette loi qui pendant tant de siècles a fait l'union et la force du peuple juif, dont l'avantage est grand sur tous les autres peuples, dit l'apôtre Paul, « surtout en ce que les ora- « cles de Dieu leur ont été confiés (2), à qui appartiennent « *l'adoption*, et *la gloire*, et *les alliances*, et *l'établissement* « de *la loi*, et *le culte*, et *les promesses ;* de qui sont les pères, « et desquels, pour ce qui regarde la chair, est le Christ, qui « est sur toutes choses, Dieu béni pour les siècles. Amen (3), » M. Renan ne s'en préoccupe même pas un instant ; tous ces témoignages ne sont rien pour lui ; avec quelques traits de plume il change tout : c'est une erreur de supposer que Dieu ait donné cette loi à Moïse, « elle était *très-anciennement* « *écrite* par *des hommes* pénétrés *d'un haut idéal* de *la vie* « *présente,* » etc., etc. Est-ce bien ainsi qu'on traite un sujet aussi grave qu'accuse le titre qu'il ose donner à un livre composé d'assertions plus fantasques les unes que les autres ? Et cependant, ô honte du siècle actuel ! ce livre est accueilli et lu avec approbation par de nombreux lecteurs, parmi lesquels plus d'un, à notre connaissance, a la prétention d'être sérieux, de s'être attentivement occupé de questions religieuses, jusqu'à même avoir lu les Écritures. D'autres, il est vrai, jettent le cri d'alarme et demandent à ce que l'autorité défende ce livre, en prétendant qu'il est dangereux pour la société ; mais, en vérité, nous ne voyons de danger dans ce livre que pour M. Renan seul, car nous osons espérer qu'il finira par devenir un monument de confusion pour celui qui a conçu la fâcheuse idée de l'écrire ; car, après l'avoir vu traiter avec une légèreté incroyable un sujet aussi grave que celui que nous venons d'examiner, nous allons le voir tomber dans une véri-

(1) Hez., XXVIII, 3. — (2) Rom., III, 1, 2. — (3) Rom., IX, 1-5.

table niaiserie, qui sans nul doute exposerait un jeune écolier aux railleries de tous ses camarades de classe.

M. Renan nous informe (1) que « Jésus apprit à lire et à « écrire sans doute selon la méthode de l'Orient, consistant « à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète en « cadence avec ses petits camarades, jusqu'à ce qu'il le sache « par cœur. Il est douteux pourtant qu'il comprit bien les « écrits hébreux dans leur langue originale. »

Cependant, s'il n'eût bien compris les écrits hébreux, comment aurait-il pu, « à l'âge de douze ans, être trouvé « par ses parents dans le temple, assis au milieu des doc- « teurs, les écoutant et les interrogeant, que ceux qui l'en- « tendaient étaient ravis d'admiration, à cause de son intel- « ligence et de ses réponses (2) ? »

Mais ce qu'il y a de bizarre dans ce que nous dit M. Renan, c'est qu'il s'appuie sur le passage de l'histoire de la femme surprise en adultère (3), où Jésus, interrogé par les scribes et les pharisiens, écrivait du doigt sur la terre.

Est-ce là une preuve du genre d'instruction qu'aurait reçue le Seigneur dans son enfance ? Est-ce que l'homme le mieux instruit ne peut pas, soit pour réprimer une profonde douleur ou une juste indignation comme pouvait en éprouver le Seigneur de se voir entouré et pressé par cette foule envieuse et méchante, qu'il savait n'être là que pour chercher à le trouver en défaut par sa réponse ; ou enfin, est-ce que plongé dans une profonde réflexion, on ne peut machinalement écrire ou tracer une figure du doigt sur la terre, sans pour cela être accusé de n'avoir reçu qu'une médiocre instruction dans son enfance ?

Est-ce bien là une réflexion digne d'un auteur qui nous informe (4) si pathétiquement « qu'il se propose, s'il a assez

(1) Page 30. — (2) Luc., II, 41-52. — (3) Jean, VIII, 3-11. — (4) Introd., pages III-V.

« de vie et de force pour remplir un plan aussi vaste, de faire « suivre « la Vie de Jésus » de trois autres volumes qui con- « tiendront l'histoire complète du christianisme? »

Continuons, en attendant, à examiner celui qui heureusement a pu paraître.

Constamment sous l'impression de sa fièvre mentale lorsqu'il s'agit de la puissance divine du Seigneur, M. Renan imagine le stratagème de nous persuader que si le Seigneur, avec cinq pains et deux poissons, a nourri et rassasié plus de cinq mille personnes dans un désert (1), c'était « grâce à une « extrême frugalité, dont la troupe sainte vécut, et l'on crut « naturellement voir en cela un miracle (2). »

En vérité, M. Renan, par ses judicieuses réflexions, finira par nous transporter dans une atmosphère à faire briser tout baromètre. Comment! la frugalité de la troupe *sainte* (qui en général était composée d'incrédules, comme nous le voyons dans Jean, VI. 26-66), alla jusqu'à être rassasiée par cinq pains et deux poissons, dont, chose plus extraordinaire encore, on emporta *douze paniers pleins* des morceaux qui restaient (3)!

Que répondre à une puissance aussi prodigieuse de *la force actuelle* de M. Renan? Car non-seulement avec des incrédules il fait des saints, mais encore il permet *sans que ce soit un miracle*, qu'après avoir rassasié une foule de plus de cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons, on puisse encore emporter douze paniers pleins des morceaux qui restaient; ce qui, nous devons le supposer, devait former un volume plus grand que les cinq pains et les deux poissons réunis.

L'observation la plus raisonnable à faire à de semblables arguments ne peut être qu'un silence absolu.

(1) Matth., XIV, 15 et suiv.; Marc, VI, 35; Luc, IX, 11; Jean, VI, 2. — (2) Pages 198, 199. — (3) Matth., XIV, 20; Marc, VI, 43; Luc, IX, 17; Jean, VI, 13.

Passons donc à une ingénuité d'un autre genre, pour faire remarquer aux lecteurs de M. Renan combien il est logique dans le choix des arguments sur lesquels il appuie ses assertions.

Ne voulant pas fatiguer le lecteur, nous lui laissons le soin d'apprécier à son gré ou à la juste valeur toutes les argumentations *au moins insensées* dont se sert M. Renan depuis la 359e page jusqu'à la 363e, jusqu'à dire que « la foi ne se « fait aucun scrupule d'invoquer de *mauvais arguments* pour « sa thèse, quand les bons ne réussissent pas; » tout cela pour nier que le Seigneur ait ressuscité Lazare; et nous lui ferons remarquer seulement le couronnement de ce nouveau tour de force de M. Renan, quand il dit, à la fin de la 363e page : « Ce qu'il y a de *certain,* c'est que dès lors un « conseil fut assemblé par les chefs des prêtres; » et comme preuve, il cite Jean, XI, 47 et suivants.

Voilà certes une manière de procéder qui ne s'est jamais vue jusqu'à présent.

Comment! M. Renan remplit cinq pages d'un volume pour démontrer que tout ce qui est contenu jusqu'au verset 47 dans le onzième chapitre de l'Évangile, c'est-à-dire toute l'histoire de la résurrection de Lazare, ne sont que « des « erreurs, bien plus, de mauvais arguments, des moyens « dont ceux qui les emploient voient bien la faiblesse. L'état « de leur conscience était celui des stigmatisées, des con- « vulsionnaires, des possédées de couvent, entraînées par « l'influence du monde où elles vivent et par leur propre « croyance à des actes feints (1). »

Mais, ô merveille miraculeuse ! à partir du 47e verset de ce même chapitre, vraisemblablement écrit par le même auteur, tout change, l'erreur devient une vérité, si éclatante même que M. Renan l'invoque pour baser son assertion et

(1) Page 362.

s'écrier : « *Ce qu'il y a de certain !* » écoutons-le bien, « ce « qu'il y a de certain, c'est que dès lors un conseil fut as- « semblé, » etc., etc.

Après une inconséquence aussi manifeste, on est plus en droit *de dire* de M. Renan, mieux que Festus à l'égard de Paul, que son grand savoir le met hors de sens ; ou bien il faut qu'il suppose le public pour lequel il a écrit son livre dépourvu de tout jugement et entièrement privé de la connaissance des Écritures ; car il faut encore que nous sachions que M. Renan se croit sans doute logicien par excellence, puisqu'il dit (1) qu'en général, « Jésus se tirait d'embarras avec beau- « coup de finesse, quoique son argumentation, jugée d'après « les règles de la logique *aristotélicienne*, fût très-faible. » Ceci nous donnerait à supposer que les argumentations de M. Renan seraient établies d'après la logique aristotélicienne, et que c'est sans doute pour cela qu'elles sont si bizarres.

Mais laissons là l'ironie, aussi légitime qu'elle soit, et essayons de démontrer qu'avec un jugement bien plus simple et surtout plus humble, mais par cela même plus logique que celui de M. Renan, on comprend facilement que ce n'est nullement parce que « les fondateurs du christia- « nisme (les apôtres) vivaient dans un état de « *poétique* « *ignorance,* » *au moins* aussi complet que *sainte Claire et* « *les* TRES SOCII (comparaison ridicule), qu'ils trouvaient « *tout simple* que leur maître eût des *entrevues* avec Moïse et « Elie, qu'il *commandât* aux *éléments*, qu'il *guérît* les *ma-* « *lades* (2) ; » mais bien parce qu'ils croyaient qu'il était le Messie annoncé par les prophètes (3) ; et, « bien qu'ils con- « nussent parfaitement la faiblesse de l'esprit humain, » ils ne cherchèrent nullement à gagner la cause du Christ par de *mauvaises raisons* (4). Aussi n'ont-ils pas hésité à introduire dans les Évangiles bon nombre de miracles, sans tenir

(1) Page 345. — (2) Page 258. — (3) Jean, I, 41. — (4) Page 258.

compte que « l'énumération aurait pu être fatigante pour « M. Renan, qui trouve même que les passages de Luc, VIII, « 45, 46; Jean, XI, 33–38, sont des traits sentant la jon-« glerie (1). »

Quant à nous, nous trouvons très-naturel « que tous les « miracles que Jésus a accomplis aient été des miracles de « guérison », bien que M. Renan s'en étonne, parce que, dit-il, « Jésus n'avait aucune idée d'une science médicale « rationnelle (2). »

Mais laissons-le à son gré étendre toutes les réflexions extraordinaires qu'il fait à ce sujet jusqu'à la 269e page, et faisons remarquer seulement que ce qu'il appelle « *une « bizarrerie* en apparence inexplicable (3), » parce que le Seigneur ne voulait pas donner de publicité aux miracles qu'il faisait, en défendant même aux démons de le proclamer fils de Dieu, était nécessaire, comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs, parce qu'il ne fallait pas qu'il fût *officiellement* reconnu comme le Christ; car il n'eût pas été crucifié, et alors n'eût pu accomplir l'œuvre pour laquelle il était venu dans le monde, et aucun homme n'eût été sauvé.

Maintenant, si les miracles ne consistèrent qu'en actes de guérison, c'était conformément à l'esprit des Écritures (4); ensuite nous devons y remarquer l'immense différence qui existe entre ceux du Seigneur, de ses apôtres et de ses prophètes avec « ceux de mensonge de l'homme de péché, du fils de la perdition (5) », consistant à faire pleurer des statues, à faire suer du sang à des tableaux, etc., etc.

Les miracles des premiers étaient si authentiques que les adversaires les plus acharnés du Seigneur et de ses apôtres dirent en *plein conseil :* « Que ferons-nous à ces gens-ci? « car il est connu de tous les habitants de Jérusslem qu'un

(1) Page 259. — (2) Page 260. — (3) Page 264. — (4) Esaïe, LIII, 4. — (5) II Thess., II, 1-12.

« miracle manifeste a été fait par eux, et nous ne pouvons le « nier (1). »

Quant à ce que M. Renan appelle « *naïve* » remarque d'un de ses biographes (2), » parce que Marc dit « que Jésus « ne put faire dans sa patrie que peu de miracles, à cause « de leur incrédulité (3), » il nous semble au contraire très-naturel que pour obtenir une faveur extraordinaire, comme celle d'être guéri dans un instant d'une maladie ou d'une infirmité dont on se trouve affligé, il faut au moins y croire, sans que ce soit trop demander de nous. C'est sans doute la puissance divine seule qui nous guérit, mais Dieu veut néanmoins que nous agissions de cette manière pour témoigner de notre confiance et en même temps de notre humilité, de notre soumission, de notre foi enfin (4). Si Naaman, le Syrien lépreux, par exemple, après s'être mis en colère lorsque Élie lui dit de se plonger sept fois dans le Jourdain pour être purifié de sa lèpre (5), n'eût changé de sentiment et que, s'humiliant, il ne fût allé se plonger sept fois dans le Jourdain, comme Élie le lui avait dit, aurait-il été guéri de sa lèpre? Sans doute que non.

Si l'aveugle-né à qui le Seigneur, après lui avoir mis de la boue sur les yeux, dit : « Va, lave-toi au réservoir de Siloë; « et, y étant allé, s'en retourna voyant (6), » n'avait eu foi dans la parole du Seigneur, aurait-il été guéri de son infirmité?

Certes, pas plus que Naaman, s'il eût persisté dans son incrédulité primitive.

Le Seigneur ne dit-il pas formellement au père qui le priait de guérir son enfant, s'il lui était possible (ce qui exprimait un doute) : « Si tu peux croire, tout est possible « pour celui qui croit. Et le père lui répond avec larmes :

(1) Act., IV, 16. — (2) Page 134. — (3) Marc, VI, 5, 6. — (4) Act., XIV, 9. — (5) II Rois, V, 1-19. — (6) Jean, IX, 1-34.

« Je crois, Seigneur! subviens à mon incrédulité! Et aus-
« sitôt le Seigneur guérit son fils (1). »

Voilà donc la raison pour laquelle il ne sera donné aux incrédules d'autres miracles que celui de Jonas le prophète, que nous avons expliqué.

D'ailleurs, pour mieux nous faire comprendre, nous supposerons un puissant monarque, philanthrope par excellence, qui, généreux envers les coupables, compatissant envers les malheureux, formerait le dessein de créer un nouveau genre d'asile, et chargerait son fils d'aller, très-modestement vêtu, dans les quartiers les plus populeux de sa capitale, pour engager les coupables, les indigents et les affligés à entrer dans le vaste établissement qu'il aurait fait construire et disposé de manière à ce qu'un grand nombre puissent y passer la vie dans une haute aisance, exempts de tous soucis pour l'avenir, sous la seule condition de vivre en parfaite harmonie les uns avec les autres, de s'aimer comme des frères et de ne suivre d'autres lois que celle de son fils, seul directeur de cet établissement. Mais le plus grand nombre de ceux à qui le fils de ce monarque s'adresserait, occupés à satisfaire les désirs de la chair, n'écouteraient même pas ses propositions; d'autres, se croyant plus nobles et plus sages, l'écouteraient avec distraction pendant un instant, mais, préoccupés du spectacle ainsi que des jouissances du monde, et ayant le jugement rétréci et faussé par les sophismes des livres philosophiques qu'ils ont lus, et ne pouvant comprendre un langage aussi simple que vrai et logique, le quitteraient aussitôt, en lui disant : « Nous ne pouvons croire ce que vous dites, car si le monarque était réellement votre père, compatissant et généreux comme vous le prétendez, il n'aurait pas besoin de vous envoyer nous prier d'entrer dans son établissement merveilleux, car, étant le souverain, il for-

(1) Marc, IX, 14-27.

cerait tous les malheureux à y entrer. D'autres enfin, plus savants et toujours avides de savoir davantage, excepté « *la seule chose nécessaire* (1) », se mettraient en chemin avec lui, l'interrogeraient, l'écouteraient, mais, regorgeant de vanité et d'orgueil et ne pouvant croire (surtout en voyant un homme aussi simple et aussi modeste) à tant de bonté, de générosité et de clémence, ne se contenteraient pas de le quitter en lui disant qu'ils ne peuvent croire à ce qu'il leur dit, mais ils appelleraient les passants et leur diraient : « Voyez, voici un personnage qui veut se faire passer pour un prince, qui veut faire grâce à tous les coupables, enrichir les malheureux, et qui, sans connaître la médecine, prétend guérir tous les genres de maladies, jusqu'à même ressusciter des morts ! »

Que dirait donc M. Renan de ces différentes personnes? Ne dirait-il pas qu'elles auraient perdu le sens, ou au moins qu'elles seraient privées de tout jugement logique, de vouloir juger et blâmer avant d'avoir sérieusement examiné?

C'est cependant ainsi qu'agissent M. Renan et les personnes qui, sans s'être donné la peine de lire sérieusement les Écritures, prétendent qu'elles n'y peuvent croire, et, poussant l'inconséquence encore plus loin, disent que plus elles lisent, plus elles les trouvent contradictoires. Est-ce là de la logique?

Rappelons-nous la parabole du semeur : « La semence est la parole de Dieu (le Christ ou les Écritures), mais elle ne fructifie que chez ceux qui l'entendent (ou la lisent) avec un cœur *honnête* et *bon*, et la *retiennent* (2).

Il faut donc que nous sachions que lorsque nous lisons les Écritures, c'est Christ, ou mieux Dieu lui-même qui nous parle; elles valent donc bien la peine que nous nous humiliions pour les écouter et les méditer attentivement avec le désir sincère d'en pénétrer le sens.

(1) Luc, x, 42. — (2) Luc, VIII, 9-15.

Or, « Dieu annonce dans ou par sa Parole, sa sagesse en « mystère, qu'avant les siècles il détermina d'avance pour « la gloire de ses apôtres. Et ces choses qui ne sont jamais « montées au cœur de l'homme, Dieu les a préparées pour « ceux qui l'aiment. Mais ces choses ne sont pas annoncées « avec des paroles qu'enseigne la sagesse humaine, mais « avec celles qu'enseigne l'Esprit saint, appropriant les « choses spirituelles à ceux qui ont l'Esprit. Mais l'homme « naturel (ou animal), c'est-à-dire n'ayant pas l'esprit de « Dieu, ne comprend pas ces choses, qui lui paraissent « même une folie, et il ne peut les comprendre parce que « c'est spirituellement qu'on en juge (1). »

M. Renan donc, au lieu de méditer attentivement, avec un sentiment de profonde humilité, un livre qui déclare avec autorité des principes si élevés, s'imaginant que tout ce qu'il n'y comprend pas doit être ou apocryphe ou illogique, ou invraisemblable, ou fabuleux, etc., etc., se met à écrire, sous le glorieux titre de « *Vie de Jésus* », un volume composé d'assertions plus bizarres les unes que les autres. Agir ainsi, c'est prouver peu de raison de la part de l'auteur et bien peu de jugement de la part des lecteurs qui l'approuvent.

Moins savant et ainsi peut-être plus humble et plus modeste, M. Renan aurait sans doute remarqué l'observation de Paul, quand il dit : « Si je ne connais la force ou le sens « du mot ou de la langue, je serai barbare pour celui qui « parle, et celui qui parle sera barbare pour moi (2). » Et au lieu d'écrire tant de paradoxes au sujet du baptême (3), il aurait plutôt consulté le dictionnaire et aurait reconnu que le vrai sens de baptême ou de baptiser (βαπτιςμὸς, βαπτιζειν), c'est d'être plongé, submergé, soit dans l'eau pour être *lavé*, purifié; soit dans la teinture, pour être converti en une autre

(1) I Cor., II, 1-16. — (2) I Cor., XIV, 11. — (3) P. 104, 201, 204, 225.

couleur; ce qui nous fait comprendre que Jean prêchait le baptême de repentance ou plutôt de conversion (1), et non de « *pénitence* », comme le prétend M. Renan (2).

Plus sérieux et plus attentif dans son examen, M. Renan aurait encore pu remarquer qu'il n'est pas dit que Jean exigeait de ceux qui venaient à lui pour être baptisés, des fruits ou œuvres convenables à la *pénitence,* mais bien à la *repentance* (μετανοιας) (3), ce qui est bien différent; car repentance indique le regret d'avoir mal fait; conversion, le changement de mal en bien; mais la pénitence accuse une œuvre suffisante que l'on pourrait avoir faite pour effacer la faute commise, ce qui serait un blasphème par rapport au sacrifice de Christ, qui seul a pu satisfaire la justice divine et ainsi effacer les péchés de ceux qui y croient. Aussi défions-nous tous les savants ou docteurs de ce monde de trouver une seule fois le mot « *pénitence* » dans toute l'Écriture. En effet, comment pourrions-nous, pauvres vermisseaux, incapables d'accomplir le commandement « *d'aimer notre prochain comme nous-mêmes* », avoir l'orgueilleuse prétention de faire des œuvres supplémentaires pour compenser la plus minime de nos fautes qui surpassent notre tête (4)?

Comprenons donc mieux que M. Renan ce que signifie la doctrine non-seulement du baptême de Jean, mais aussi celui de Christ, sans quoi il est impossible de le connaître, attendu que la doctrine non pas du baptême, mais bien *des baptêmes,* forme une partie du commencement de la connaissance en Christ (5), quoique M. Renan prétende que le baptême n'avait pour le Seigneur qu'une importance secondaire (6).

Lorsque Jean dit : « Moi, je vous baptise d'eau pour la « *conversion;* mais celui qui vient après moi est plus puis-« sant que moi, et je ne suis pas digne de lui porter sa

(1) Act., XIII, 24.—(2) Pag. 202.—(3) Luc, III, 8.—(4) Ps., XXXVIII, 5. — (5) Héb., VI, 1-3. — (6) P. 225.

« chaussure ; celui-là vous baptisera d'Esprit saint et de « feu (1), » cela signifie que, de même qu'un corps souillé se trouve par un bain converti en un corps propre, ou qu'une étoffe grise par exemple, plongée dans une teinture écarlate, se trouve convertie en rouge, ainsi aussi ceux qui d'un cœur droit et sincère allaient vers Jean pour réclamer son baptême, s'ils étaient orgueilleux, devenaient humbles ; s'ils étaient enclins à la colère, ils devenaient doux ; s'ils étaient paresseux ou menteurs, ils devenaient actifs et haïssant le mensonge, etc., etc. — En étant ainsi sincèrement convertis, en *aimant la justice* et en *haïssant l'iniquité* (2), ce n'est qu'alors « qu'ils pouvaient connaître le Christ Jésus et croire « en lui (3) ; et alors aussi seulement être *baptisés au nom* du « *Seigneur* et être *lavés* de *leurs péchés* (4). »

Sans cela, de nos jours, aussi bien que du temps des apôtres, il est impossible de reconnaître le seul et vrai Christ et de croire en lui, parce que ce n'est que dans ce baptême « que l'on devient une même plante avec le Christ, tant en « sa mort qu'en sa résurrection (5). » Toutefois, n'oublions pas de faire remarquer que l'acte physique du baptême de Jean, aussi bien que celui du Christ, n'est qu'un symbole dont il faut connaître l'esprit, car, dit l'apôtre Pierre en parlant du baptême : « Je dis le baptême, non le dépouillement « de la saleté de la chair, mais l'interrogation d'une bonne « conscience au sujet de Dieu (6) ! » C'est-à-dire : ce n'est pas seulement notre corps qui doit être plongé ou submergé dans l'eau, mais c'est notre *vie* ou *âme* qui doit être d'abord plongée dans la repentance pour la conversion en la foi en Christ, et ensuite être plongée ou baptisée dans la justice du Christ pour être lavée de ses péchés.

Voilà le sens du baptême selon les Écritures, et il est

(1) Matth., III, 11. — (2) Ps., XLV, 8. — (3) Act., XIX, 1-5. — (4) Act., XXII, 16. — (5) Rom., VI, 3-11. — (6) I Pier., III, 21-22.

certain que si M. Renan avait reçu ce baptême, son livre sur la vie de Jésus eût été aussi sublime et vrai que maintenant il est absurde et rempli de paradoxes ; car que signifie encore le chapitre fabuleux qu'il écrit sur la mort du Seigneur et auquel il donne le titre impossible de : *Jésus au tombeau* (1)?

Nous ne parlerons pas de ses idées fantastiques, jusqu'à dire en parlant de Marie de Magdala, au sujet de la résurrection du Seigneur : « Pouvoir divin de l'amour! monuments « sacrés où la *passion* d'une *hallucinée* donne au monde un « *Dieu ressuscité* (2)! »

Il serait certes difficile d'être plus absurde. Où donc M. Renan a-t-il vu que l'Écriture fasse mourir et ressusciter le Seigneur en sa divinité?

Ayant déjà démontré que l'Écriture déclare formellement que le Christ fut mis à mort « *selon*, ou *en la chair* » (3), nous nous abstiendrons d'y revenir; toutefois nous ferons remarquer que vouloir rendre divine la *nature humaine* du Seigneur, c'est un principe *antichrétien* manifeste ; et de prétendre humaniser sa divinité, c'est un *blasphème!*

Il serait trop long, et cela deviendrait même fatigant, s'il fallait redresser et éclaircir toutes les erreurs et les assertions fantastiques qui sont contenues dans ces deux chapitres de M. Renan ; nous nous bornerons donc simplement à affirmer, sans craindre d'être convaincu d'erreur, que Jésus, pas plus *qu'aucun homme*, si l'on excepte quelques trop malheureux cas de léthargie, n'a jamais été au tombeau.

L'Écriture, pour nous prémunir contre une aussi grave erreur, a eu soin de dire : « Et étant entrées, elles ne trou- « vèrent point *le corps* du Seigneur Jésus (4); » et encore : « Là où le *corps* du Seigneur avait été couché... (5). »

Nous avons déjà dit que *l'homme* est composé de trois

(1) P. 427. — (2) P. 434. — (3) I Pier., III, 18. — (4) Luc, XXIV, 3. — (5) Jean, XX, 12.

principes ou êtres différents et bien distincts les uns des autres, qui sont : *un corps*, *une âme* et *un Esprit* (1); pour mieux le faire comprendre aux plus simples mêmes, nous allons essayer de le démontrer par un exemple physique et tout matériel.

Figurons-nous une locomotive ou toute autre machine à vapeur, parfaitement exécutée quant au mécanisme, dont la chaudière soit pourvue d'eau et le foyer embrasé. Ne restera-t-elle pas complétement immobile jusqu'à ce qu'il se soit produit assez de vapeur pour lui faire opérer un mouvement? C'est donc cette substance, provenant de l'eau par le moyen du feu, que l'on doit avec justice considérer comme l'âme ou la vie de toute machine à vapeur, car autrement elle reste inanimée ou morte. Ainsi en est-il, nous déclare l'Écriture, à l'égard du corps de l'homme et de tout corps d'animal, chez qui cette âme ou vie est dans le sang (2).

En effet, le corps le plus puissant et le mieux organisé cesse forcément de vivre aussitôt que la circulation du sang est interrompue, ou encore lorsque, soit par une rupture ou un engorgement de quelque organe, la circulation du sang s'affaiblit dans un ou quelques membres du corps, où alors la vie s'affaiblira dans les mêmes proportions, et ce membre sera privé de tout sentiment, jusqu'à même devenir sec.

Remarquons toutefois qu'un corps, aussi bien constitué et plein de vie qu'il soit, n'est cependant encore qu'un corps animal, n'agissant que pour satisfaire les désirs de la chair, selon les instincts de sa nature et sans discernement, en cela semblable à une machine à vapeur qui, n'étant pas dirigée par un mécanicien ou un conducteur intelligent, ne peut fonctionner que selon la nature de sa construction, incapable de s'avancer ou de s'arrêter à propos, et ne pouvant rendre d'utiles services qu'autant qu'elle est dirigée par un conduc-

(1) I Thess., v, 23. — (2) Gen., IX, 4; Lévitique, XVII, 11.

teur capable et intelligent. Or, s'il est indispensable, pour qu'une machine puisse rendre d'utiles services, qu'elle soit bien dirigée, il en est de même du corps de l'homme, qu'anime son âme et qui se distingue de l'animal par l'esprit qui le conduit; par cet esprit que Dieu, après avoir créé Adam, lui souffla dans les narines, ce qui le créa en âme vivante (1). Si donc l'esprit qui le conduit est de Dieu, alors l'homme est bon, intelligent, aimant la justice et la vérité, haïssant le mensonge et l'iniquité, et ainsi il est fils ou enfant de Dieu; mais si, comme Adam, il se laisse séduire par l'esprit de Satan et désobéit au commandement de Dieu, il s'éloigne ainsi de Dieu et devient esclave, fils ou enfant du diable (2); et alors il aime la malice, la fraude, le mensonge, l'hypocrisie, la médisance, la colère, l'orgueil, la paresse et tout autre sentiment de corruption (3).

Aussi faible que soit notre intelligence et aussi restreint que puisse être notre jugement, nous comprendrons néanmoins que ce n'est ni le corps ni même la vie ou l'âme qui constitue l'homme, mais bien l'esprit seul qui dirige et qui gouverne ce corps aussi longtemps qu'il vit par le moyen de son âme.

En effet, lorsqu'un chef d'usine ou de gare d'un chemin de fer veut faire fonctionner une machine, ce n'est ni à la vapeur ni encore moins à la machine qu'il donne ses instructions, mais bien au conducteur chargé de la diriger. Ainsi en est-il de nous : tout ce que l'Écriture dit, elle l'adresse non pas à l'âme ni au corps de l'homme, mais bien à l'esprit seul qui le gouverne et qui seul aussi est responsable de toutes les actions qu'il commet. Nous pouvons donc affirmer avec toute assurance que le Seigneur Jésus ni aucun homme n'a jamais été enfermé dans un tombeau, et ce n'a pu être que le corps mort ou cadavre; de sorte qu'en ceci encore M. Renan

(1) Gen., II, 7. — (2) Jean, VIII, 44. — (3) Col., II, 5-8; I Pier., II, 1-3.

fait preuve d'une ignorance complète à l'égard de la nature humaine.

Si donc Dieu, par le moyen de sa parole, nous a permis de le démontrer à quelques-uns de nos lecteurs sérieux et attentifs, nous essayerons à nous convaincre qu'étant tous, de notre nature, descendants d'Adam, qui par sa désobéissance à Dieu s'est constitué esclave ou serviteur de Satan en se laissant séduire par son mensonge (1), nous sommes tous également les serviteurs de Satan, ainsi que le déclare l'Écriture (2), et nous n'agissons que sous l'impulsion de son esprit; et c'est cet Esprit, comme nous l'avons déjà dit, et non notre corps, qui doit être baptisé ou plongé par Jean dans la *repentance* pour la *conversion*, afin qu'ainsi plongé dans le baptême en Christ, cet esprit de Satan soit converti ou changé par l'Esprit de Christ ou de Dieu. C'est là la vraie doctrine ou le vrai principe des baptêmes selon les Écritures, et tant que l'homme ne les a pas reçus, il ne peut connaître ni Christ ni Dieu.

Nous ne devons donc plus être surpris qu'en général tous ceux qui se glorifient d'être chrétiens n'aient pas plus de rapport avec ceux qui du temps des apôtres pouvaient réclamer ce beau nom (3); et que le prétendu baptême que l'on administre à des êtres ignorant même leur existence ne ressemble aucunement à celui que les apôtres faisaient subir à ceux qui se convertissaient au Seigneur (4). Si nous sommes réellement convaincus de la vérité de ces deux principes, savoir : 1° que l'homme, de sa nature, est un être tout spirituel, habitant dans un corps animal et n'agissant que pour faire la volonté de Satan (5);

2° Que c'est cet Esprit qui doit être baptisé en Christ pour pouvoir connaître Dieu et recevoir son Esprit afin de se

(1) Gen., III, 4-5. — (2) Eph., II, 1-3. — (3) Jacq., II, 7. — (4) Act., VIII, 36-39; XVI, 29-34. — (5) II Tim., II, 26.

présenter « lui-même à Dieu comme étant vivant d'entre « les morts, et ses membres (le corps avec son âme) comme « instruments de justice (1); » essayons avec la plus grande humilité à pénétrer la nature du Seigneur Jésus-Christ; mais un sujet aussi profond est difficile à résumer, surtout pour nous qui ne savons pas écrire. Nous prions donc le lecteur de vouloir bien nous prêter toute son attention.

Lorsque l'Éternel, par son prophète Ésaïe, annonça à la maison de David, pour la rassurer contre ses ennemis, « qu'une vierge serait enceinte et enfanterait un fils, » il ajouta que son nom serait « *Emmanuel* », c'est-à-dire : Dieu avec nous (2)... ce que confirme Matthieu (3). Or, pour que Dieu fût avec l'homme au moyen d'un fils *né d'une Vierge*, il fallait nécessairement que ce fils fût formé de deux natures différentes et distinctes l'une de l'autre, c'est-à-dire : *divine* et *humaine*.

L'Écriture nous dit à cet égard : « Le premier Adam fut « fait *en âme vivante;* le dernier Adam en esprit donnant la « vie; le premier homme, qui est poussière, vient de la « terre; le second homme, qui est le Seigneur, vient du « ciel (4). »

Voilà qui doit nous convaincre de la nature *divine* du Christ descendu du ciel, et de la nature humaine de Jésus, né d'une vierge sur la terre, ainsi qu'il est encore écrit : « Lorsque fut arrivé l'accomplissement du temps, Dieu « nous envoya son fils, né d'une femme, né sous la loi, « pour que nous reçussions l'adoption (5). » Ce qui nous démontre que Jésus, né lui-même d'une femme et assujetti à la loi, n'aurait pu par sa simple puissance humaine racheter, de manière à ce qu'ils puissent devenir enfants de Dieu, ceux qui étaient coupables à l'égard de cette loi. C'est pour-

(1) Rom., VI, 12-14. — (2) Esaïe, VII, 14. — (3) Matth., I, 18-23. — (4) I Cor., XV, 45-47. — (5) Gal., IV, 4, 5.

quoi l'Écriture, dit en parlant de Jésus : « Qu'est-ce que « l'homme, que tu te souviennes de lui? ou que le fils de « l'homme, que tu veilles sur lui ? Tu l'as fait pour peu de « temps inférieur aux anges, (mais ensuite) couronné de « gloire et d'honneur et établi sur l'œuvre de tes mains ; tu « as mis toutes choses sous ses pieds (1) ! » Et encore : « Je « contemplais le Seigneur devant moi continuellement, « parce qu'il est à ma droite, afin que je ne sois point « ébranlé (2). »

Or, nous savons qu'Adam, quoique formé de terre, fut cependant par le souffle de Dieu créé en âme vivante ; mais, par sa désobéissance à Dieu, en se laissant séduire par Satan (3), il convertit la vie de son âme en mort éternelle, et qu'alors Dieu avertit Satan qu'il mettrait de l'inimitié entre sa semence (les incrédules) et celle de la femme (le Seigneur Jésus) ; elle t'écrasera la tête (au jour du jugement), et toi tu lui blesseras le talon (4) (en persécutant l'Église qui est son corps ou talon resté sur la terre).

C'est donc cette sentence qui s'accomplit lorsque le Seigneur Jésus fut engendré, par l'esprit ou la puissance de Dieu, dans le sein d'une vierge et sans la semence de l'homme ; afin qu'il fût créé ou formé au moyen de la semence de la femme seule, comme l'Éternel l'avait annoncé.

Or ce Jésus, fils de Dieu, qui fut tenté en toutes choses à notre ressemblance, mais sans péché (5), car dans sa bouche il ne se trouva point de fraude (6), afin d'accomplir tout ce qui est juste, « alla vers Jean pour se faire baptiser par lui. « Après avoir été baptisé et en remontant de l'eau, les « cieux s'ouvrirent et l'Esprit de Dieu descendit et vint sur « lui, et une voix des cieux qui disait : Celui-ci est mon fils

(1) Ps., VIII, 5-7 ; Héb., II, 6-9. (2) Ps., XVI, 8-11 ; Act, II, 25-29. — (3) Apo., XII, 9. — (4) Gen., III, 14, 15. — (5) Héb., IV, 15. — (6) Esaïe, LIII, 9.

« bien-aimé en qui j'ai mis ma bienveillance. Alors emmené « par l'Esprit dans le désert, il fut exposé aux plus sédui- « santes tentations de Satan, mais il resta toujours victo- « rieux, proclamant qu'il est écrit : Tu adoreras le Seigneur « ton Dieu, et tu rendras culte à lui seul (1). » Ce n'est qu'alors que Jésus, né de femme, devint Jésus le Christ ou le Seigneur Jésus-Christ, parce que dès ce moment « toute « la plénitude de la divinité habita corporellement en lui (2), « car ce n'est pas par une certaine mesure que Dieu lui « accorda son Esprit (3). »

Si Dieu nous a permis de comprendre ce principe que nous révèlent les Écritures, et qu'ainsi nous comprenions que le Seigneur était *Dieu* quant à l'Esprit, et *homme* quant à l'âme, nous comprendrons alors son langage et nous saurons facilement distinguer sa divinité de son humanité.

Ainsi, par exemple, quand il dit : « Voici, l'heure est « proche et le fils de l'homme est livré entre les mains des « pécheurs. Levez-vous, allons; voici, celui qui me livre est « proche (4). » Il est évident pour nous que c'est l'esprit divin de Christ qui déclare d'avance ce que les hommes feront souffrir sous peu à sa personne humaine.

Lorsqu'il dit : « Renversez ce temple, et en trois jours je « le relèverai (5), » c'est le Christ ou Dieu qui parle du corps animé de l'âme, savoir de Jésus, en qui Christ qui parlait habitait.

Lorsqu'il dit « que le fils de l'homme n'a pas où reposer sa « tête (6), » c'est de Jésus qu'il parle; mais quand il dit : « Moi « et le Père sommes un (7), » c'est le Christ qui parle ; ce que nous devons comprendre par le passage où les Juifs, l'entourant, lui dirent : « Si tu es le Christ, dis-le-nous ouvertement.

(1) Matth., III, 13-17 ; IV, 1-11. — (2) Col., II, 9. — (3) Jean, III, 34. (4) Matth., XXVI, 45, 46. — (5) Jean, II, 19. — (6) Matth., VIII, 20. — (7) Jean, X, 30.

« Et Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez « pas ; ce sont les œuvres que je fais au nom de mon père « qui rendent témoignage de moi, mais vous ne croyez pas, « car vous n'êtes pas de mes brebis. Comme je vous l'ai dit, « mes brebis *entendent* ma voix (comprennent mon langage) « et je les connais, et elles me suivent ; et je leur donne « la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les « ravira de ma main ; mon père, qui me les a données, est « plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main « de mon père. — Vous dites : Tu blasphèmes, à moi que « le père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce « que j'ai dit : Je suis le fils de Dieu ! Si je ne fais pas les « œuvres de mon père, ne me croyez point ; mais si je les « fais, et que vous ne me croyiez pas, croyez les œuvres, « afin que vous *connaissiez* et que vous croyiez que le Père « est en moi et moi en lui (1). »

Lorsqu'il dit : « Je suis le bon berger, le bon berger « laisse sa vie pour les brebis (2), » nous devons également comprendre que c'est Jésus qui parle, parce que le Christ ou Dieu qui *est la vie* ne peut *mourir ;* mais quand il dit à Philippe : « Qui m'a vu a vu le Père ; et comment dis-tu : « Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le « Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous « dis, je ne les dis point de par moi-même, mais le Père « qui demeure en moi, c'est celui qui fait les œuvres (3). » Nous devons comprendre que ce n'est pas Jésus, mais bien Christ qui dit : *Qui m'a vu a vu le Père*, car Dieu, qui est esprit, ne peut ressembler à aucun homme, pas même à Jésus. Le sens ne peut donc être autre qu'ainsi : Celui qui voit en moi la puissance divine venue de Dieu connaît ou voit (par son esprit) Dieu ou mon père.

Mais où il faut un jugement plus pénétrant et « l'expé-

(1) Jean, x, 24-38. — (2) Jean, x, 11. — (3) Jean, xiv, 8-10.

« rience de la parole de la justice (1) », c'est pour comprendre le sens du passage de Jean, quand il dit : « Je suis « le pain vivant qui est descendu du ciel; si quelqu'un « mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que « je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie « du monde. — Si vous ne mangez la chair du fils de « l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en « vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang « a la vie éternelle, et je le relèverai au dernier jour; car « ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang « est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair « et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même « que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis à « cause du Père; ainsi, celui qui me mange vivra aussi à « cause de moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel; il « n'en est pas comme de vos pères, qui mangèrent la manne « et qui moururent; celui qui mange ce pain vivra éternel- « lement (2). »

Certes il faut une attention bien recueillie et un jugement bien délicat pour ne pas confondre ici la nature divine du Seigneur avec sa nature humaine.

Quand il dit : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel, » il parle évidemment de sa divinité, par la raison toute simple que sa personne humaine fut engendrée ou créée *sur la terre* par la vierge Marie; mais quand il dit: « et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde », il parle certainement de sa personne humaine (c'est-à-dire de la vie ou âme de sa chair, qui mourut dans l'enfer, et non de la chair morte qui a été couchée dans le tombeau); par la simple raison encore que le Christ qui est la vie du monde ou Dieu lui-même ne peut mourir. Mais quand ensuite il dit : « Si vous ne mangez la

(1) Héb., v, 12-14. — (2) Jean, vi, 49-59.

chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point *la vie en vous-mêmes,* » il parle certainement alors de sa personne divine descendue du ciel, dont il faut manger la chair et boire le sang pour avoir la vie; c'est-à-dire, qu'il faut concevoir par notre Esprit ou notre entendement, qu'il est bien descendu du ciel pour habiter dans un corps semblable au nôtre, afin de nous parler bouche à bouche pour annoncer le royaume de Dieu, et révéler tous les mystères de son conseil déterminé, avant même qu'il eût créé le monde; et cela, parce qu'il n'a jamais pu entrer dans sa pensée de vouloir donner son corps de chair à manger aux hommes, ce qui est d'autant plus évident, qu'il dit lui-même : « C'est l'Esprit qui « fait vivre, *la chair ne sert de rien;* les paroles que je vous « dis sont esprit et sont vie (1). » Celui donc qui mange de ce pain descendu du ciel, c'est-à-dire, celui qui comprend le vrai sens des paroles du Christ et qui observe ses commandements, celui-là a la vie éternelle.

Essayons encore à démontrer comment ce pain ou Christ descendu du ciel donne sa chair pour *la vie du monde.*

L'Éternel dit, après avoir créé Adam : « Il n'est pas bon « que l'homme soit seul; il fit donc Adam s'endormir d'un « profond sommeil et forma la femme d'une de ses côtes, et « la conduisit à Adam, qui dit alors : Celle-ci est de ma « chair et de mes os, on l'appellera Hommesse, car elle a « été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera « son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les « deux ne seront qu'une seule chair (2). » Or, le Seigneur Jésus, né d'une femme, né sous la loi (3), n'ayant jamais péché et ayant ainsi *conservé* ou plutôt s'étant *approprié* sa vie (la justice de la loi disant que l'homme qui pratiquera ces choses vivra par elles) (4), était en droit de la conserver

(1) Jean, VI, 63. — (2) Gen., II, 18-25. — (3) Gal., IV, 4. — (4) Rom., X, 5.

ou d'en disposer à son gré, mais par amour pour l'humanité et pour faire la volonté de son père (1), « il fut obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (2). » Aussi un si grand amour et une obéissance aussi parfaite ne pouvaient rester sans récompense; c'est pourquoi « Dieu son Père lui donna tous les hommes qui gardent sa parole (3). »

C'étaient donc tous les péchés « de tous ceux que Dieu « avait préconnus et déterminé d'avance qu'ils seraient « conformes à l'image de son Fils, qui est le premier-né « parmi tous ceux qui sont comptés pour ses frères (4) », que Christ porta en son corps sur le bois (5); et là « qu'il « fut fait malédiction pour eux (6), car celui qui n'a pas « connu le péché, il l'a fait être péché pour eux, afin qu'eux « devinssent justice de Dieu en lui (7). »

Or, il était impossible que Christ, ainsi livré à la mort, pût y rester sous la puissance, car Dieu eût été injuste à son égard; aussi, après avoir laissé souffrir (pour les péchés de son peuple) (8) son âme pendant trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (l'enfer), les douleurs, angoisses ou tourments de la mort, comme Jonas dans le ventre du poisson, ou « comme abîmé dans un bourbier fangeux (9) », Dieu fit remonter (ressusciter) son âme juste, en pardonnant tous les péchés qu'il avait portés sur la croix, et le « *détermina ainsi* fils de Dieu en puissance, et le fit asseoir « à la droite de sa magnificence dans les lieux hauts (10). »

Voilà donc la justice au moyen de laquelle Dieu pardonna, effaça tous les péchés de ceux qu'il a préconnus et prédestinés (11) avant même qu'ils fussent nés (12).

Pour nous faire comprendre l'union parfaite et indisso-

(1) Héb., x, 1-10. — (2) Phil., ii, 5-11. — (3) Jean, xvii, 6-19. — (4) Rom., viii, 27-29. — (5) I Pier., ii, 24. — (6) Gal., iii, 13, 14. — (7) II Cor., v, 21. — (8) Esaïe, liii, 8. — (9) Ps., xl, 3. — (10) Rom., i, 4; Héb., i, 1-5. — (11) Rom., viii, 27-29. — (12) Rom., ix, 10-13.

luble qui existe entre le fils de Dieu et ceux qu'il a rachetés par le sacrifice de sa vie et que Dieu lui a donnés pour butin (1) ou héritage (2), l'Écriture déclare que « Christ « est la tête, le chef du corps, de l'assemblée (l'Église), « lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les « morts (3), et tous ceux qu'il a rachetés sont les membres « de son corps, étant de sa chair et de ses os. »

C'est pour cela que l'homme « quittera son père et sa « mère, et s'unira étroitement à sa femme; et les deux de- « viendront une seule chair, » est-il dit encore ici comme à l'égard d'Adam et Ève. Mais « ce mystère-là, dit Paul, est « grand; or, je parle par rapport à Christ et par rapport à « l'assemblée (4). »

C'est donc *ainsi* que « Christ est *la fin de la loi*, pour *la* « *justice* de tout *croyant* (5). Et, comme dans Adam tous « meurent (par la désobéissance), de même aussi dans le « Christ tous (les croyants) seront rendus vivants (par la « justice) (6). »

Voilà donc en quoi consiste le mystère du royaume de Dieu, que le Christ (Verbe) est venu se révéler aux hommes; non-seulement pendant le temps qu'il s'était fait homme, mais encore aujourd'hui et jusqu'à la fin du monde, car « le ciel et « la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas (7). » Mais « ces choses sont cachées aux *sages* et aux *intelligents* (8) » (selon le monde) comme MM. Renan, d'Eicthal et tant d'autres qu'ils citent pour établir leurs paradoxes. A ceux qui, comme Nicomède, bien que comprenant que pour faire les œuvres de puissance que le Seigneur faisait il fallait que Dieu fût avec lui (9), ne vont cependant vers lui que de nuit, c'est-à-dire avec hésitation et timidement, parce qu'ils

(1) Esaïe, LIII, 12. — (2) Héb., I, 2; Rom., VIII, 17. — (3) Col., I, 18. — (4) Eph., V, 25-33. — (5) Rom., X, 4. — (6) I Cor., XV, 22. — (7) Matth., XXIV, 35. — (8) Matth., XI, 25. — (9) Jean, III, 1-11.

ne comprennent pas non plus comment ces choses peuvent sé faire (1); mais ceux qui, comme de petits enfants, vont à Jésus avec un cœur droit et plein de confiance, à ceux-là le Seigneur leur ouvre le cœur (2) et leur révèle ces choses (3); puis il les envoie à Pierre, à qui il a donné les clefs du royaume des cieux (4) (qui consistent dans la conversion et le baptême en Christ) (5); et Pierre, le premier qui prêcha l'Évangile et convertit près de trois mille âmes en une seule fois (6), leur dit alors : « Convertissez-vous, et que chacun « de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission « des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit (7). » Alors, pour eux, le royaume de Dieu « est semblable à un « grain de sénevé qu'ils prennent et sèment dans leur champ « (c'est-à-dire dans leur cœur), où il fructifie jusqu'à devenir « un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent et font « leurs nids dans ses branches (8) »; c'est-à-dire qu'alors « *ils croissent* dans la connaissance de Dieu, en toute sa- « gesse, afin de marcher d'une manière digne du Seigneur, « pour lui plaire en tout et porter du fruit en toute bonne « œuvre, étant fortifiés en toute puissance selon la force de « sa gloire, pour toute espèce de patience et de longanimité « avec joie (9). » D'abord, pour être sauvés de la génération perverse (10), ils se retirent du monde, non pas en leur corps, pour le reléguer, comme les moines ou les anachorètes, dans un monastère, ainsi que le prétend M. d'Eichthal; mais ils se retirent en leur âme et en leur esprit, « afin de ne « plus marcher selon la chair, mais selon l'esprit (11), pour « faire luire leur lumière devant les hommes, afin qu'en « voyant leurs bonnes œuvres, ils glorifient leur Père qui « est dans les cieux (12); ils haïssent le mensonge et toute

(1) Jean, III, 9.—(2) Act., XVI, 14.—(3) Matth., XI, 25. — (4) Matth., XVI, 19. — (5) Héb., VI, 1, 2. — (6) Act., II, 41. — (7) Act., II, 38. — (8) Matth., XIII, 31, 32. — (9) Col., I, 9-12.—(10) Act., II, 40. — (11) Rom., VIII, 1. — (12) Matth., V, 16.

« hypocrisie d'une parfaite haine, sachant que l'Éternel « connaît les pensées des hommes (1); ils fuient surtout « l'idolâtrie pour ne pas provoquer le Seigneur à jalousie (2), « car alors ils connaissent réellement Dieu, parce qu'ils ont « reconnu dans le sacrifice du Seigneur Jésus la sainteté de « la justice et l'incomparable bonté de l'amour du Père et « l'immense obéissance de son Fils. » Ils savent alors que « le Fils les a réellement rendus libres (3) pour ne plus « rester sous un même joug avec *les infidèles*, car la justice « ne peut participer avec l'iniquité, ni la lumière avoir de « communication avec les ténèbres, et il ne peut y avoir « d'accord entre Christ et Bélial, et le fidèle avoir de part « avec l'infidèle, car le temple de Dieu n'a de convenance « avec les idoles. Or, ils savent alors qu'ils sont le temple « du Dieu vivant, selon que Dieu a dit : J'habiterai parmi « eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et ils seront « mon peuple. C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux et « vous séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui « est impur, et je vous recevrai. Et je vous serai pour père, « et vous vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur « tout-puissant (4). »

Après un tel avertissement, suivi d'aussi glorieuses promesses, nous comprenons facilement que toute âme « vraiment engendrée d'en haut et née d'eau et d'esprit (5) » (baptisée en Christ) se gardera bien de fréquenter une assemblée ou une église qui se dise chrétienne et qui cependant reconnaisse d'autres pasteurs que le Christ, car il dit expressément à ses disciples : « Mais vous, qu'on ne vous appelle pas « rabbi (docteur), car un seul est votre directeur, c'est le « Christ; et quant à vous *tous,* vous êtes frères. Et n'appelez « personne sur la terre votre père, car un seul est votre

(1) Ps., XCIV, 11. — (2) I Cor., X, 14-24. — (3) Jean, VIII, 36. — (4) II Cor., VI, 14-18. — (5) Jean, III, 3-6.

« Père : celui qui est dans les cieux. Et qu'on ne vous « appelle pas non plus directeurs, car un seul est votre « directeur, c'est le Christ; mais le plus grand d'entre « vous sera votre serviteur (1). »

Il est évident qu'un principe d'union et d'égalité aussi parfait doit nous convaincre d'abord que toute assemblée ou Église qui reconnaît un directeur autre que le Christ, ne peut être l'Église de Christ, et que l'accord et l'amour exemplaires qui régnaient dans les assemblées du temps des apôtres en étaient une conséquence toute naturelle.

Que peut donc signifier que M. Renan, dans son pédantisme superbe, prétende que « ces maximes, bonnes pour « un pays où la vie se nourrit d'air et de jour, ce *commu-« nisme* délicat d'une troupe d'enfants de Dieu, vivant en « confiance sur le sein de leur père, pouvaient convenir à « une *secte naïve*, persuadée à chaque instant que son « *utopie* allait se réaliser. Mais il est clair qu'elles ne pou-« vaient rallier l'ensemble de la société. Jésus comprit bien « vite, en effet, que le monde officiel de son temps ne se « prêterait nullement à son royaume. Il en prit donc son « parti avec une hardiesse extrême. Laissant là tout ce « monde au cœur sec et aux étroits préjugés, il se tourna « vers les simples. Une vaste substitution de race aura lieu. « Le royaume de Dieu est fait : 1° pour les enfants et pour « ceux qui leur ressemblent; 2° pour les rebutés de ce « monde, victimes de la morgue sociale, qui repousse « l'homme bon mais humble; 3° pour les hérétiques et « schismatiques, publicains, samaritains, païens de Tyr et « de Sidon. Enfin, le pur *ébionisme*, c'est-à-dire la doctrine « que les pauvres seuls seront sauvés, que le règne des « pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus (2). »

Comment, le Seigneur comprit bien vite que le monde

(1) Matth., XXIII, 8-11. — (2) Pag. 178-179.

officiel de *son temps* ne se prêterait nullement à son royaume, et il se tourna vers les simples!

Quand donc s'était-il adressé à cette société ou monde officiel, pour avoir besoin de prendre son parti avec une *hardiesse extrême*, pour *se tourner* vers les faibles?

N'a-t-il pas dit expressément que « le Fils de l'homme est venu sauver ce « *qui est perdu* (1)? » Il est donc évident qu'il n'avait pas plus à s'occuper de l'ensemble de la société du temps de sa chair, que de nos jours, jusqu'à l'avénement de son règne.

Si donc M. Renan connaissait le langage du Christ ou des Écritures, il n'aurait pas émis des pensées si bizarres, jusqu'à dire « que le royaume de Dieu est pour les *héré-* « *tiques* et *schismatiques*, publicains, samaritains, païens de « Tyr et de Sidon, et enfin, que les pauvres seuls seraient sau- « vés, etc., etc. »; et il aurait mieux compris et apprécié le sens des paraboles de Matthieu et de Luc (2), et enfin aurait su que l'Écriture ne s'adresse jamais à la chair et n'en parle jamais.

Il ne faut donc jamais s'imaginer que le royaume de Dieu soit pour les enfants selon la chair, mais bien pour l'âme des hommes qui, dirigés par l'esprit de Dieu, se reconnaissent réellement ignorants comme de petits enfants à l'égard des mystères du royaume de Dieu; ou méprisables aux yeux de Dieu, comme l'est un publicain aux yeux du grand monde; ou idolâtres comme l'étaient les païens aux yeux des pharisiens, etc., etc.; car être pauvre selon le monde ne donne aucun droit au royaume de Dieu, le seul droit n'existant que par une parfaite humilité, une entière abnégation de soi-même, pour ne mettre toute sa confiance que dans une foi sincère, dans la mort et la résurrection de la vie

(1) Matth., XVIII, 11. — (2) Matth., XXII, 2 et suiv.; Luc, XIV, 16 et suiv.; Matth., VIII, 2-12; *id.*, XXI, 33 et suiv., Luc, VI, 24, 25.

(ou âme) du Seigneur Jésus, (non du tombeau, mais de l'enfer).

Le pauvre propre pour le royaume de Dieu, c'est donc l'homme qui, quoique instruit et même savant selon le monde, reconnaît dans sa conscience toute la pauvreté de son savoir, comparativement « à la *surabondante* richesse « de la grâce de Dieu, par sa bonté envers lui, en Jésus-« Christ. » Car il comprend que c'est « par grâce qu'il est « sauvé, par le moyen de la foi, et que cela ne vient pas de « lui, mais que c'est le don de Dieu; et cela ne vient pas « des œuvres, afin que personne ne se glorifie (1). »

Or ces pauvres et ces ignorants comprennent parfaitement « que le *communisme délicat* des enfants de Dieu » ne convient pas seulement « à une secte naïve, persuadée à chaque instant que son utopie va se réaliser (2) », comme le prétend M. Renan, mais encore qu'il ne peut en être autrement au sein d'une société unie par des liens de famille, au point de figurer un seul corps, dont chaque personne forme un membre, et le Seigneur lui-même la tête et le chef (3).

Il résulte donc encore ici une inconcevable inconséquence dans la manière d'agir de M. Renan, quand il dit que « ces « maximes, bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air « et de jour, ce communisme délicat ou utopie ne pouvait « convenir qu'à une secte naïve, mais ne pouvait rallier l'en-« semble la société, et que Jésus l'ayant compris, en prit son « parti avec une hardiesse extrême, et se tourna vers les « simples; et la doctrine que les pauvres *seuls* seront sauvés, « que le règne des pauvres va venir, fut sa doctrine. »

M. Renan ne nous démontre-t-il pas par tout cela que « la doctrine, ainsi que le royaume de Jésus, serait « *une* « *utopie*? »

Mais jusqu'à ce qu'il puisse se justifier de cette abomina-

(1) Eph., II, 7-10. — (2) Page 178. — (3) Eph., v, 30.

tion, nous dirons avec justice que son christianisme est une utopie, car il nous dit que « la conversion du paganisme a « eu besoin de près de mille ans pour se faire. La religion « nouvelle avait mis elle-même au moins trois cents ans à « se former. Mais l'origine de la révolution dont il s'agit « est un fait qui eut lieu sous les règnes d'Auguste et de « Tibère. Alors vécut une personne supérieure qui, par « son initiative hardie et par l'amour qu'elle sut inspirer, « créa l'objet et posa le point de départ de la loi future de « l'humanité.

« L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut reli- « gieux, c'est-à-dire qu'il vit dans la nature quelque « chose au delà de la réalité, et pour lui quelque chose « au delà de la mort (1). »

Quel étrange dédale! Comment, la religion nouvelle, soit le principe de la doctrine de Christ, le christianisme enfin, a mis au moins *trois cents ans* à se former! Mais alors il est certain que ce ne serait plus la religion de Christ, mais plutôt celle des hommes. Or, nous avons déjà fait remarquer que Paul déclare formellement que « le Christ, « étant monté au ciel, avait donné des dons aux hommes, « et établi les uns envoyés; d'autres, prophètes; d'autres, « messagers de la bonne nouvelle; d'autres, bergers et « docteurs, pour la restauration des saints, pour l'œuvre du « ministère, pour l'édification du corps du Christ (l'Église), « *jusqu'à ce que tous*, ils se soient *rencontrés* dans *l'unité* de « *la foi* et de la *connaissance* du fils de Dieu, dans l'homme « parfait, dans la mesure de la stature de la *plénitude du* « *Christ*, afin qu'ils ne soient plus de petits enfants, *flottants* « et *portés çà et là* par tout vent de *doctrine*, par la *trom-* « *perie des hommes*, par leur adresse à engager *artificieuse-* « *ment* dans *l'erreur*, et que, disant la *vérité* dans *l'amour*,

(1) Pag. 1, 2.

« ils *crussent* à *tous égards* en celui qui est *la tête, le Christ,*
« duquel tout le corps bien *coordonné* et *étroitement uni,*
« par le moyen de *toutes les jointures* de *communication,*
« opère l'accroissement *du corps,* avec une force *propor-*
« *tionnée* à *chaque* partie, pour qu'il soit lui-même édifié
« dans l'amour (1). »

Il est donc évident que cette *rencontre* dans *l'unité* de *la foi* et de la connaissance du fils de Dieu, dans *l'homme parfait,* fut accomplie par l'évangile de Jean, *dernier livre* écrit par les apôtres vers l'an 95, et qu'alors aussi la religion de Christ était formée, et non trois cents ans après; car tout ce qu'on y a changé, soit en ajoutant, soit en supprimant après la clôture des Écritures, ne vient pas des apôtres, mais des hommes. Or, de deux choses l'une : ou la religion formée par les apôtres est de Christ, et alors l'homme n'a le droit d'y apporter le moindre changement; ou bien elle est des hommes, et naturellement elle ne serait pas plus formée, même de nos jours, qu'elle ne pouvait l'être au troisième ou au quatrième siècle. Le célèbre dogme de l'Immaculée conception en est la preuve la plus évidente pour le catholicisme, et le schisme qui en ce moment même forme deux camps bien distincts parmi les théologiens protestants le démontre pour le protestantisme..

D'ailleurs, que signifient tous ces dogmes opposés les uns aux autres, et dont tous ceux qui s'y soumettent se disent cependant chrétiens?

Christ peut-il donc être divisé? Impossible. Car l'apôtre Paul déclarait déjà aux Corinthiens nouvellement convertis que « de se dire soit de Paul, soit de Pierre, soit d'Appollos, « c'était une preuve qu'ils étaient encore charnels, igno-« rant que le Christ ne peut être divisé (2). » A bien plus forte raison donc ceux qui se disent : catholiques, protes-

(1) Eph., IV, 7-16. — (2) I Cor., I, 10-17; III, 1-8.

tants orthodoxes, libres ou évangéliques, etc., etc., sont-ils encore plus charnels; car Pierre, Paul et Appollos étaient disciples de Christ, tandis que tous ces divers docteurs, de qui sont-ils disciples?

Sans doute, ils se disent également les disciples de Christ; mais les fils de Scéva, Juif, principal sacrificateur, « voulurent aussi invoquer le nom de Jésus sur ceux qui « avaient des esprits méchants, en disant : Nous vous adju- « rons par ce *Jésus* que *Paul prêche*. Mais l'esprit méchant « leur dit : Je connais Jésus et je sais qui est Paul; mais « vous, qui êtes-vous? Et l'homme en qui était l'es- « prit méchant, s'étant jeté sur eux et s'en étant rendu « maître, usa d'une telle force contre eux, qu'ils s'enfuirent « de cette maison-là nus et blessés (1). » Ce qui nous démontre qu'il ne suffit pas de se dire disciples de Christ ou même d'invoquer son nom, mais qu'il faut avant tout le connaître.

Voilà donc aussi l'énigme qui nous explique : 1° pourquoi, depuis tant de siècles, des millions d'âmes qui se disent chrétiens, au lieu de se protéger mutuellement, de se secourir et de s'aimer comme des frères, s'égorgent de même que Caïn égorgea son frère, soit nation contre nation, soit individuellement, semblablement aux animaux féroces; à quoi il faudrait ajouter « les adultères, les fornications, les « impudicités, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les « animosités, les disputes, les divisions (2), » etc., qui règnent même au sein des familles qui pourtant se glorifient encore du beau nom de « *chrétien* ».

2° Pourquoi M. Renan raconte des choses si étranges. Car, que dire en effet du sens qu'il exprime par cette phrase : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux,

(1) Act., XIX, 13-20. — (2) Gal., V, 16-26.

« c'est-à-dire qu'il vit dans la nature quelque chose au « delà de la mort (1). »

M. Renan prétendrait-il donc qu'il y eut un temps où l'homme se confondait avec l'animal? Nous serions alors curieux d'en connaître l'époque; ou s'imagine-t-il, par hasard, que c'est par le moyen de la civilisation que l'homme l'emporte sur l'animal? Dans ce cas, l'erreur serait grande, car nous pourrions citer plusieurs exemples où la civilisation a rendu l'homme bien plus cruel que l'animal féroce: en effet, celui-ci ne déchire et ne dévore que pour satisfaire l'instinct sauvage de sa nature, tandis que l'homme civilisé, pour satisfaire une jouissance qu'on ne saurait qualifier, a inventé des systèmes atroces pour faire souffrir, soit son semblable, soit des animaux. Sans parler des tortures de l'Inquisition, établie sous le prétexte infâme de rendre service à Dieu, il existe encore de nos jours, dans certains pays, des tournois où l'homme lutte à mort, soit avec son semblable, soit avec des animaux; dans d'autres contrées, c'est à la boxe, où le plus fort ne lâche son adversaire que lorsqu'il lui a broyé chair et os, à moins que, ce qui arrive souvent, tous deux ne s'écrasent mutuellement, etc. Et tout cela cependant se fait à la grande satisfaction d'un public civilisé. Il nous semble donc inadmissible que ce soit par la civilisation que l'homme se distingue de l'animal.

Acceptons donc plutôt avec confiance la révélation des Écritures, et comprenons que l'homme, *sitôt créé*, se distingua de l'animal par la vie de son âme, par l'esprit que Dieu lui communiqua et au moyen duquel (s'il le conserve) il s'élève infiniment au-dessus de l'animal; mais si, comme le fit Adam, il l'échange contre l'esprit de Satan, alors il s'abaisse au-dessous de l'animal, ne se plaisant que dans le mal, selon l'esprit qui le dirige.

(1) Page 2.

L'expression de M. Renan : « dès qu'il se distingua de « l'animal, » n'a donc aucun sens ; mais ce qu'il y a de plus bizarre encore dans cette phrase, c'est : « dès lors « l'homme fut *religieux* et vit *pour lui* quelque chose *au delà* « de la *mort.* » Il est certain qu'en émettant ici le principe que l'homme, *dès* qu'il se distingua de l'animal, vit quelque chose au delà de la mort, il faut que M. Renan admette la résurrection de l'homme ; et comment alors se fait-il qu'au sujet de la résurrection de Christ, il s'écrie de son ton emphatique habituel : « Pouvoir divin de l'amour ! mo- « ments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au « monde un Dieu ressuscité (1). »

Il n'est guère possible d'être plus inconséquent que l'est M. Renan, car presque tout ce qu'il édifie d'une main, il le renverse de l'autre, ainsi que nous le voyons encore quand il dit, en parlant de Jésus : « Ses exquises moqueries, ses « malignes provocations frappaient toujours au cœur. Stig- « mates éternels, elles sont restées figées dans la plaie. « Cette tunique de Nessus du ridicule que le Juif fils des « pharisiens traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit « siècles, c'est Jésus qui l'a tissée avec un artifice divin. « Chefs-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits « en ligne de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux « dévot. Traits incomparables, traits dignes d'un fils de « Dieu ! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Mo- « lière ne font qu'effleurer la peau ; celui-ci porte jusqu'au « fond des os le feu et la rage (2). »

Après cette pompeuse tirade en faveur de Jésus, il vient, quelques pages plus loin, nous apprendre que « quand le « simple veut raisonner, il est toujours un peu sophiste ; « c'est pourquoi l'argumentation de Jésus, jugée d'après les « règles de la logique aristotélicienne, est très-faible (3). »

(1) Page 434. — (2) Page 334. — (3) Page 345.

Comment! on peut être moqueur exquis, provocateur malin, au point que ses traits soient incomparables, dignes d'un fils de Dieu, tout en étant très-faible logicien! En vérité, M. Renan est étonnant lorsqu'il raisonne; car il nous semble qu'aucun genre d'assertion n'exige une logique plus saine et plus érudite qu'une « *moquerie exquise* », qu'une « *maligne provocation* ». Aussi sommes-nous convaincu que tout lecteur sérieux conviendra avec nous que M. Renan, voulant s'élever à la hauteur de biographe de Jésus, n'a pu arriver qu'à celle de romancier médiocre; car, pour trouver une conclusion à ses phraséologies incohérentes, il s'est vu dans l'obligation d'avoir recours à un subterfuge, et de dire: « La « vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier « soupir. Son corps avait-il été enlevé, ou bien l'en- « thousiasme, toujours crédule, fit-il éclore après coup « l'ensemble de récits par lesquels on chercha à établir la « foi à la résurrection? C'est ce que, faute de documents « contradictoires, nous ignorerons à jamais (1). »

Singulier biographe, il ignorera à jamais ce qu'est devenu le corps de celui dont il a la prétention d'écrire la vie!

Après un tel aveu, concluons avec l'affirmation la plus positive, que la *Vie de Jésus* de M. Renan est un véritable dédale de péroraisons, un imbroglio de sophismes extraordinaires, que vient couronner un non-sens d'un pédantisme inouï! Écoutons : « De même que plusieurs de ses grands « côtés sont perdus pour nous par la faute de ses disciples, « il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été « dissimulées (2). » De sorte que, pour M. Renan, les apôtres du Seigneur n'ont pas su assez nous démontrer et nous faire connaître toutes ses perfections, tout en nous le montrant trop parfait!

Voilà certainement un raisonnement qui fera époque, car

(1) Page 433. — (2) Page 458.

nous ne pensons pas que jusqu'ici il ait encore été émis; de plus, l'apôtre Paul, qui plus encore que tous les autres « a usé et offert sa vie pour annoncer la bonne nouvelle de « la richesse inscrutable du Christ (1) », ne saurait atteindre à la hauteur du génie de M. Renan.

Il nous semble encore, dans notre simplicité, que l'on pourrait être plus logique et un peu plus modeste; mais rien ne doit nous surprendre d'un génie aussi extraordinaire que celui de M. Renan, qui vient de découvrir une vérité plus vraie que la nue vérité. « Les détails des textes des Évangiles, « dit-il, ne sont pas vrais à la lettre, mais ils sont vrais « d'une vérité supérieure; ils sont plus vrais que la nue « vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive « et parlante, élevée à la hauteur d'une idée (2). »

De sorte que, quoique la nue vérité n'admette pas d'autre principe que un et un font deux, il en résulterait cependant une tout autre valeur, en la rendant expressive et parlante, élevée à la hauteur d'une idée.

Avec un semblable principe, il n'est plus de raisonnement possible; toutefois nous laisserons encore le lecteur apprécier lui-même cette dernière assertion, et, pour conclure, nous essayerons de démontrer, si Dieu le permet, que la résurrection du corps de Jésus est aussi naturelle en elle-même que facile à comprendre pour quiconque possède l'Esprit et connaît le sens des Écritures. Elle nous a déjà démontré plus haut que si l'âme d'Adam, de même que la nôtre, n'avait pas désobéi au commandement de Dieu, son corps, aussi bien que les nôtres, n'aurait pas été condamné à retourner en poudre par le moyen de la corruption.

C'était là, n'en doutons pas, la cause des larmes que versa Jésus lorsqu'il vit Lazare au tombeau (3) (séjour de la pu-

(1) Act., xx, 24-27; Eph., III, 8-12. — (2) Introd., page XLVIII. — (3) Jean, XI, 35.

tréfaction), et non à cause de sa mort, puisqu'il savait devoir le ressusciter.

Comme donc il était impossible que l'âme du Christ, qui n'avait jamais désobéi au commandement de Dieu (1), fût retenue par la mort (2) (dans l'enfer), aussitôt que les péchés qu'il avait portés en son corps sur le bois, et pour lesquels il s'était livré, furent pardonnés, son âme ressuscita, remonta de l'enfer et se réunit à son corps, le réveillant ainsi parce qu'il n'était pas resté assez longtemps au tombeau pour éprouver la corruption (3) ; et ainsi justifié du péché (4) au moyen de la résurrection, il monta et entra dans le ciel même (5), afin de paraître devant la face de Dieu pour ceux qu'il avait déchargés de leurs péchés. Ainsi, après avoir « offert un seul sacrifice pour les péchés, il s'est assis à la « droite de Dieu, attendant désormais que ses ennemis soient « mis pour marchepied de ses pieds (6). Car il faut que le « ciel le contienne jusqu'aux temps du rétablissement de « toutes les choses dont Dieu a parlé de tout temps par la « bouche de tous ses saints prophètes (7). »

Remarquons bien ces paroles de l'apôtre : « Il faut que le « ciel contienne le Seigneur jusqu'au rétablissement de « toutes les choses dont Dieu a parlé de tout temps par la « bouche de tous ses saints prophètes. »

Écoutons encore ce que disent Esaïe et Michée : « Or, il « arrivera, aux derniers jours, que la montagne de la maison « de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, et « élevée par-dessus les coteaux, et toutes les nations y abor« deront. Et plusieurs peuples iront et diront : Venez, et « montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu « de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous mar-

(1) II Cor., v, 21. — (2) Act., II, 24. — (3) Act., II, 29-32. — (4) Rom., VI, 7-11. — (5) Héb., IX, 23-28. — (6) Héb., X, 1-14. — (7) Act., III, 12-26.

« cherons dans ses sentiers, car la loi sortira de Sion, et la « parole de l'Éternel, de Jérusalem. Il exercera les jugements « parmi les nations, et il reprendra plusieurs peuples; ils « forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en « serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et « ils ne s'adonneront plus à la guerre. Maison de Jacob, ve« nez et marchons à la lumière de l'Éternel (1). »

« Il arrivera en ces jours-là, dit Zacharie, que dix hommes « de toutes les langues des nations saisiront le pan de la robe « d'un Juif, et diront : Nous irons avec vous, car nous avons « entendu que Dieu est avec vous (2). Alors il y aura un seul « troupeau, un seul berger (3). Et chacun n'enseignera plus « son prochain, ni son frère, en disant : Connaissez le « Seigneur ! parce que tous le connaîtront, depuis le plus « petit d'entre eux jusqu'au plus grand, parce qu'il sera « apaisé à l'égard de leurs injustices, et il ne se souviendra « plus de leurs péchés ni de leurs iniquités (4). »

Il est sans doute inutile de grossir le nombre de ces prophéties qui abondent dans l'Écriture; ces témoignages d'Esaïe de Michée, de Zacharie et de Jérémie, sont suffisants pour nous persuader que jamais encore l'humanité n'a joui d'un semblable bonheur de paix et de concorde; et, « comme « jamais une parole sortie de la bouche de l'Éternel ne re« tourne à lui sans effet, mais qu'elle produit toujours les « effets pour lesquels il l'avait envoyée (5), » nous devons attendre avec certitude l'accomplissement de ce temps bienheureux où ce ne sera plus le ciel qui contiendra le Seigneur, car alors il régnera aussi sur la terre, parce que son royaume y sera établi; non pas que nous devions nous imaginer, comme le font certaines personnes ignorantes qui pensent qu'il descendra en personne humaine sur la terre, comme

(1) Esaïe, II, 1-5; Michée, IV, 1-13. — (2) Zach., VIII, 11-23. — (3) Jean X, 16. — (4) Jér., XXXI, 31-34. — (5) Esaïe, LV, 11.

elles se persuadent qu'il est monté au ciel; car nous devons avoir assez de jugement pour comprendre qu'aucun corps physique ne peut s'élever au delà de l'atmosphère qui entoure le globe que nous habitons, et que lorsqu'il s'éloigne de la terre, étant attiré par le ciel céleste ou spirituel (1), il doit indubitablement aussi être en corps spirituel, comme Paul nous le révèle en disant : « Il y a un corps ayant l'âme, « et il y a un corps ayant l'esprit (2). »

Il faut aussi que nous sachions distinguer la nature divine du Seigneur dans le ciel de celle dans laquelle il se montra à ses disciples, disant : « Voyez mes mains et mes pieds, car « c'est moi-même; touchez-moi, et voyez, car un esprit n'a « ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai (3). »

Pour convaincre ses disciples qu'il était vraiment ressuscité, il fallait nécessairement qu'il se montrât à eux en sa personne humaine, en chair et en os, ce qu'il put faire, sa chair n'ayant pas senti la corruption; mais lorsqu'il fut enlevé d'avec eux dans le ciel (4), ce ne fut pas en son corps de chair, mais bien en son corps spirituel, car « la chair et le « sang, dit encore Paul, ne peuvent hériter du royaume de « Dieu (5). » Aussi faut-il bien nous garder de nous imaginer que ce soit avec les yeux de la chair que les disciples aient vu le Seigneur monter au ciel (car les yeux de la chair ne peuvent apercevoir aucun corps spirituel), mais bien au moyen de l'esprit de Dieu, par lequel Christ fut manifesté à ses disciples, ainsi que Pierre le déclare en disant : « Celui « qu'ils ont fait mourir en le suspendant au bois, Dieu l'a « ressuscité le troisième jour, et il l'a donné pour être ma- « nifesté, non à *tout le peuple*, mais *aux témoins désignés* de « Dieu; *à nous* qui *mangeâmes* et *bûmes* avec lui *après* sa « *résurrection d'entre les morts;* et il nous a commandé de

(1) II Cor , XII, 1-4. — (2) I Cor., XV, 44-49. — (3) Luc, XXIV, 39. — (4) Act., I, 11. — (5) I Cor., XV, 50.

« prêcher au peuple et *d'attester* que c'est *lui* que Dieu a *dé-*
« *terminé* pour *juge* des *vivants* et des *morts*. Tous les pro-
« phètes rendent de lui ce témoignage, que tout homme qui
« croit en lui reçoit rémission des péchés par son nom. »

Il faut donc que nous remarquions, lorsque les hommes en vêtement blanc (ou anges) dirent aux disciples : « Hommes « galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le « ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel « viendra de la même manière que vous l'avez contemplé al- « lant au ciel (1) ; » que ces mots : viendra de *la même manière* que vous l'avez *contemplé* allant au ciel, révèlent positivement que ce n'est pas physiquement que le Seigneur viendra régner sur la terre, mais bien en esprit, comme déjà il règne au milieu de tous ceux qui se réunissent en *son nom*, *en esprit* et *en vérité* (2) ! La seule différence est donc celle-ci : depuis que le Seigneur est monté au ciel, qui le contient à la droite de Dieu, il ne se trouve sur la terre que parmi « un « *très-petit nombre* d'âmes, *réservées* selon *l'élection de* « *grâce* (3) » ; mais lorsque toutes les choses que les prophètes ont annoncées seront rétablies, alors il viendra du ciel établir son règne sur la terre, et tous le connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Ce sera là son règne ou royaume, qui durera pendant les mille années que Satan, qui règne maintenant dans le monde, sera « lié dans l'abîme « (enfer), afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce « que les mille ans soient accomplis (4). »

Quoique M. Renan appelle ce principe fondamental de la doctrine du Christ (le règne de mille ans) « les utopies de « son temps et de sa race, et si quelques pauvres attardés « gardent encore, en pleine époque réfléchie, les espérances « des premiers disciples, ils deviennent des hérétiques

(1) Act., I, 11. — (2) Matth., XVIII, 20. — (3) Rom., XI, 1-5. — (4) Apo., XX, 3.

« (Ébionites, Millénaires) perdus dans les bas-fonds du « christianisme (1), » ce fantastique royaume du ciel, comme l'appelle encore M. Renan, ce royaume de Christ ou de Dieu sera cependant certainement établi sur la terre, et même avant peu d'années, et non « dans des millions de « siècles, comme il veut bien accorder le dernier terme du « progrès pour amener la conscience absolue de l'univers, et « dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu ; ajou« tant gracieusement qu'en cette hypothèse, Paul aurait en« core eu raison de dire : en un instant, en un clin d'œil (2) », ne se doutant pas le moindrement que l'époque dont Paul fait mention en s'exprimant ainsi avait rapport à la fin du monde, après les mille ans du règne de Christ, lorsque Dieu « re« muera non-seulement la terre, mais aussi le ciel (3). En « ce jour-là, les cieux enflammés seront dissous et les élé« ments embrasés se fondront (4). »

Or, comme alors il n'y aura plus de terre, et conséquemment plus de tombeaux pour réduire les corps en poudre, ce seront les corps de ceux qui vivront alors sur la terre qui seront changés, dit Paul, « en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette (5), » comme l'ont été ceux d'Hénoc, d'Élie et celui de Christ en montant au ciel. C'est alors aussi que viendra la fin de toutes choses matérielles et physiques ; alors aussi la mort, « le dernier ennemi, sera « rendu impuissant, car Dieu a assujetti toutes choses sous « les pieds de Christ, à l'exception de Lui qui lui a assujetti « toutes choses, afin que Dieu soit toutes choses en tout (6). »

Ainsi, après le règne de mille ans de Christ sur la terre, celle-ci, ainsi que le ciel physique, sera détruite, et Christ s'assiéra sur son trône pour juger les vivants (les croyants) et les morts (les incrédules) ; les premiers s'en iront à une vie

(1) Page 284, 285. — (2) P. 288. — (3) Héb., xii, 26. — (4) II Pier., iii, 10-18. — (5) I Cor., xv, 50-58. — (6) I Cor., xv, 24-28.

éternelle, les derniers à une punition éternelle (1) ; puis le Christ remettra le royaume à Dieu le père, qui alors sera toutes choses en tous pour toute l'éternité.

Nous venons de dire que ce règne de Christ, non-seulement selon l'Apocalypse, comme le prétend M. Renan, mais encore selon toute l'Écriture, sera établi sur la terre avant peu d'années, et il n'y aura pas lieu, selon la bienveillance pathétique de M. Renan, « de pardonner au Seigneur son « espérance d'une Apocalypse vaine, d'une venue à grand « triomphe sur les nuées du ciel (2) ; » car il est certain qu'il n'y aura pas un seul iota de sa parole qui ne s'accomplisse (3), et quoiqu'il n'y ait que Dieu seul qui sache le jour et l'heure de la venue du Seigneur ou Fils de l'homme, nous devons cependant savoir, en voyant s'accomplir tout ce qui a été prédit, « que le Fils de l'homme est proche et à la « porte (4). »

Or, si au bout d'un siècle de vaine attente l'espérance matérialiste d'une prochaine fin du monde s'est épuisée, et que l'humanité est passée à un autre royaume de Dieu (5), c'est qu'alors l'humanité commençait déjà à devenir ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle est aujourd'hui plus que jamais, savoir : incrédule et matérialiste, ne tenant aucun compte des avertissements que lui donnaient les apôtres à ce sujet, et ne faisant aucun cas des prophéties concernant le royaume de Dieu, car autrement elle aurait compris qu'avant son avénement il s'écoulerait encore bien des siècles.

Disons en passant que si M. Renan comprenait le langage des Écritures, et surtout celui des prophéties, il saurait : 1° que plusieurs des disciples ont vu l'établissement du règne de Dieu au dedans d'eux-mêmes, ainsi que parmi tous ceux qui croyaient, car ces paroles du Seigneur : « Il y en a

(1) Matth., xxv, 31-46. — (2) Page 283. — (3) Matth., v, 18. — (4) Matth., xxiv, 29-42. — (5) Page 285.

« quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne goûte-
« ront point la mort qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu (1), » ne se rapportent nullement à l'établissement universel du règne de Dieu, comme le pense M. Renan, mais simplement à sa création; de sorte que ce qu'il appelle la bulbe sacrée, dont lui et son siècle s'imaginent de vivre (2), n'est autre chose que le règne d'incrédulité et de matérialisme que Satan (le dieu de ce siècle) a substitué au règne de Dieu,
« pour que jusqu'à présent la lumière de la bonne nouvelle
« de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne brillât
« pas pour eux (3). »

2° Lorsque l'Apocalypse dit que la ville sainte sera foulée aux pieds quarante-deux mois par les nations (4), elle ne parle d'abord aucunement du règne de Dieu, comme le pense toujours M. Renan (5); mais ces quarante-deux mois, ou mille deux cent soixante jours, ne désignent pas des mois de trente jours ni des jours de vingt-quatre heures, mais, dans le sens prophétique, un mois indique trente ans et un jour un an (6); ainsi de même un temps indique trois cent soixante jours prophétiques ou années; de même aussi, quand il est parlé de la « grande prostituée, qui est assise « sur les grandes eaux », ces eaux présentent des peuples, et des foules, et des nations, et des langues (7); et quand il est dit que « toute montagne et toute île furent remuées de
« leur place (8), et toute île s'enfuit, et l'on ne trouva plus
« de montagnes (9) », cela figure les rois, les gouverneurs ou tout grand personnage de ce monde, qui, comme une île s'élève au milieu des eaux ou une montagne sur la terre, s'élèvent également au milieu des autres hommes.

Quand l'ange versa sa fiole sur le grand fleuve de l'Eu-

(1) Marc, IX, 1, 6. — (2) Page 285. — (3) II Cor., IV, 4. — (4) Apo., XI, 2, 3. — (5) P. 276. — (6) Ezéch., IV, 5, 6. — (7) Apo., XVII, 1-15. — (8) Apo., VI, 14. — (9) Apo., XVI, 20.

phrate, « et son eau fut desséchée, afin que le chemin des rois des régions du soleil levant fût préparé (1) », ces eaux de l'Euphrate sont encore les peuples qui habitent près de l'Euphrate, et non les eaux qui y coulent; « les vallées qui « seront comblées et les montagnes et les coteaux qui seront « abaissés (2) » figurent également l'égalité parfaite qui régnera parmi tous les hommes lorsqu'ils connaîtront le Seigneur, et non le nivellement de la terre.

Enfin, et pour terminer, car il serait trop long de vouloir citer toutes les figures qu'emploie l'Écriture dans son langage, nous dirons qu'une corne signifie généralement un roi (3), figuré aussi quelquefois par une tête; mais jamais un roi n'est indiqué par une bête, comme encore M. Renan le suppose lorsque, en parlant des sept montagnes sur lesquelles la femme est assise (et qui sont aussi des rois, *Ap.*, XVII, 9 et suiv.), il dit : « Le sixième empereur que l'auteur donne « comme régnant est Galba. L'empereur mort qui doit re- « venir est Néron, dont le nom est donné en chiffres (XIII, « 18) (4). »

Or, tout homme ayant la moindre connaissance des Écritures sait que Jean décrivait l'avenir, et par conséquent qu'il ne parlait pas de l'empereur qui régnait à son époque. Ensuite, il n'est pas dit que l'un des sept rois figurés par les sept têtes de la bête devait revenir; mais c'est la bête elle-même qui était, mais qui n'était plus; c'était cette bête qui devait monter de l'abîme (enfer), c'est le nom de cette bête et non celui de Néron qui est donné en chiffres (666). Malheureusement encore, nous ne pouvons donner ici une explication complète du sens de cette révélation, mais nous pensons en avoir assez dit plus haut pour démontrer l'erreur de M. Renan à cet égard.

(1) Apo., XVI, 12. — (2) Esaïe, XL, 4. — (3) Dan., VIII, 21; *id.*, VII, 24. — (4) Page 276, note 3.

En conséquence, ceux qui, à la fin du premier siècle, connaissaient le langage des Écritures et méditaient attentivement les avertissements des apôtres et les révélations des prophètes, savaient très-bien que des siècles se seraient écoulés avant que le règne de Christ ou de Dieu fût devenu universel; car Daniel déclara, environ 539 ans avant l'ère vulgaire, que la colère de l'Éternel sur le sanctuaire du peuple juif durerait 2,300 ans, après quoi il serait purifié (1).

Or, ce fut 436 ans avant l'ère vulgaire que Malachie, le dernier prophète, prêcha en Israël. Depuis cette époque, aucun prophète n'a été reconnu comme tel par les Juifs, et toute la nation juive est toujours restée depuis sous la domination des Gentils ou nations.

Cinq ans plus tard, vers 534 avant l'ère vulgaire, l'Éternel révéla également à Daniel qu'une affreuse persécution serait exercée contre le peuple de Dieu (les croyants en Christ) pendant trois ans et demi, c'est-à-dire pendant douze cent soixante ans, et que l'abomination établie par le destructeur, après que le sacrifice continuel aurait cessé, durerait douze cent quatre-vingt-dix jours (ou années), mais bienheureux ceux qui attendraient et atteindraient jusqu'à treize cent trente-cinq ans (2).

Examinons donc si du moins les deux premières circonstances de cette dernière prophétie se sont réalisées.

En consultant l'histoire, nous pouvons presque affirmer que cette tyrannie exercée contre les saints du souverain commença vers l'an 529-533, lorsque Justinien établit le droit divin, relevant de l'évêque de Rome, et se termina vers 1789-1793. Depuis cette époque, le pouvoir de la bête existe sans doute, mais il est certain que son règne est passé. Que l'on compte, soit à partir de 529 à 1789, ou de 533 à 1793, on trouve juste les 1,260 ans assignés par Daniel

(1) Dan., VIII, 14. — (2) Dan., XII, 7-13.

au règne de la bête qui devait tyranniser les saints du souverain. Or, exactement trente ans après, c'est le tour du faux prophète ; la Grèce se soulève, se détache de la Turquie, qui depuis cette époque s'est affaiblie de jour en jour, et ne subsiste encore aujourd'hui que par la protection des autres puissances.

C'est ainsi que s'est accomplie la prophétie de Jean, lorsqu'il dit : « Le sixième messager versa sa coupe sur le grand « fleuve de l'Euphrate, et l'eau en fut desséchée pour pré- « parer le chemin aux rois de l'Orient » (probablement cette tribu d'Israël que l'on vient de découvrir au fond de la Chine, qui a continué jusqu'à ce jour à suivre la loi et le culte de Moïse). Car, de même que pour la venue du Messie selon la chair, les rois temporels de l'Orient sont venus lui apporter des dons, ainsi en sera-t-il pour sa venue en Esprit, pour établir son règne sur toute la terre. Il viendra également de l'Orient des rois spirituels pour régner avec lui, c'est-à-dire pour recevoir et établir son règne d'esprit et de vérité. Il est donc évident que le pouvoir d'Occident, ainsi que celui de l'Orient, existe ; mais le règne de l'un comme celui de l'autre est passé.

Celui donc qui a l'esprit de Christ (1), et qui médite sérieusement les Écritures et surtout les prophéties, en observant attentivement tous les événements qui se sont accomplis depuis 75 ans, peut avec raison supposer que le Fils de l'homme est proche et à la porte ; car, si, comme selon toute probabilité nous sommes en droit de le supposer, notre calcul est juste, nous vivons précisément à l'époque où les 1,335 ans s'accomplissent, soit de 1864 à 1868 ; et c'est juste aussi à cette époque que finissent les 2,300 ans de châtiment de la nation juive.

Ce qui nous confirme encore dans notre espérance, c'est

(1) Rom., VIII, 9.

cette autre prophétie de Daniel, où il est dit : « Mais toi, « Daniel, ferme ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps « marqué auquel plusieurs le parcourront, et auquel la con- « naissance sera augmentée. Il y en aura beaucoup de net- « toyés, de blanchis et de purifiés ; mais les méchants « agiront avec méchanceté, et aucun des méchants n'aura « de l'intelligence; mais les intelligents comprendront ces « choses (1). »

Cette prophétie devait donc être scellée jusqu'au temps marqué, et n'être comprise alors que par les intelligents, les méchants (ou incrédules) n'ayant pas d'intelligence pour la comprendre et n'agissant qu'avec méchanceté.

Or, il est certain qu'à aucune autre époque on ne s'est autant occupé des Écritures comme on le fait depuis quelques années ; mais, en général, c'est pour les critiquer et en tordre le sens au bon plaisir de chacun, sans s'occuper le moindrement à savoir s'il s'accorde ou non avec l'esprit d'ensemble des Écritures.

Les *Évangiles* de M. d'Eichthal, la *Vie de Jésus* de M. Renan, la *Mort de Jésus*, et une foule d'autres écrits qui ont paru et qui sans nul doute paraîtront encore, sont une preuve évidente que le Fils de l'homme est à la porte, ainsi que le Seigneur en a prévenu ses élus en leur disant « qu'il s'élè- « vera de faux Christs et de faux prophètes, qui présenteront « de grands signes et des miracles (employant la ruse pour « défigurer la vérité et l'adresse pour faire croire au men- « songe), de manière à séduire même les élus, s'il était pos- « sible (2). »

N'est-ce pas, en effet, faire des miracles que de dire et d'écrire des choses si contraires à la saine raison, au sujet de Christ et de sa doctrine, et cependant de s'attirer l'approbation du monde? Mais Paul l'avait prévu en disant « que

(1) Dan., XII, 4-10. — (2) Matth., XXIV, 24, 25.

« les hommes détourneront l'oreille de la vérité, et se tour-
« neront vers les fables (1) ».

Ceux donc qui ont de l'intelligence pour comprendre toutes ces choses peuvent avec raison s'attendre, d'ici peu de temps, à voir « venir le Seigneur sur les nuées du ciel, avec grande puissance et grande gloire (2) ». Mais cela aura lieu spirituellement et non matériellement, comme les incrédules de tout temps ont pu se l'imaginer et le font encore de nos jours.

Selon toute probabilité, la tribu d'Israël qui, dans le fond de la Chine, a continué jusqu'à ce jour d'observer la loi et le culte d'après Moïse, ayant ignoré tout ce qui s'est passé à Jérusalem depuis plus de dix-huit siècles, en sera certainement informée, si elle ne l'est déjà, et les 2,300 ans « à la fin « desquels le sanctuaire sera purifié (3) » étant écoulés ou sur le point de l'être, Dieu leur ouvrira les yeux de leur entendement (4) « en enlevant le voile sur leur cœur (5) », et ils consulteront les Écritures et reconnaîtront que les temps sont accomplis, le Messie venu, mis à mort, mais ressuscité et assis à la droite de Dieu, ainsi que l'avait annoncé David (6). Et ils viendront en Europe par l'Euphrate et prêcheront le Christ (selon les Écritures) aux nations, et ainsi toutes les choses dont les prophètes ont parlé seront rétablies (7), et alors aussi s'accomplira ce que Paul a annoncé en disant : « Si leur rejection est la réconciliation du monde, que sera leur réception, sinon une vie d'entre les morts (8)? » parce qu'alors tous reconnaîtront le Christ en esprit et en vérité.

Certes, il faut l'avouer, bien que cela soit triste à dire, le christianisme actuel est d'un tel matérialisme qu'il ne peut

(1) II Tim., IV, 1-8. — (2) Matth., XXIV, 30, 31. — (3) Dan., VIII, 14. — (4) Eph., I, 18. — (5) II Cor., III, 14-17. — (6) Ps., CX, 1. — (7) Act., III, 21. — (8) Rom., XI, 15.



inspirer que de la pitié! car sur quel principe tous ceux qui de nos jours se disent chrétiens, quel que soit le nom d'église qu'ils accusent, basent-ils leur espérance d'être sauvés? Tous répondront : Parce que Christ est mort sur la croix et qu'il est ressuscité du tombeau. De sorte que, bien loin de connaître la nature divine du Seigneur et d'y croire, ils ne croient même pas à sa nature humaine, mais simplement à sa nature animale; car il est certain, ainsi que nous l'avons déjà démontré, que l'homme en son corps de chair ne diffère en rien de l'animal, il ne s'en distingue que par l'âme ou la vie immortelle qui est dans son sang et qui, étant conduite ou dirigée par l'esprit de l'erreur et du mensonge, le constitue enfant ou fils de Satan (1); ou, s'il connaît Dieu et qu'il obéisse à ses commandements, il est fils ou enfant de Dieu; car « tous ceux qui sont conduits par l'esprit de « Dieu, sont fils de Dieu (2). » Or, l'âme, qui est un être tout spirituel, ne peut pas plus être renfermée dans un tombeau que mourir sur une croix ou d'une tout autre manière de ce monde, mais bien dans l'enfer, loin de la présence de Dieu, comme le dit le Seigneur à Marthe : « Quiconque *vit* « et *croit* en moi ne *mourra* jamais; crois-tu cela (3)? » comme s'il eût dit : Celui qui croit en moi n'ira pas en enfer, parce que j'irai à sa place ou pour lui. C'est pour cela qu'il dit au verset précédent : « Je suis la *résurrection* et la vie; celui « qui croit en moi, lors même qu'il serait *mort*, vivra; c'est- « à-dire celui qui est mort, parce qu'il ne me connaît pas, « mais qui sincèrement cherche à me connaître, je me révé- « lerai à lui, et alors il vivra. » Il est donc impossible que ceux qui mettent leur espérance dans la mort et la résurrection du corps du Seigneur puissent être sauvés, parce qu'ils ne connaissent pas le Seigneur, mais simplement son corps ou sa tente. Or, le Seigneur dit lui-même : « c'est l'Esprit

(1) Jean, VIII, 44. — (2) Rom., VIII, 14. — (3) Jean, XI, 26.

« qui fait vivre, la chair ne sert de rien (1). » Et Paul : « Nous avons un autel duquel ceux qui rendent culte à la « tente n'ont pas le droit de manger (2). » C'est-à-dire que ceux qui ne rendent leur culte qu'au corps ou à la tente du Seigneur ne participeront pas à la vie de son âme ressuscitée de la mort ou d'entre les morts de l'enfer (3) (de l'abîme).

Nous pensons maintenant avoir assez clairement démontré par les Écritures que le Seigneur Jésus, en sa nature humaine, était entièrement semblable aux autres hommes, si ce n'est qu'au lieu d'avoir été engendré par Joseph, comme le suppose M. Renan (4), de même que tous les incrédules de tout temps, même à l'époque des jours de la chair du Seigneur (5), il fut directement engendré par l'esprit ou la puissance de Dieu sans l'intermédiaire d'aucun homme ; et que son corps, ainsi que ceux de tous, fut créé au moyen de la semence de la femme, et que c'est de là que l'âme ou la vie du Seigneur a résisté aux tentations des désirs de son corps de chair, parce que le germe de la désobéissance transmis par Adam à tous ses descendants n'existait point en lui. De là aussi il s'ensuit naturellement que, n'ayant jamais désobéi à la loi de son Père et conséquemment étant sans péché, il put se charger des péchés de ses frères et mourir à leur place ; mais aussi, comme il eût été injuste de faire souffrir éternellement le juste pour les injustes, Dieu le ressuscita le troisième jour, en pardonnant, en effaçant les péchés pour lesquels il avait livré son âme à la mort, et ensuite, pour le récompenser de son amour pour ses frères, Dieu les lui donna pour butin ou héritage (6).

Christ était donc fils de l'homme, en *son corps de chair*, car la femme vient de l'homme (7). Or, pour que les hommes

(1) Jean, VI, 63. — (2) Héb., XIII, 10. — (3) Rom., X, 6-10. — (4) Page 22. — (5) Jean, VI, 42. — (6) Esaïe, LIII, 12. — (7) I Cor., XI, 8-12.



puissent être convaincus que le Seigneur était bien le Messie ou fils de David, que Dieu, par tous ses prophètes avait fait annoncer comme le sauveur des hommes, Dieu le père l'a marqué d'un sceau (1), en répandant abondamment sur lui de son Esprit ou puissance (2), pour que par ce moyen il accomplît des œuvres que nul autre n'a faites (3), et c'est ainsi qu'habita corporellement en lui toute la plénitude de la divinité (4), ce qui conséquemment a établi ou constitué sa divinité.

Ainsi donc, le Seigneur Jésus, qui a livré son âme à la mort pour ses frères, était homme, et celui qui faisait les œuvres de puissance était Christ ou Dieu.

Il nous semble qu'il n'y a là rien d'incroyable, mais que c'est au contraire très-naturel et facile à comprendre pour quiconque a de l'intelligence et un jugement sain. Or, tout homme qui croit cela, non par crédulité, mais parce qu'il le comprend au moyen de son intelligence et de son jugement, connaît réellement Dieu par le moyen de Jésus-Christ, parce qu'il comprend que c'est ainsi que Dieu s'est révélé aux hommes; mais aussi celui qui connaît ainsi Dieu comprend et reconnaît son immense amour et la sainteté parfaite de sa justice. Il comprend qu'un Être aussi puissant ne peut être adoré qu'en Esprit et en vérité, et non par un culte méthodiquement établi par qui que ce soit; le seul culte qu'un Être aussi juste et aussi bon puisse agréer ne pouvant être qu'une obéissance parfaite et un amour sincère et illimité.

Aussitôt donc que l'homme connaît ainsi le seul vrai Dieu, il se sépare d'abord du monde pour commencer un tout autre genre de vie; il hait le mensonge et toute hypocrisie, sachant que ce Dieu tout-puissant est partout présent et qu'il

(1) Jean, VI, 27. — (2) Jean, I, 32; *id.*, III, 34. — (3) Jean, XV, 24. — (4) Col., II, 9.

connaît les actions de tous les hommes, jusqu'aux moindres pensées de leur cœur; et s'il lui arrive parfois de commettre quelques fautes, soit par faiblesse ou par ignorance, ou manque d'attention, aussitôt qu'il s'en aperçoit il s'adresse immédiatement à son Père et le prie d'un cœur droit et sincère de lui pardonner sa faute, au nom de son Sauveur, qu'il sait être son avocat auprès du Père (1). Il comprend aussi que puisque son sauveur l'a tellement aimé, jusqu'à livrer sa vie à la mort pour sauver celles de tous ses frères, il doit, selon le commandement de son Sauveur, aimer tous ses frères, jusqu'à même donner sa vie (2) pour eux si la circonstance l'exigeait; et s'il a des biens de ce monde, il se trouve heureux de venir en aide à ses frères qui se trouvent dans le besoin.

Se trouve-t-il dans la disette, il est loin de s'en plaindre, convaincu que s'il a plu à Dieu de le placer dans cette position précaire, c'est qu'il savait qu'en lui accordant de la fortune, elle aurait pu l'entraîner à abuser des jouissances passagères de cette vie et à se détourner du sentier de la vie, et ainsi perdre son âme; de même aussi s'il se trouve affligé, soit par la maladie ou un autre malheur de quelque nature que ce soit, ou encore qu'il soit éprouvé par la persécution ou la calomnie, il se gardera bien de murmurer, mais il cherchera au contraire à scruter sa conduite passée, pour découvrir en quoi il a pu se rendre coupable pour être ainsi châtié; car il sait que « c'est celui que le Seigneur aime qu'il « corrige; et il frappe de verges tout fils qu'il reconnaît (3). » Il sait que rien ne peut l'atteindre sans la volonté de son Père, et que ce n'est pas par hasard que le malheur le poursuit, ainsi que le prétendent certains incrédules, qui s'imaginent que Dieu aurait trop à faire s'il voulait s'occuper de chacun de nous en détail, ou d'autres encore qui trouvent que l'homme est trop peu de chose pour que Dieu se

(1) I Jean, II, 1. — (2) I Jean, III, 16. — (3) Héb., XII, 6.

mette en peine de ce qui peut lui arriver. Dieu, disent-ils, a créé le monde et établi la loi de la nature, à laquelle tout doit obéir et subir les conséquences. Mais ces derniers, en raisonnant ainsi, ne remarquent seulement pas qu'ils démontrent à l'évidence qu'ils ignorent entièrement ce qu'est la nature, qu'on peut vulgairement définir par quatre éléments, savoir : le feu, l'eau, l'air et la terre.

Tout corps physique se compose de ces quatre éléments, dont le feu est le moteur ou la vie qui l'anime, à la condition toutefois d'être convenablement dompté ou amorti par les autres éléments, ou, pour être plus vrai, qu'il soit sagement dirigé; car livré à lui-même il prendrait bientôt le dessus, et au lieu de produire la vie, il entraînerait la destruction après lui, en dévorant tout, ce qui précisément aura lieu à la fin des jours, selon que Pierre l'a révélé (1).

Personne ne contestera ce principe, car pour s'en convaincre il suffit d'observer attentivement les causes qui produisent soit la fertilité, soit la stérilité du sol ou d'une saison. C'est la nature elle-même qui nous démontre physiquement la puissance éternelle du créateur qui la gouverne, ainsi que Paul le déclare, en disant : « Ce qu'on ne peut voir de Dieu, « sa puissance éternelle et sa divinité, se voit clairement en « considérant ses ouvrages depuis la création du monde (2). »

L'Éternel, d'ailleurs, l'a formellement déclaré à son peuple, en lui disant : « Si vous aimez l'Éternel votre Dieu, et le « servez de tout votre cœur et de toute votre âme, alors je « donnerai la pluie en sa saison à votre pays, et vous re- « cueillerez votre froment, votre vin et votre huile (3). Mais « si vous n'obéissez point à la voix de l'Éternel votre Dieu, « pour prendre garde à faire tous ses commandements et « ses statuts que je vous prescris aujourd'hui, alors les cieux « qui sont sur votre tête seront d'airain, et la terre qui est

(1) II Pier., III, 10-13. — (2) Rom., I. — (3) Deut., XI, 13-17.

« sous vous sera de fer; au lieu de la pluie qu'il faut à la « terre, je donnerai de la poussière et de la poudre, qui « descendront sur vous des cieux jusqu'à ce que vous soyez « exterminés (1). »

N'est-ce pas bien plus sensé d'écouter ces avertissements et de reconnaître que c'est bien l'Éternel qui a créé toutes choses, et qui s'occupe aussi à les gouverner, plutôt que de vouloir s'imaginer que ce monde si immense puisse se gouverner lui-même? Ce serait supposer que les deux premiers éléments, le feu et l'eau, seraient assez sages et intelligents, et en même temps assez bienveillants, pour agir de concert et bien à propos pour féconder la terre selon les besoins des créatures qui l'habitent. Or, nous savons tous par expérience que ces deux éléments livrés à eux-mêmes détruisent non-seulement tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage, mais encore qu'ils se détruisent mutuellement.

Tous ceux donc qui, dans leur prétendue sagesse, s'imaginent reconnaître la sagesse et la puissance de Dieu en admirant la nature établie sur de semblables principes, ne sont évidemment que des matérialistes aveugles et des idolâtres incrédules, d'admirer la création au lieu d'adorer le créateur de tout ce qui existe.

Ce n'est encore que lorsqu'on connaît le Seigneur Jésus-Christ en esprit et en vérité que l'on peut en réalité admirer Dieu dans la nature; parce qu'alors chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe devient une preuve palpable de la sagesse et de la toute-puissance que Dieu a manifestées en Jésus-Christ, par qui il a créé et crée encore toutes choses chaque jour, rien ne se produisant de soi-même.

Concluons donc enfin qu'il est impossible de connaître Dieu si l'on ne connaît le Seigneur Jésus-Christ, ainsi qu'il l'a déclaré en disant : « Je suis le chemin, et la vérité, et

(1) Deut., xxviii, 15-68.

« la vie; nul ne vient au Père que par moi. Si quel-
« qu'un m'aime, il observe ma parole, et mon père l'aimera,
« et nous viendrons à lui, et nous ferons demeure avec
« lui (1). »

Ce Jésus, selon les Écritures, diffère donc entièrement de celui de M. Renan, car celui qui l'aime sera aimé de son père, et ils viendront tous deux à lui et demeureront avec lui; tandis que celui de M. Renan se trouve si bien égaré, que lui-même avoue « qu'à jamais il ignorera ce qu'il est « devenu (2). »

Quant à nous, quoique convaincu que Dieu nous a permis de démontrer par le moyen de sa parole « le seul vrai Dieu « et Jésus-Christ qu'il a envoyé (3) », et dont aucun des savants ou des docteurs de ce siècle, quelle que soit la science qu'il professe, ne saurait renverser les principes sur lesquels nos raisonnements sont basés, nous savons cependant, toujours par les Écritures, que le monde ne croira pas à ce Jésus, « parce qu'il ne le voit pas (4) et que, ne pouvant rece- « voir l'Esprit de la vérité (5), » il ne peut non plus le comprendre.

Ce monde préférera donc certainement le Jésus de M. Renan, parce que :

1° M. Renan, écrivant savamment et avec élégance, est facile et agréable à lire, tandis que celui des Écritures veut être médité sérieusement, avec une abnégation et une profonde humilité, ce qui offre peu de charme.

2° Celui de M. Renan n'est nullement à craindre, vu qu'il a entièrement disparu, tandis que celui des Écritures « viendra « juger les vivants et les morts (6), afin que chacun reçoive « selon ce qu'il aura fait par le moyen du corps, soit bien, « soit mal (7). »

(1) Jean, XIV, 6-26. — (2) Page 434. — (3) Jean, XVII, 3. — (4) Jean, XIV, 17-20. — (5) Jean, XIV, 17. — (6) II Tim., IV, 1. — (7) II Cor., V, 10.

Toutefois, soyons-en convaincus et croyons-le sérieusement, si le Jésus de M. Renan n'est nullement à craindre, il n'offre non plus aucun autre avantage que quelques heures d'agréable lecture à ceux qui l'approuvent; tandis que le Jésus des Écritures, « à qui Dieu a soumis toutes choses, et a cou-« ronné de gloire et d'honneur à cause de la mort qu'il a « soufferte, afin que, par la grâce de Dieu, il goutât la « mort pour tout croyant (1) », fera que tout homme qui le reconnaîtra et croira en lui n'aura plus la mort à craindre, parce que son Sauveur l'a goûtée pour lui.

Celui donc « qui croit au fils a la vie éternelle ; mais celui « qui n'y croit pas ne verra point la vie, mais la colère de « Dieu demeure sur lui (2). »

(1) Héb., II, 5-13. — (2) Jean, III, 36.

FIN.

8054 — Paris, imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.



